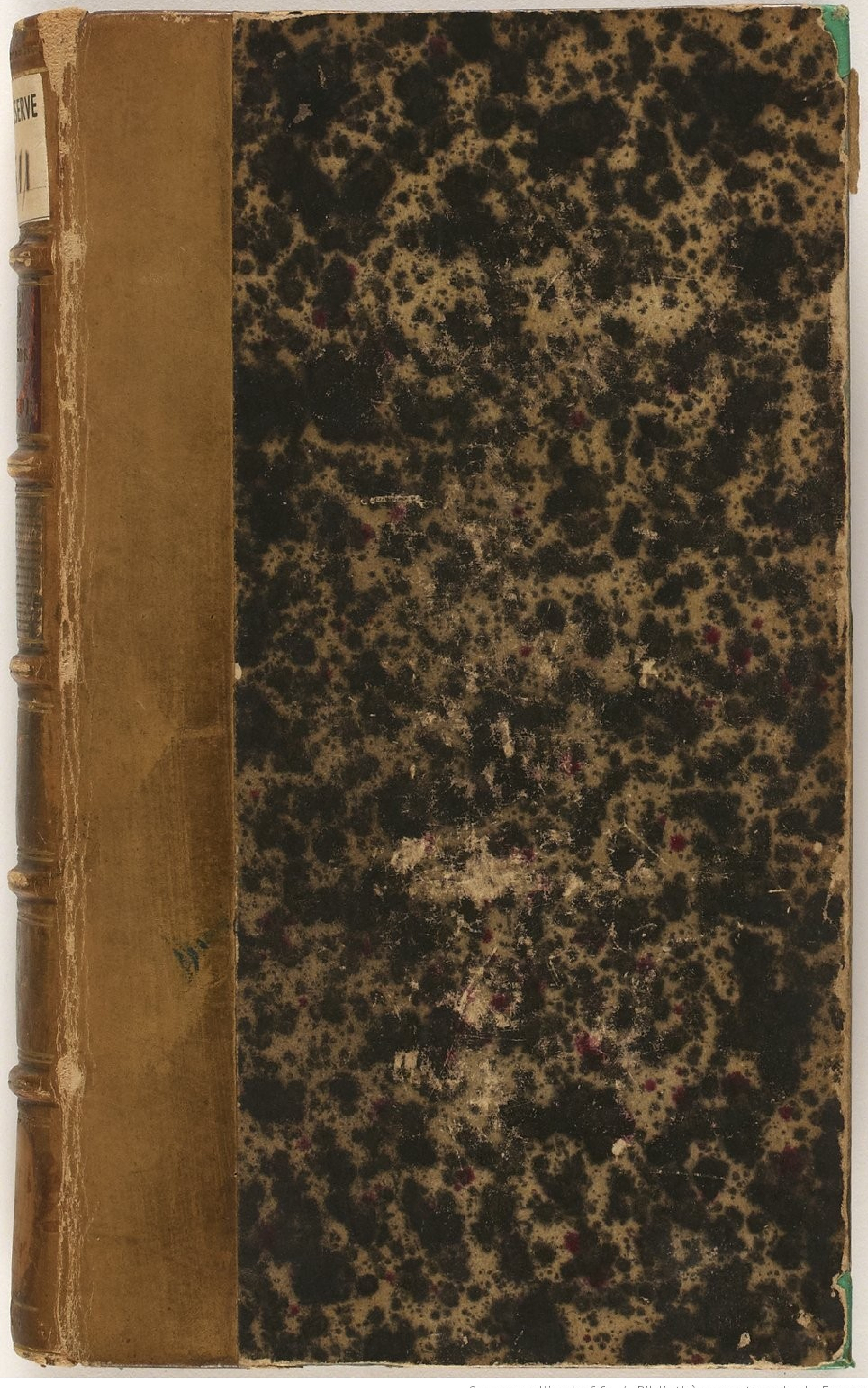
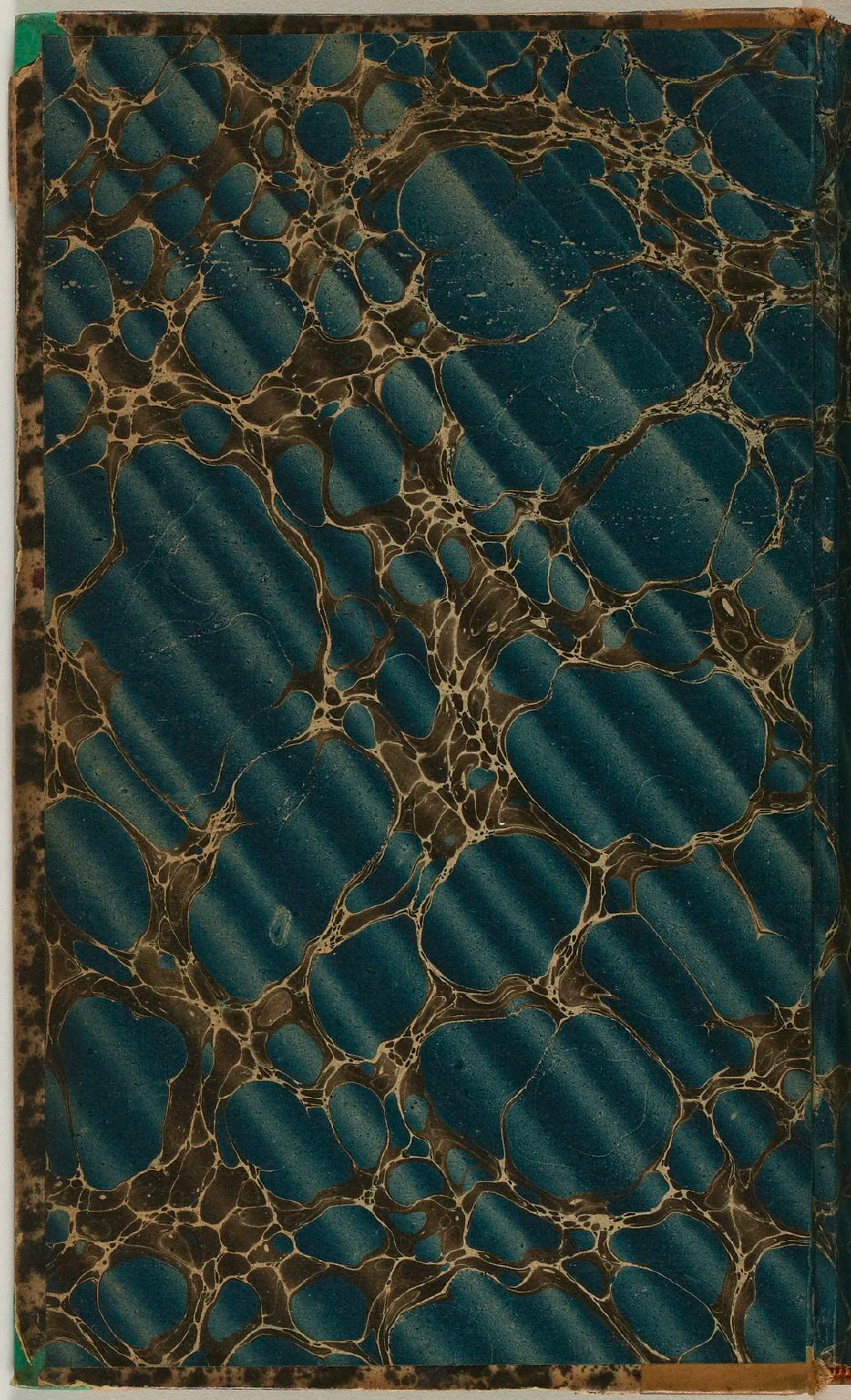
Les Crimes de l'amour / , nouvelles héroïques et tragiques; précédés d'une Idée sur les romans, et ornés de gravures. [...]







LES CRIMES
DE
L'AMOUR.




N°1

LES CRIMES DE L'AMOUR,

NOUVELLES HÉROÏQUES ET TRAGIQUES;

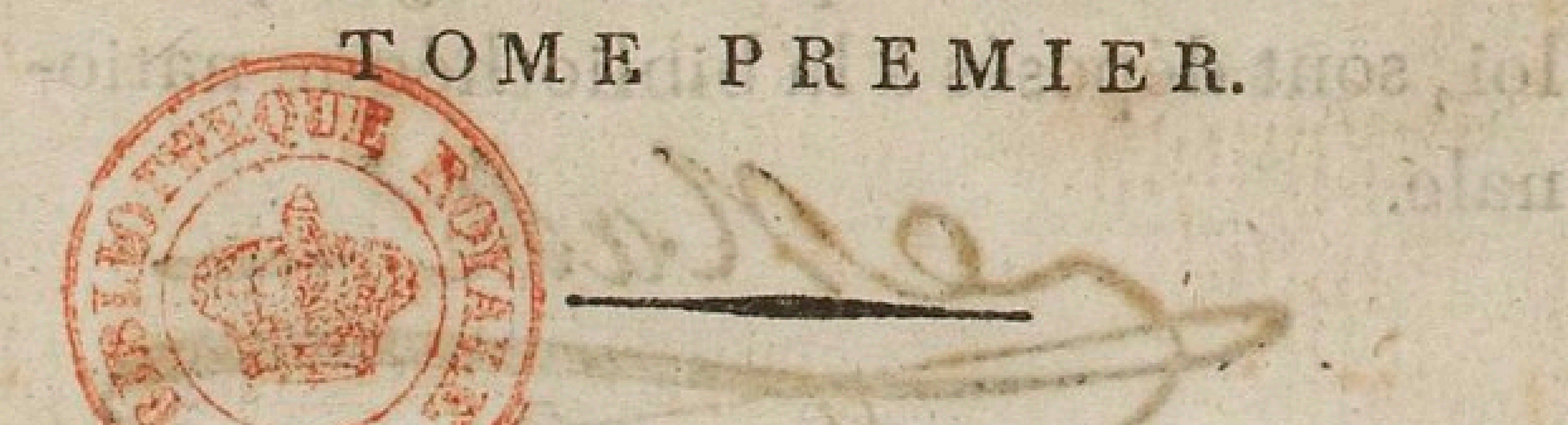
Précédés d'une Idée sur les Romans, et ornés de gravures.

Par D. A. F. Sade, auteur d'Aline et Valcour.

Amour, fruit délicieux, que le Ciel permet à la terre de produire pour le bonheur de la vie, pourquoi faut-il que tu fasses naître des crimes ? et pourquoi l'homme abuse-t-il de tout ?

Nuits d'Young.

TOME PREMIER.



A Paris.

Chez MASSÉ, Editeur propriétaire, rue Helvétius, n°. 580.

AN VIII.

AVIS DE L'EDITEUR.

Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux, tous *contrefacteurs, distributeurs* ou *débitans* d'édition contrefaite de la totalité ou de partie de ces Nouvelles, sous quelque titre qu'ils les fassent paraître ; et j'assure au citoyen qui me fera connaître les uns ou les autres, la moitié du dédommagement que la loi accorde.

Les deux exemplaires éxigés par la loi, sont déposés à la bibliothèque nationale.

Massé

IDÉE
SUR LES ROMANS.

On appelle roman, l'ouvrage *fabuleux* composé d'aprés les plus singuliéres aventures de la vie des hommes;

Mais pourquoi ce genre d'ouvrage porte-t-il le nom de roman ?

Chez quel peuple devons-nous en chercher la source, quels sont les plus célébres ?

Et quelles sont enfin, les régles qu'il faut suivre pour arriver à la perfection de l'art de l'écrire ?

Voilà les trois questions que nous nous proposons de traiter ; commençons par l'étymologie du mot.

Rien ne nous apprenant le nom de cette composition chez les peuples de

l'antiquité, nous ne devons, ce me semble, nous attacher qu'à découvrir par quel motif elle porta chez nous, celui que nous lui donnons encore.

La langue *Romane* était comme on le sait, un mélange de l'idiôme celtique et latin, en usage sous les deux premières races de nos rois; il est assez raisonnable de croire que les ouvrages du genre dont nous parlons, composés dans cette langue, durent en porter le nom, et l'on dut dire *une romane*, pour exprimer l'ouvrage où il s'agissait d'aventures amoureuses, comme on a dit une *romance* pour parler des complaintes du même genre. En vain chercherait-on une étymologie différente à ce mot; le bon sens n'en offrant aucune autre, il paraît simple d'adopter celle-là.

Passons donc à la seconde question.

Chez quel peuple devons-nous trouver la source de ces sortes d'ouvrages, et quels sont les plus célèbres ?

L'opinion commune croit la découvrir chez les Grecs, elle passa de là chez les Mores, d'où les Espagnols la prirent, pour la transmettre ensuite à nos troubadours, de qui nos romanciers de chevalerie la reçurent.

Quoique je respecte cette filiation, et que je m'y soumette quelquefois, je suis loin cependant de l'adopter rigoureusement; n'est-elle pas en effet bien difficile dans des siècles où les voyages étaient si peu connus, et les communications si interrompues; il est des modes, des usages, des goûts qui ne se transmettent point; inhérens à tous les hommes, ils naissent naturellement avec eux : partout où ils existent, se retrouvent des traces inévitables de ces goûts, de ces usages et de ces modes.

N'en doutons point : ce fut dans les contrées qui, les premières reconnurent des Dieux, que les romans prirent leur source, et par conséquent en Egypte, berceau certain de tous les

cultes ; à peine les hommes eurent-ils *soupçonnés* des êtres immortels, qu'ils les firent agir et parler ; dès lors, voilà des métamorphoses, des fables, des paraboles, des romans ; en un mot voilà des ouvrages de fictions, dès que la fiction s'empare de l'esprit des hommes. Voilà des livres fabuleux, dès qu'il est question de chiméres : quand les peuples, d'abord guidés par des prêtres, aprés s'être égorgés pour leurs fantastiques divinités, s'arment enfin pour leur rois ou pour leur patrie, l'hommage offert à l'héroïsme, balance celui de la superstition, non seulement on met, très-sagement alors, les héros à la place des Dieux, mais on chante les enfans de Mars comme on avait célébré ceux du ciel ; on ajoute aux grandes actions de leur vie, ou, las de s'entretenir d'eux, on crée des personnages qui leur ressemblent... qui les surpassent, et bientôt de nouveaux romans paraissent, plus vraisemblables sans doute, et bien plus

faits pour l'homme que ceux qui n'ont célébré que des fantômes. Hercule, (1) grand capitaine, dut vaillament combattre ses ennemis, voilà le héros et l'histoire; Hercule détruisant des monstres, pourfendant des géans, voilà le Dieu... la fable et l'origine de la superstition; mais de la superstition raisonnable, puisque celle-ci n'a pour base que la récompense de l'héroïsme, la reconnaissance due aux libérateurs d'une nation, au lieu que celle qui forge des êtres increées, et jamais apperçus, n'a que la crainte, l'espérance, et le déréglement d'esprit pour motifs. Chaque peuple eut donc ses Dieux, ses demi-

(1) Hercule est un nom générique, composé de deux mots celtiques, *Her-Coule*, ce qui veut dire, monsieur le capitaine, *Hercoule* était le nom du général de l'armée, ce qui multiplia infiniment les *Hercoules*; la fable attribua ensuite à un seul, les actions merveilleuses de plusieurs.

(*Voy. hist. des Celtes, par* PELOUTIER).

dieux, ses héros, ses véritables histoires et ses fables ; quelque chose comme on vient de le voir, put être vrai dans ce qui concernait les héros ; tout fut controuvé, tout fut fabuleux dans le reste, tout fut ouvrage d'invention, tout fut roman, parce que les Dieux ne parlérent que par l'organe des hommes, qui plus ou moins intéressés à ce ridicule artifice, ne manquèrent pas de composer le langage des fantômes de leur esprit, de tout ce qu'ils imaginèrent de plus fait pour séduire ou pour effrayer, et par conséquent de plus fabuleux ; « c'est une opinion reçue, (dit le savant » Huet) que le nom de roman se don- » nait autrefois aux histoires, et qu'il » s'appliqua depuis aux fictions, ce qui » est un témoignage invincible que les » uns sont venus des autres ».

Il y eut donc des romans écrits dans toutes les langues, chez toutes les nations, dont le style et les faits se trouvèrent calqués, et sur les mœurs na-

tionales, et sur les opinions reçues par ces nations.

L'homme est sujet à deux faiblesses qui tiennent à son existence, qui la caractérisent. Par-tout il faut *qu'il prie*, par-tout il faut *qu'il aime*; et voilà la base de tous les romans; il en a fait pour peindre les êtres qu'il *implorait*, il en a fait pour célébrer ceux qu'il *aimait*. Les premiers dictés par la terreur ou l'espoir, durent être sombres, gigantesques, pleins de mensonges et de fictions; tels sont ceux qu'Esdras composa durant la captivité de Babylone. Les seconds, remplis de délicatesse et de sentimens; tel est celui de Théagène et de Chariclée, par Héliodore; mais comme l'homme *pria*, comme il *aima* par-tout, sur tous les points du globe qu'il habita, il y eut des romans, c'est-à-dire des ouvrages de fictions qui, tantôt peignirent les objets fabuleux de son culte, tantôt ceux plus réels de son amour.

Il ne faut donc pas s'attacher à trou-

ver la source de ce genre d'écrire, chez telle ou telle nation de préférence; on doit se persuader par ce qui vient d'être dit, que toutes, l'ont plus ou moins employé, en raison du plus ou moins de penchant qu'elles ont éprouvé, soit à l'amour, soit à la superstition.

Un coup-d'œil rapide maintenant sur les nations, qui ont le plus accueilli ces ouvrages, sur ces ouvrages mêmes, et sur ceux qui les ont composé; amenons le fil jusqu'à nous, pour mettre nos lecteurs à même d'établir quelques idées de comparaison.

Aristide de Milet est le plus ancien romancier dont l'antiquité parle; mais ses ouvrages n'existent plus. Nous savons seulement qu'on nommait ses contes, *les milésiaques*; un trait de la préface de l'âne d'or, semble prouver que les productions d'Aristide étaient licencieuses, *je vais écrire dans ce genre*, dit Apulée en commençant son âne d'or.

Antoine Diogéne, contemporain d'Alexandre, écrivit d'un style plus châtié les amours de Dinias et de Dercillis, roman plein de fictions, de sortiléges, de voyages et d'aventures fort extraordinaires, que le Seurre copia en 1745 dans un petit ouvrage plus singulier encore; car non content de faire comme Diogéne, voyager ses héros dans des pays connus, il les promène tantôt dans la lune, et tantôt dans les enfers.

Viennent ensuite les aventures de Sinonis et de Rhodanis, par Jamblique; les amours de Théagéne et de Chariclée, que nous venons de citer; la Ciropédie, de Xénophon; les amours de Daphnis et Chloé, de Longus; ceux d'Isméne et d'Isménie, et beaucoup d'autres, ou traduits, ou totalement oubliés de nos jours.

Les Romains plus portés à la critique, à la méchanceté qu'à l'amour ou qu'à la prière, se contentérent de quelques satyres, telle que celles de Pétrone et de

Varron, qu'il faudrait bien se garder de classer au nombre des romans.

Les Gaulois, plus près de ces deux faiblesses, eurent leurs bardes qu'on peut regarder comme les premiers romanciers de la partie de l'Europe que nous habitons aujourd'hui La profession de ces bardes, dit Lucain, était d'écrire en vers, les actions immortelles des héros de leur nation, et de les chanter au son d'un instrument qui ressemblait à la lyre ; bien peu de ces ouvrages sont connus de nos jours. Nous eûmes ensuite, les faits et gestes de Charles-le-Grand, attribués à l'archevêque Turpin, et tous les romans de la table ronde, les Tristan, les Lancelot de lac, les Perce-Forêts, tous écrits dans la vue d'immortaliser des héros connus, ou d'en inventer d'après ceux-là qui, parés par l'imagination, les surpassassent en merveilles; mais quelle distance de ces ouvrages longs, ennuyeux, empestés de superstition, aux romans grecs

qui les avaient précédés ! Quelle barbarie, quelle grossiéreté succédaient aux romans pleins de goût et d'agréables fictions, dont les Grecs nous avaient donné les modéles ; car bien qu'il y en eût sans doute d'autres avant eux, au moins alors ne connaissait-on que ceux-là.

Les troubadours parurent ensuite ; et quoiqu'on doive les regarder, plutôt comme des poëtes, que comme des romanciers, la multitude de jolis contes qu'ils composérent en prose, leur obtiennent cependant avec juste raison, une place parmi les écrivains dont nous parlons. Qu'on jette, pour s'en convaincre, les yeux sur leurs fabliaux, écrits en langue *romane*, sous le régne de Hugues Capet, et que l'Italie copia avec tant d'empressement.

Cette belle partie de l'Europe, encore gémissante sous le joug des Sarrasins, encore loin de l'époque où elle devait être le berceau de la renaissance des arts, n'avait presque point eu de romanciers

jusqu'au dixième siècle; ils y parurent à-peu-près à la même époque que nos troubadours en France, et les imitèrent; mais osons convenir de cette gloire, ce ne furent point les Italiens qui devinrent nos maîtres dans cet art, comme le dit Laharpe, (pag. 242, vol. 3) ce fut au contraire chez nous qu'ils se formèrent; ce fut à l'école de nos troubadours que Dante, Bocace, Tassoni, et même un peu Pétrarque, esquissèrent leurs compositions; presque toutes les nouvelles de Bocace, se retrouvent dans nos fabliaux.

Il n'en est pas de même des Espagnols, instruits dans l'art de la fiction, par les Mores, qui eux-mêmes le tenaient des Grecs, dont ils possédaient tous les ouvrages de ce genre, traduits en Arabe, ils firent de délicieux romans, imités par nos écrivains, nous y reviendrons.

A mesure que la galanterie prit une face nouvelle en France, le roman se perfectionna, et ce fut alors, c'est-à-

dire au commencement du siècle dernier que Durfé écrivit son roman de l'Astrée qui nous fit préférer, à bien juste titre, ses charmans bergers du Lignon aux preux extravagans des onzième et douzième siécles; la fureur de l'imitation, s'empara dés-lors de tous ceux à qui la nature avait donné le goût de ce genre; l'étonnant succés de l'Astrée, que l'on lisait encore au milieu de ce siècle, avait absolument embrasé les têtes, et on l'imita sans l'atteindre. Gomberville, la Calprenéde, Desmarets, Scudéri, crurent surpasser leur original, en mettant des princes ou des rois, à la place des bergers du Lignon, et ils retombèrent dans le défaut qu'évitait leur modéle; la Scudéri fit la même faute que son frère; comme lui, elle voulut ennoblir le genre de Durfé, et comme lui, elle mit d'ennuyeux héros à la place de jolis bergers. Au lieu de représenter dans la personne de Cirus un roi tel que le peint Hérodote; elle composa un Ar-

tamène plus fou que tous les personnages de l'Astrée... un amant qui ne sait que pleurer du matin au soir, et dont les langueurs excèdent au lieu d'intéresser; mêmes inconvéniens dans sa Clélie où elle prête aux Romains qu'elle dénature, toutes les extravagances des modèles qu'elle suivait, et qui jamais n'avaient été mieux défigurés.

Qu'on nous permette de rétrograder un instant, pour accomplir la promesse que nous venons de faire de jeter un coup-d'œil sur l'Espagne.

Certes, si la chevalerie avait inspiré nos romanciers en France, à quel dégré n'avait-elle pas également monté les têtes au-delà des monts ? Le catalogue de la bibliothèque de dom Quichotte, plaisamment fait par Miguel Cervantes, le démontre évidemment; mais quoiqu'il en puisse être, le célèbre auteur des mémoires du plus grand fou qui ait pu venir à l'esprit d'un romancier, n'avait assurément point de rivaux. Son

immortel ouvrage connu de toute la terre, traduit dans toutes les langues, et qui doit se considérer comme le premier de tous les romans, possède sans doute plus qu'aucun d'eux, l'art de narrer, d'entremêler agréablement les aventures, et particulièrement d'instruire en amusant. *Ce livre*, disait St.-Evremond, *est le seul que je relis sans m'ennuyer, et le seul que je voudrais avoir fait.* Les douze nouvelles du même auteur, remplies d'intérêt, de sel et de finesse, achèvent de placer au premier rang ce célèbre écrivain espagnol, sans lequel peut-être nous n'eussions eu, ni le charmant ouvrage de Scarron, ni la plupart de ceux de Lesage.

Après Durfé et ses imitateurs, après les Ariane, les Cléopâtre, les Pharamond, les Polixandre, tous ces ouvrages enfin où le héros soupirant neuf volumes, était bien heureux de se marier au dixième; après, dis-je, tout ce fatras inintelligible aujourd'hui, parut

madame de Lafayette, qui quoique séduite par le langoureux ton qu'elle trouva établi dans ceux qui la précédaient abrégea néanmoins beaucoup; et en devenant plus concise, elle se rendit plus intéressante. On a dit, parce qu'elle était femme, (comme si ce sexe, naturellement plus délicat, plus fait pour écrire le roman, ne pouvait en ce genre, prétendre à bien plus de lauriers que nous) on a prétendu dis-je, qu'infiniment aidée, Lafayette n'avait fait ses romans qu'avec le secours de Larochefoucaut pour les pensées, et de Segrais pour le style; quoiqu'il en soit, rien d'intéressant comme Zaide, rien d'écrit agréablement comme la princesse de Clèves. Aimable et charmante femme, si les grâces tenaient ton pinceau, n'était-il donc pas permis à l'amour, de le diriger quelquefois ?

Fénélon parut, et crut se rendre intéressant, en dictant poétiquement, une leçon à des souverains, qui ne la suivirent

jamais ; voluptueux amant de *Guion*, ton âme avait besoin d'aimer, ton esprit éprouvait celui de peindre ; en abandonnant le pédantisme, ou l'orgueil d'apprendre à régner, nous eussions eu de toi des chef-d'œuvres, au lieu d'un livre qu'on ne lit plus. Il n'en sera pas de même de toi, délicieux Scarron, jusqu'à la fin du monde, ton immortel roman fera rire, tes tableaux ne vieilliront jamais. Télémaque qui n'avait qu'un siècle à vivre, périra sous les ruines de ce siècle qui n'est déjà plus ; et tes comédiens du Mans, cher et aimable enfant de la folie, amuseront même les plus graves lecteurs, tant qu'il y aura des hommes sur la terre.

Vers la fin du même siècle, la fille du célèbre Poisson, (madame de Gomez) dans un genre bien différent, que les écrivains de son sexe qui l'avaient précédé, écrivit des ouvrages, qui pour cela n'en étaient pas moins agréables ; et ses journées amusantes, ainsi que ses

cent nouvelles nouvelles, feront toujours, malgré bien des défauts, le fond de la bibliothèque de tous les amateurs de ce genre. Gomez entendait son art, on ne saurait lui refuser ce juste éloge. Mademoiselle de Lussan, mesdames de Tensin, de Graffigni, Elie de Beaumont et Riccoboni la rivalisèrent; leurs écrits pleins de délicatesse et de goût, honorent assurément leur sexe. Les lettres Péruviennes de Graffigni seront toujours un modèle de tendresse et de sentiment, comme celles de myladi Castesbi par Riccoboni, pourront éternellement servir à ceux, qui ne prétendent qu'à la grâce et à la légèreté du style. Mais reprenons le siècle où nous l'avons quitté, pressés par le desir de louer des femmes aimables, qui donnaient en ce genre, de si bonnes leçons aux hommes.

L'épicuréïsme des Ninon-de-Lenclos, des Marion-de-Lorme, des marquis de Sévigné et de Lafare, des Chaulieu, des St.-Evremond, de toute cette so-

ciété charmante enfin, qui, revenue des langueurs du Dieu de Cythère, commençait à penser comme Buffon, *qu'il n'y avait de bon en amour que le physique*, changea bientôt le ton des romans; les écrivains qui parurent ensuite, sentirent, que les fadeurs n'amuseraient plus un siècle perverti par le régent, un siècle revenu des folies chevaleresques, des extravagances religieuses, et de l'adoration des femmes; et trouvant plus simple d'amuser ces femmes ou de les corrompre, que de les servir ou de les encenser, ils créèrent des évènemens, des tableaux, des conversations plus à l'esprit du jour; ils enveloppèrent du cynisme, des immoralités, sous un style agréable et badin, quelquefois même philosophique, et plurent au moins s'ils n'instruisirent pas.

Crébillon écrivit le Sopha, Tanzaï, les égaremens de cœur et d'esprit, etc. Tous romans qui flattaient le vice et s'é-

loignaient de la vertu ; mais qui, lorsqu'on les donna, devaient prétendre aux plus grands succès.

Marivaux, plus original dans sa manière de peindre, plus nerveux, offrit au moins des caractères, captiva l'âme, et fit pleurer ; mais comment avec une telle énergie, pouvait-on avoir un style aussi précieux, aussi maniéré? Il prouva bien que la nature n'accorde jamais au romancier tous les dons nécessaires à la perfection de son art.

Le but de Voltaire fut tout différent ; n'ayant d'autre dessein que de placer de la philosophie dans ses romans, il abandonna tout, pour ce projet. Avec quelle adresse il y réussit ; et malgré toutes les critiques, Candide et Zadig ne seront-ils pas toujours des chefs-d'œuvres !

Rousseau, à qui la nature avait accordé en délicatesse, en sentiment, ce qu'elle n'avait donné qu'en esprit à Voltaire, traita le roman d'une bien autre façon. Que de vigueur, que d'énergie

dans l'Héloïse ; lorsque Momus dictait Candide à Voltaire, l'amour lui-même traçait de son flambeau, toutes les pages brûlantes de Julie, et l'on peut dire avec raison que ce livre sublime, n'aura jamais d'imitateurs; puisse cette vérité faire tomber la plume des mains, à cette foule d'écrivains éphémères qui, depuis trente ans ne cessent de nous donner de mauvaises copies de cet immortel original; qu'ils sentent donc, que pour l'atteindre, il faut une âme de feu comme celle de Rousseau, un esprit philosophe comme le sien, deux choses, que la nature ne réunit pas deux fois dans le même siécle.

Au travers de tout cela, Marmontel nous donnait des contes, qu'il appellait *Moraux*, non pas (dit un littérateur estimable) qu'ils enseignassent la morale, mais parce qu'ils peignaient nos mœurs, cependant un peu trop dans le genre maniéré de Marivaux ; d'ailleurs que sont ces contes ? des puérilités,

uniquement écrites pour les femmes et pour les enfans, et qu'on ne croira jamais de la même main que Bélisaire, ouvrage qui suffisait seul à la gloire de l'auteur; celui qui avait fait le quinzième chapitre de ce livre, devait-il donc prétendre à la petite gloire de nous donner des contes *à l'eau-rose*.

Enfin les romans anglais, les vigoureux ouvrages de Richardson et de Fielding, vinrent apprendre aux Français, que ce n'est point en peignant les fastidieuses langueurs de l'amour, ou les ennuyeuses conversations des ruelles, qu'on peut obtenir des succés dans ce genre; mais en traçant des caractères mâles, qui, jouets et victimes, de cette effervescence du cœur connue sous le nom d'amour, nous en montrent à-la-fois et les dangers et les malheurs; de là seul peuvent s'obtenir ces développemens, ces passions si bien tracés dans les romans anglais. C'est Richardson, c'est Fielding qui nous ont appris que l'étude

profonde du cœur de l'homme, véritable dédale de la nature, peut seul inspirer le romancier, dont l'ouvrage doit nous faire voir l'homme, non pas seulement ce qu'il est, ou ce qu'il se montre, c'est le devoir de l'historien, mais tel qu'il peut être, tel que doivent le rendre les modifications du vice, et toutes les secousses des passions; il faut donc les connaître toutes, il faut donc les employer toutes, si l'on veut travailler ce genre; là, nous apprimes aussi, que ce n'est pas toujours en faisant triompher la vertu qu'on intéresse; qu'il faut y tendre bien certainement autant qu'on le peut, mais que cette règle, ni dans la nature, ni dans Aristote, mais seulement celle, à laquelle nous voudrions que tous les hommes s'assujettissent pour notre bonheur, n'est nullement essentielle dans le roman, n'est pas même celle, qui doit conduire à l'intérêt; car lorsque la vertu triomphe, les choses étant ce qu'elles doivent être, nos larmes sont

taries avant que de couler ; mais si après les plus rudes épreuves, nous voyons enfin la vertu terrassée par le vice, indispensablement nos âmes se déchirent, et l'ouvrage nous ayant excessivement émus, ayant, comme disait Diderot, *ensanglanté nos cœurs au revers*, doit indubitablement produire l'intérêt, qui seul assure des lauriers.

Que l'on réponde : si après douze ou quinze volumes, l'immortel Richardson eût *vertueusement* fini par convertir Lovelace, et par lui faire *paisiblement* épouser Clarisse, eût-on versé à la lecture de ce roman, pris dans le sens contraire, les larmes délicieuses qu'il obtient de tous les êtres sensibles ? c'est donc la nature qu'il faut saisir quand on travaille ce genre, c'est le cœur de l'homme, le plus singulier de ses ouvrages, et nullement la vertu, parce que la vertu, quelque belle, quelque nécessaire qu'elle soit, n'est pourtant qu'un des modes de ce cœur étonnant, dont

dont la profonde étude est si nécessaire au romancier, et que le roman, miroir fidèle de ce cœur, doit nécessairement en tracer tous les plis.

Savant traducteur de Richardson, Prévôt, toi, à qui nous devons d'avoir fait passer dans notre langue, les beautés de cet écrivain célèbre, ne t'es-t-il pas dû pour ton propre compte un tribut d'éloges, aussi bien mérité; et n'est-ce pas à juste titre qu'on pourrait t'appeller *le Richardson français*; toi seul eûs l'art d'intéresser long-tems par des fables implexes, en soutenant toujours l'intérêt, quoiqu'en le divisant; toi seul, ménageas toujours assez bien tes épisodes, pour que l'intrigue principale dût plutôt gagner que perdre à leur multitude ou à leur complication; ainsi cette quantité d'événemens que te reproche Laharpe, est non-seulement ce qui produit chez toi le plus sublime effet, mais en même-temps ce qui prouve le mieux, et la bonté de ton esprit, et l'excellence

de ton génie. « Les mémoires d'un homme » de qualité, enfin (pour ajouter à ce que nous pensons de Prévôt, ce que d'autres que nous ont également pensé) » Cléveland, l'Histoire d'une Grecque » moderne, le Monde moral, Manon-» Lescaut, surtout (1) sont remplis de ces » scénes attendrissantes et terribles, qui » frappent et attachent invinciblement; » les situations de ces ouvrages, heu-» reusement ménagées, aménent de ces » momens où la nature frémit d'hor-

(1) Quelles larmes que celles qu'on verse à la lecture de ce délicieux ouvrage! comme la nature y est peinte, comme l'intérêt s'y soutient, comme il augmente par degrés, que de difficultés vaincues! que de philosophie à avoir fait ressortir tout cet intérêt, d'une fille perdue; dirait-on trop, en osant assurer que cet ouvrage a des droits au titre de notre meilleur roman, ce fut là où Rousseau vit, que malgré des imprudences et des étourderies, une héroïne pouvait prétendre encore à nous attendrir, et peut-être n'eussions-nous jamais eu Julie, sans Manon Lescaut.

» reur, etc. » Et voilà ce qui s'appelle écrire le roman; voilà ce qui dans la postérité, assure à Prévôt une place où ne parviendra nul de ses rivaux.

Vinrent ensuite les écrivains du milieu de ce siècle : Dorat aussi maniéré que Marivaux, aussi froid, aussi peu moral que Crébillon;mais écrivain plus agréable que les deux à qui nous le comparons; la frivolité de son siècle excuse la sienne, et il eut l'art de la bien saisir.

Auteur charmant de la reine de Golconde, me permets-tu de t'offrir un laurier? On eut rarement un esprit plus agréable, et les plus jolis contes du siècle, ne valent pas celui qui t'immortalise; à la fois plus aimable, et plus heureux qu'Ovide, puisque le Héros-Sauveur de la France, prouve, en te rappellant au sein de ta patrie, qu'il est autant l'ami d'Apollon que de Mars, réponds à l'espoir de ce grand homme, en ajoutant encore quelques jolies roses sur le sein de ta belle Aline.

Darnaud, émule de Prévôt, peut souvent prétendre à le surpasser, tous deux trempèrent leurs pinceaux dans le Styx; mais Darnaud, quelquefois adoucit le sien sur les fleurs de l'Elysée, Prévôt plus énergique, n'altéra jamais les teintes de celui dont il traça Cléveland.

R... inonde le public, il lui faut une presse au chevet de son lit; heureusement qne celle-là toute seule, gémira de ses *terribles productions*; un style bas et rampant, des aventures dégoûtantes, toujours puisées dans la plus mauvaise compagnie; nul autre mérite enfin, que celui d'une prolixité... dont les seuls marchands de poivre le remercieront.

Peut-être devrions-nous analyser ici ces romans nouveaux, dont le sortilège et la fantasmagorie composent à-peu-près tout le mérite, en plaçant à leur tête *le Moine*, supérieur, sous tous les rapports, aux bisarres élans de la brillante imagination de *Radgliffe*; mais cette

dissertation serait trop longue, convenons seulement que ce genre, quoiqu'on en puisse dire, n'est assurément pas sans mérite; il devenait le fruit indispensable des secousses révolutionnaires, dont l'Europe entière se ressentait. Pour qui connaissait tous les malheurs dont les méchans peuvent accabler les hommes, le roman devenait aussi difficile à faire, que monotone à lire; il n'y avait point d'individus qui n'eût plus éprouvé d'infortunes en quatre ou cinq ans, que n'en pouvait peindre en un siécle, le plus fameux romancier de la littérature; il fallait donc appeller l'enfer à son secours, pour se composer des titres à l'intérêt, et trouver dans le pays des chiméres, ce qu'on savait couramment en ne fouillant que l'histoire de l'homme dans cet âge de fer. Mais que d'inconvéniens présentait cette maniére d'écrire! l'auteur du *Moine* ne les a pas plus évité que *Radgliffe*; ici nécessairement de deux choses l'une, ou

il faut développer le sortilége, et dès-lors vous n'intéressez plus, ou il ne faut jamais lever le rideau, et vous voilà dans la plus affreuse invraisemblance. Qu'il paraisse dans ce genre un ouvrage assez bon, pour atteindre le but sans se briser contre l'un ou l'autre de ces écueils, loin de lui reprocher ses moyens, nous l'offrirons alors comme un modèle.

Avant que d'entamer notre troisième et dernière question, *quelles sont les règles de l'art d'écrire le roman?* nous devons ce me semble répondre à la perpétuelle objection de quelques esprits atrabilaires, qui, pour se donner le vernis d'une morale, dont souvent leur cœur est bien loin, ne cessent de vous dire, *à quoi servent les romans?*

A quoi ils servent, hommes hypocrites et pervers; car vous seuls faites cette ridicule question; ils servent à vous peindre, et à vous peindre tels que vous êtes, orgueilleux individus qui voulez vous soustraire au pinceau, parce que

vous en redoutez les effets: le roman étant, s'il est possible de s'exprimer ainsi, *le tableau des mœurs séculaires*, est aussi essentiel que l'histoire, au philosophe qui veut connaître l'homme; car le burin de l'une, ne le peint que lorsqu'il se fait voir; et alors ce n'est plus lui; l'ambition, l'orgueil couvrent son front d'un masque qui ne nous représente que ces deux passions, et non l'homme; le pinceau du roman, au contraire, le saisit dans son intérieur... le prend quand il quitte ce masque, et l'esquisse bien plus intéressante, est en même-temps bien plus vraie, voilà l'utilité des romans; froids censeurs qui ne les aimez pas, vous ressemblez à ce cul-de-jatte qui disait aussi, *et pourquoi fait-on des portraits?*

S'il est donc vrai que le roman soit utile, ne craignons point de tracer ici quelques-uns des principes que nous croyons nécessaires à porter ce genre à sa perfection; je sens bien qu'il est dif-

ficile de remplir cette tâche sans donner des armes contre moi ; ne deviens-je pas doublement coupable de n'avoir pas *bien fait*, si je prouve que je sais ce qu'il faut pour *faire bien*. Ah! laissons ces vaines considérations, qu'elles s'immolent à l'amour de l'art.

La connaissance la plus essentielle qu'il exige est bien certainement celle du cœur de l'homme. Or, cette connaissance importante, tous les bons esprits nous approuveront sans doute en affirmant qu'on ne l'acquiert que par des *malheurs* et par des *voyages ;* il faut avoir vu des hommes de toutes les nations pour les bien connaître, et il faut avoir été leur victime pour savoir les apprécier ; la main de l'infortune, en exaltant le caractère de celui qu'elle écrase, le met à la juste distance où il faut qu'il soit pour étudier les hommes, il les voit de là, comme le passager apperçoit les flots en fureur se briser contre l'écueil sur lequel l'a jeté la tempête ; mais dans quel-

que situation que l'ait placé la nature ou le sort, s'il veut connaître les hommes, qu'il parle peu quand il est avec eux; on n'apprend rien quand on parle, on ne s'instruit qu'en écoutant; et voilà pourquoi les bavards ne sont communément que des sots.

O toi qui veux parcourir cette épineuse carrière! ne perds pas de vue que le romancier est l'homme de la nature, elle l'a créé pour être son peintre; s'il ne devient pas l'amant de sa mère dès que celle-ci l'a mis au monde, qu'il n'écrive jamais, nous ne le lirons point; mais s'il éprouve cette soif ardente de tout peindre, s'il entr'ouvre avec frémissement le sein de la nature, pour y chercher son art et pour y puiser des modèles, s'il a la fièvre du talent, et l'enthousiasme du génie, qu'il suive la main qui le conduit, il a deviné l'homme, il le peindra; maîtrisé par son imagination qu'il y cède, qu'il embellisse ce qu'il voit: le sot cueille une rose et l'é-

feuille, l'homme de génie la respire et la peint : voilà celui que nous lirons.

Mais en te conseillant d'embellir, je te défends de t'écarter de la vraisemblance : le lecteur a droit de se fâcher quand il s'apperçoit que l'on veut trop exiger de lui ; il voit bien qu'on cherche à le rendre dupe; son amour-propre en souffre, il ne croit plus rien, dès qu'il soupçonne qu'on veut le tromper.

Contenu d'ailleurs par aucune digue, use, à ton aise, du droit de porter atteinte à toutes les anecdotes de l'histoire, quand la rupture de ce frein devient nécessaire aux plaisirs que tu nous prépares; encore une fois, on ne te demande point d'être vrai, mais seulement d'être vraisemblable; trop exiger de toi serait nuire aux jouissances que nous en attendons : ne remplace point cependant le vrai, par l'impossible, et que ce que tu inventes soit bien dit; on ne te pardonne de mettre ton imagination à la place de la vérité que sous la clause

expresse d'orner et d'éblouir. On n'a jamais le droit de mal dire, quand on peut dire tout ce qu'on veut; si tu n'écris comme R...... *que ce que tout le monde sait*, dusses tu, comme lui, nous donner quatre volumes par mois, ce n'est pas la peine de prendre la plume: personne ne te contraint au métier que tu fais; mais si tu l'entreprends, fais le bien. Ne l'adopte pas sur-tout comme un secours à ton existence; ton travail se ressentirait de tes besoins, tu lui transmettrais ta faiblesse; il aurait la pâleur de la faim: d'autres métiers se présentent à toi; fais des souliers, et n'écris point des livres. Nous ne t'en estimerons pas moins, et comme tu ne nous ennuiras pas, nous t'aimerons peut-être davantage.

Une fois ton esquisse jetée, travaille ardemment à l'étendre, mais sans te resserrer dans les bornes qu'elle paraît d'abord te prescrire, tu deviendrais

maigre et froid avec cette méthode ; ce sont des élans que nous voulons de toi, et non pas des règles ; dépasse tes plans, varie-les, augmente-les ; ce n'est qu'en travaillant que les idées viennent. Pourquoi ne veux-tu pas que celle qui te presse quand tu composes, soit aussi bonne que celle dictée par ton esquisse ? Je n'exige essentiellement de toi qu'une seule chose, c'est de soutenir l'intérêt jusqu'à la dernière page ; tu manques le but, si tu coupes ton récit par des incidens, ou trop répétés, ou qui ne tiennent pas au sujet ; que ceux que tu te permettras soient encore plus soignés que le fonds : tu dois des dédommagemens au lecteur quand tu le forces de quitter ce qui l'intéresse, pour entamer un incident. Il peut bien te permettre de l'interrompre, mais il ne te pardonnera pas de l'ennuyer ; que tes épisodes naissent toujours du fond du sujet et qu'ils y rentrent ; si tu fais

voyager tes héros, connais bien le pays où tu les mènes, porte la magie au point de m'identifier avec eux; songe que je me promène à leurs côtés, dans toutes les régions où tu les places; et que peut-être plus instruit que toi, je ne te pardonnerai ni une invraisemblance de mœurs, ni un défaut de costume, encore moins une faute de géographie : comme personne ne te contraint à ces échappées, il faut que tes descriptions locales soient réelles, ou il faut que tu restes au coin de ton feu; c'est le seul cas dans tous tes ouvrages où l'on ne puisse tolérer l'invention, à moins que les pays où tu me transportes ne soient imaginaires, et, dans cette hypothèse encore, j'exigerai toujours du vraisemblable.

Evite l'afféterie de la morale; ce n'est pas dans un roman qu'on la cherche; si les personnages que ton plan nécessite, sont quelquefois contrains à raisonner, que ce soit toujours sans af-

fectation, sans la prétention de le faire, ce n'est jamais l'auteur qui doit moraliser, c'est le personnage, et encore ne lui permet-on, que quand il y est forcé par les circonstances.

Une fois au dénouement, qu'il soit naturel, jamais contraint, jamais machiné, mais toujours né des circonstances; je n'exige pas de toi, comme les auteurs de l'Encyclopédie, qu'il soit *conforme au desir du lecteur*; quel plaisir lui reste-t-il quand il a tout deviné? le dénouement doit être tel, que les événemens le préparent, que la vraisemblance l'exige, que l'imagination l'inspire; et avec ces principes que je charge ton goût et ton esprit d'étendre, si tu ne fais pas bien, au moins feras-tu mieux que nous; car, il faut en convenir, dans les nouvelles que l'on va lire, le vol hardi que nous nous sommes permis de prendre, n'est pas toujours d'accord avec la sévérité des régles de l'art; mais nous

espérons que l'extrême vérité des caractères en dédommagera peut-être ; la nature plus bisarre que les moralistes ne nous la peignent, s'échappe à tout instant des digues que la politique de ceux-ci voudrait lui prescrire; uniforme dans ses plans, irrégulière dans ses effets, son sein toujours agité, ressemble au foyer d'un volcan, d'où s'élancent tour-à-tour, ou des pierres précieuses servant au luxe des hommes, ou des globes de feu qui les anéantissent; grande, quand elle peuple la terre et d'Antonin et de Titus; affreuse; quand elle y vomit des Andronics ou des Nérons; mais toujours sublime, toujours majestueuse, toujours digne de nos études, de nos pinceaux et de notre respectueuse admiration, parce que ses desseins nous sont inconnus, qu'esclaves de ses caprices ou de ses besoins, ce n'est jamais sur ce qu'ils nous font éprouver que nous devons régler nos sentimens pour elle, mais sur sa grandeur, sur son éner-

gie, quelque puissent en être les résultats.

A mesure que les esprits se corrompent, à mesure qu'une nation vieillit, en raison de ce que la nature est plus étudiée, mieux analysée, que les préjugés sont mieux détruits, il faut la faire connaître davantage. Cette loi est la même pour tous les arts; ce n'est qu'en avançant qu'ils se perfectionnent, ils n'arrivent au but que par des essais. Sans doute il ne fallait pas aller si loin dans ces tems affreux de l'ignorance, où courbés sous les fers religieux, on punissait de mort celui qui voulait les apprécier, où les bûchers de l'inquisition devenaient le prix des talens; mais dans notre état actuel, partons toujours de ce principe, quand l'homme a soupesé tous ses freins, lorsque d'un regard audacieux, son œil mesure ses barrières, quand, à l'exemple des Titans, il ose jusqu'au ciel porter sa main hardie, et qu'armé de ses passions, comme ceux-ci l'étaient des laves

du Vésuve, il ne craint plus de déclarer la guerre à ceux qui le faisaient frémir autrefois, quand ses *écarts* mêmes ne lui paraissent plus que des *erreurs* légitimées par ses études, ne doit-on pas alors lui parler avec la même énergie qu'il employe lui-même à se conduire? l'homme du dix-huitième siècle, en un mot, est-il donc celui du onzième?

Terminons par une assurance positive, que les nouvelles que nous donnons aujourd'hui, sont absolument neuves, et nullement brodées sur des fonds connus. Cette qualité est peut-être de quelque mérite dans un temps où tout semble être *fait*, où l'imagination épuisée des auteurs paraît ne pouvoir plus rien créer de nouveau, et où l'on n'offre plus au public que des compilations, des extraits ou des traductions.

Cependant la Tour Enchantée, et la Conspiration d'Amboise, ont quelques fondemens historiques ; on voit, à la sincérité de nos aveux, combien nous

sommes loin de vouloir tromper le lecteur; il faut être original dans ce genre, ou ne pas s'en mêler.

Voici ce que dans l'une et l'autre de ces nouvelles, on peut trouver aux sources que nous indiquons.

L'historien arabe *Abul-cœcim-terif-aben-tariq*, écrivain assez peu connu de nos littérateurs du jour, rapporte ce qui suit, à l'occasion de la Tour Enchantée.

» Rodrigue, prince efféminé, attirait » à sa cour, par principe de volupté, les » filles de ses vassaux, et il en abusait. » De ce nombre, fut Florinde, fille du » comte Julien. Il la viola. Son père, qui » était en Afrique, reçut cette nouvelle » par une lettre allégorique de sa fille; » il souleva les Mores, et revint en Es- » pagne à leur tête; Rodrigue ne sait » que faire, nul fonds dans ses trésors, » aucune place, il va fouiller la Tour » Enchantée prés de Tolède, où on lui » dit qu'il doit trouver des sommes im- » menses; il y pénètre, et voit une sta-

» tue du Temps qui frappe de sa massue,
» et qui, par une inscription, annonce
» à Rodrigue toutes les infortunes qui
» l'attendent; le prince avance, et voit
» une grande cuve d'eau, mais point
» d'argent; il revient sur ses pas; il fait
» fermer la tour; un coup de tonnerre
» emporte cet édifice, il n'en reste plus
» que des vestiges. Le roi, malgré ces
» funestes pronostics, assemble une ar-
» mée, se bat huit jours près de Cor-
» doue, et est tué sans qu'on puisse re-
» trouver son corps ».

Voilà ce que nous a fourni l'histoire; qu'on lise notre ouvrage maintenant, et qu'on voie si la multitude d'évènemens que nous avons ajouté à la sécheresse de ce fait, mérite ou non que nous regardions l'anecdote comme nous appartenant en propre (1).

---

(1) Cette anecdote est celle que commence Brigandos, dans l'épisode du roman d'Aline et Valcourt, ayant pour titre : *Sainville et*

Quand à la Conspiration d'Amboise; qu'on la lise dans Garnier, et l'on verra le peu que nous a prêté l'histoire.

Aucun guide ne nous a précédé dans les autres nouvelles; fonds, narré, épisode, tout est à nous; peut-être n'est-ce pas ce qu'il y a de plus heureux; qu'importe, nous avons toujours cru, et nous

---

Léonore, et qu'interrompt la circonstance du cadavre trouvé dans la tour; les contre-facteurs de cet épisode, en le copiant mot pour mot, n'ont pas manqué de copier aussi les quatre premières lignes de cette anecdote, qui se trouvent dans la bouche du chef des Bohémiens. Il est donc aussi essentiel pour nous, dans ce moment-ci, que pour ceux qui achètent des romans, de prévenir que l'ouvrage qui se vend chez Pigoreau, et Leroux sous le titre de *Valmor* et *Lidia*, et chez Cérioux et Moutardier, sous celui d'*Alzonde* et *Koradin*, ne sont absolument que la même chose, et tous les deux littéralement pillés phrase pour phrase de l'épisode de *Sainville* et *Léonore*, formant à-peu-près trois volumes de mon roman d'Aline et Valcourt.

ne cesserons d'être persuadés, qu'il faut mieux inventer, fût-on même faible, que de copier ou de traduire; l'un a la prétention du génie, ç'en est une au moins; quelle peut être celle du plagiaire? Je ne connais pas de métier plus bas, je ne conçois pas d'aveux plus humilians que ceux où de tels hommes sont contrains, en avouant eux-mêmes, qu'il faut bien qu'ils n'aient pas d'esprit, puisqu'ils sont obligés d'emprunter celui des autres.

A l'égard du traducteur, à Dieu ne plaise que nous enlevions son mérite; mais il ne fait valoir que nos rivaux; et ne fût-ce que pour l'honneur de la patrie, ne vaut-il pas mieux dire à ces fiers rivaux, *et nous aussi nous savons créer.*

Je dois enfin répondre au reproche que l'on me fit, quand parut *Aline et Valcourt.* Mes pinceaux, dit-on, sont trop forts, je prête au vice des traits trop odieux; en veut-on savoir la raison? je ne veux pas faire aimer le vice;

je n'ai pas, comme Crébillon et comme Dorat, le dangereux projet de faire adorer aux femmes les personnages qui les trompent, je veux, au contraire, qu'elles les détestent ; c'est le seul moyen qui puisse les empêcher d'en être dupes; et, pour y réussir, j'ai rendu ceux de mes héros qui suivent la carrière du vice, tellement effroyables, qu'ils n'inspireront bien sûrement ni pitié ni amour; en cela, j'ose le dire, je deviens plus moral que ceux qui se croyent permis de les embellir; les pernicieux ouvrages de ces auteurs ressemblent à ces fruits de l'Amérique, qui sous le plus brillant coloris, portent la mort dans leur sein; cette trahison de la nature, dont il ne nous appartient pas de dévoiler le motif, n'est pas faite pour l'homme ; jamais enfin, je le répète, jamais je ne peindrai le crime que sous les couleurs de l'enfer, je veux qu'on le voye à nud, qu'on le craigne, qu'on le déteste, et je ne connais point d'autre façon pour

arriver là, que de le montrer avec toute l'horreur qui le caractérise. Malheur à ceux qui l'entourent de roses ! leurs vues ne sont pas aussi pures, et je ne les copierai jamais. Qu'on ne m'attribue donc plus, d'aprés ces systêmes, le roman de J....; jamais je n'ai fait de tels ouvrages, et je n'en ferai sûrement jamais; il n'y a que des imbéciles ou des méchans qui, malgré l'authenticité de mes dénégations, puissent me soupçonner ou m'accuser encore d'en être l'auteur, et le plus souverain mépris sera désormais la seule arme avec laquelle je combattrai leurs calomnies.

JULIETTE ET RAUNAI,

OU

LA CONSPIRATION D'AMBOISE,

NOUVELLE HISTORIQUE.

La paix de Cateau-Cambresis n'eut pas plutôt rendu à la France, en 1559, la tranquillité dont une multitude innombrable d'ennemis la privait depuis près de trente ans, que des dissentions intestines plus dangereuses que la guerre, vinrent achever de troubler son sein. La diversité des cultes qui y régnait, la jalousie, l'ambition de la trop grande quantité de héros qui y florissait, la faiblesse du gouvernement, la mort de Henri II, la débilité de François II, toutes ces causes enfin n'étaient que trop capables de faire présumer, que si les ennemis laissaient respirer la France,

elle allumerait bientôt elle-même un incendie intérieur, aussi fatal que les troubles qui venaient de la déchirer au-dehors.

Philippe II, roi d'Espagne, avait envie de la paix; ne se souciant point de traiter avec les Guises, il se prêta aux arrangemens relatifs à la rançon du connétable de Montmorency, qu'il avait fait prisonnier à la journée de Saint-Quentin, afin que ce premier officier de la couronne pût travailler avec Henri II à une paix désirée de toutes les puissances.

Le duc de Guise et le Connétable se trouvant donc prêts à lutter de crédit et de considération, désirèrent avant que d'employer leurs forces, de les étayer par des alliances qui les consolidassent. Du fond de sa prison, le Connétable agissant dans ces vues, avait marié Damville, son second fils, avec Antoinette de la Mark, petite fille de la célèbre Diane de Poitiers, pour lors duchesse de Valentinois, dirigeant tout à la cour de Henri son amant.

De leur côté, les Guises conclurent dans le même dessein le mariage de Charles III, duc de Lorraine, et chef de leur maison, avec madame Claude seconde fille du roi (1).

Henri II desirait la paix pour le moins avec autant d'ardeur que le roi d'Espagne. Prince somptueux et galant, ennuyé de guerres, craignant les Guises, voulant ravoir le Connétable qu'il chérissait, et changer enfin les lauriers incertains de Mars, contre les guirlandes de myrthes

(1) Le duc François de Guise, dans son contract de mariage avec Anne d'Est, fille du duc de Ferrare et de Renée de France, ce qui le rendait oncle du roi, prend la qualité de duc d'Anjou, fondée sur la prétention qu'avait cette maison de descendre d'Iolande, fille de Renée d'Anjou; c'est celui-là, et le même dont il s'agit ici, qui fut assassiné devant Orléans; il fut la tige de la branche de Mayenne, éteinte en 1621, et père de Henri massacré à Blois; le fils de Henri, nommé Charles, fut père de Henri, duc de Guise, qui souleva la ville de Naples et qui n'eut point d'enfans. La postérité de sesfrères a fini en 1675. (Voyez de Thou, et Hainault).

et de roses dont il aimait à couronner Diane, il mit tout en œuvre pour presser les négociations : elles se conclurent.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, n'avait pu obtenir d'envoyer, en son nom, des ministres au congrès; ceux qu'il avait député avaient été obligés, pour être entendus, de prendre des commissions du roi de France; Antoine ne se consolait pas de cet affront : c'était le Connétable qui avait fait la paix, il arrivait triomphant à la cour, il y venait avec l'intention de se ressaisir des rênes du gouvernement; les Guises l'accusaient d'avoir pressé des négociations qui brisaient, à la vérité, ses fers, mais dont il s'en fallait bien que la France eût à se louer : tels étaient les principaux personnages de la scène, tels étaient les motifs secrets qui les animant les uns et les autres, allumaient sourdement les étincelles de haines qui allaient produire les affreuses catastrophes d'Amboise.

On le voit; l'envie, l'ambition, voilà les causes réelles des troubles dont l'intérêt de Dieu ne fut que le prétexte.

O religion! à quelque point que les hommes te respectent, lorsque tant d'horreurs émanent de toi, ne peut-on pas un moment soupçonner que tu n'es parmi nous que le manteau sous lequel s'enveloppe la discorde, quand elle veut distiller ses venins sur la terre : Eh ! s'il existe un Dieu, qu'importe la façon dont les hommes l'adorent! sont-ce des vertus ou des cérémonies qu'il exige? S'il ne veut de nous que des cœurs purs, peut-il être honoré plutôt par un culte que par l'autre, quand l'adoption du premier au lieu du second doit coûter tant de crimes aux hommes?

Rien n'égalait pour lors l'étonnant progrès des réformes de Luther et de Calvin : les désordres de la cour de Rome, son intempérance, son ambition, son avarice avaient contraint ces deux illustres sectaires à montrer à l'Europe surprise, combien de fourberies, d'artifices, et d'indignes fraudes se trouvaient au sein d'une religion, que l'on supposait venir du Ciel. Tout le monde ouvrait les yeux, et la moitié de la France

avait déjà secoué le joug romain pour adorer l'Être Suprême, non comme osaient le dire des hommes pervers et corrompus, mais comme paraissait l'enseigner la nature.

La paix conclue, et les puissans rivaux dont on vient de parler n'ayant plus d'autres soins que de s'envier et de se détruire, on ne manqua pas d'appeller le culte au secours de la vengeance, et d'armer les mains dangereuses de la haine, du glaive sacré de la religion. Le prince de Condé soutenait le parti des réformés dans le cœur de la France; Antoine de Bourbon, son frère, le protégeait dans le Midi; le Connétable déjà vieux s'expliquait faiblement, mais les Châtillons ses neveux, agissaient avec moins de contrainte. Très-bien avec Catherine de Médicis, on eut même lieu de croire dans la suite, qu'ils l'avaient fort adoucie sur les opinions des réformés, et qu'il s'en fallait peu que cette reine ne les adoptât au fond de son ame. Quant aux Guises, tenant à la cour, ils en favorisaient la croyance, et le cardinal de

Lorraine, frère du duc, pouvait-il, lié au saint-siége, n'en pas étayer les droits? Dans cet état de choses, n'osant encore se déchirer soi-même, on se prenait aux branches, on attaquait mutuellement les créatures du parti opposé, et pour satisfaire ses passions particulières on immolait toujours quelques victimes.

Henri II vivait encore : on lui fit voir qu'il s'en fallait bien que le parlement fût en état de juger les affaires des réformés condamnés à mort par l'édit d'Ecouen, puisque la plupart des membres de cette compagnie était du parti qui déplaisait à la cour; le roi se transporte au palais, il voit qu'on ne lui en impose point; les conseillers Dufaur, Dubourg, Fumée, Laporte, et de Foix sont arrêtés, le reste s'évade. Rome aigrit au lieu d'appaiser, la France est pleine d'inquisiteurs, le cardinal de Lorraine, organe du Pape, hâte la condamnation des coupables; Dubourg perd la tête sur un échafaud; de ce moment tout s'émeut, tout s'enflamme; Henri meurt; la France n'est plus conduite

que par une italienne peu aimée, par des étrangers qu'on déteste, et par un monarque infirme, à peine âgé de seize ans; les ennemis des Guises croyent toucher à l'instant du triomphe; la haine, l'ambition et l'envie toujours à l'ombre des autels, se flattent d'agir en assurance. Le Connétable, la duchesse de Valentinois sont bientôt éloignés de la cour; le duc, le cardinal sont mis à la tête de tout; et les furies viennent secouer leurs couleuvres sur ce malheureux pays à peine relevé d'une guerre opiniâtre, où ses armées et ses finances avaient été presqu'entièrement épuisées.

Tel affreux que soit ce tableau, il était nécessaire à tracer avant que d'offrir le trait dont il s'agit. Avant que de dresser les potences d'Amboise, il fallait montrer les causes qui les élevaient.... il fallait faire voir quelles mains les arrosaient de sang, de quels prétextes osaient se couvrir enfin les instigateurs de ces troubles.

Tout était encore à Blois dans la plus parfaite sécurité, lorsqu'une multitude

d'avis différens vint réveiller l'attention des Guises : un courier chargé de dépêches secrètes et relatives aux circonstances, est assassiné près des portes de Blois; un autre venant de l'inquisition, adressé au cardinal de Lorraine, éprouve à-peu-près le même sort; l'Espagne, les Pays-Bas, plusieurs cours d'Allemagne avertissent la France qu'il se trame une conspiration dans son sein; le duc de Savoie prévient que les réfugiés de ses états font de fréquentes assemblées, qu'ils se munissent d'armes, de chevaux, et publient hautement qu'avant peu, et leurs personnes et leur culte seront rétablis en France.

En effet, la Renaudie, l'un des chefs protestans le plus brave et le plus animé, se donnait alors un mouvement qui devait faire ouvrir les yeux : il parcourait l'Europe entière, prenant des avis, en donnant, enflammant les têtes et se disant certain d'une révolution prochaine. De retour à Lyon, il rendit compte aux autres chefs des succès de son voyage, et ce fut là que se prirent

les dernières mesures, là que l'on convint de tout mettre en ordre pour commencer les opérations au printemps. On choisit Nantes pour ville d'assemblée, et sitôt que tout le monde y fut rendu, la Renaudie, dans la maison de la Garai gentilhomme Breton, harangua ses frères, et reçut d'eux les protestations authentiques de tout entreprendre pour obtenir du roi le libre exercice de leur religion, ou d'exterminer ceux qui s'y opposeraient, à commencer par les Guises. On régla dans cette même assemblée, que la Renaudie leverait au nom du chef qui ne se nommait point, un corps de troupes composé de cinq cents gentilshommes à cheval et de douze cents hommes d'infanterie pris dans toutes les provinces de France, non pour attaquer, mais pour se défendre. Trente capitaines furent attachés à ce corps, dont les ordres étaient de se trouver aux environs de Blois, le 10 de mars prochain 1560; les provinces se départirent ensuite; le baron de Castelnau, l'un des plus illustres de la faction et

dont nous allons raconter les aventures, eut pour son département la Gascogne; Mazéres, le Béarn; Mesmi, le Périgord et le Limosin; Maille-Brézé, le Poitou; Mirebeau, la Saintonge; Coqueville, la Picardie; Ferriere-Maligni, la Champagne, la Brie et l'île de France; Mouvans, la Provence et le Dauphiné, et Château-Neuf, le Languedoc. Nous citons ces noms, pour faire voir quels étaient les chefs de cette entreprise, et les rapides progrés de cette réforme qu'on avait l'inepte barbarie de croire digne des mêmes supplices que le meurtre ou le parricide; tant l'intolérance était à la mode pour-lors.

Quoiqu'il en fût, tout se tramait avec tant de mystére, ou les Guises étaient si mal informés, que malgré les avis qu'ils recevaient de toutes parts, ils étaient au moment d'être surpris dans Blois, et ils allaient l'être assurément, sans une trahison. Pierre des Avenelles, avocat, chez qui la Renaudie était venu se loger à Paris, quoique protestant lui-même, dévoila tout au duc de Guise. On frémit.

Le chancelier Olivier reprocha aux deux fréres une sécurité dans laquelle ils n'eussent pas été, si l'on avait écouté ses conseils. Catherine trembla, et dés l'instant on quitta Blois, dont la position ne paroissait pas assez sûre, pour se rendre au château d'Amboise, qui, jadis, une place du premier ordre, parut suffisant pour mettre la cour à l'abri d'un coup de main. Une fois là, l'on tint conseil; l'on fit ce que Charles XII de Suède disait d'Auguste, roi de Pologne, qui, pouvant le prendre, l'avait manqué, et avait aussi-tôt assemblé son conseil. — *Il délibère aujourd'hui*, disait Charles, *sur ce qu'il aurait dû faire hier*. Il en fut de même à Amboise. Le cardinal, en zélé papiste, prétendait tout exterminer. C'était le seul argument de Rome. Le duc, plus politique, crut qu'on perdrait beaucoup de monde en suivant l'avis de son frère, et qu'on ne découvrirait rien. Il valait mieux, selon lui, faire arrêter le plus de chefs qu'on pourrait, et obtenir d'eux, par l'aspect des tourmens, l'aveu de tant de manœuvres sourdes et mys-

térieuses, dont il était plus essentiel de dévoiler les causes et les auteurs, que d'égorger sans les entendre, ceux qui soutenaient les unes et qui servaient les autres.

Cet avis prévalut. Catherine créa sur-le-champ le duc de Guise lieutenant-général de France, malgré l'opposition du chancelier, qui trop sage pour ne pas entrevoir le danger d'une autorité si étendue, ne voulut sceller les patentes, qu'aux conditions quelles seraient circonscrites au seul instant des troubles.

Le duc de Guise redoutait les Chatillons; il y avait tout à craindre pour le parti du roi, s'ils étaient malheureusement à la tête des protestans. Sachant ces neveux du connétable, bien avec la reine, il engagea Catherine à les sonder. L'amiral de Coligni ne déguisa point les risques qu'il y avait, si l'on continuait d'employer avec les religionnaires la rigueur dont faisaient usage les Guises; il dit « que l'on devait savoir que les sup-
» plices et la voie des contraintes étaient
» plus propres à révolter les esprits, qu'à

» les ramener dans le droit chemin; » que l'on pouvait, au surplus, compter » assurément sur ses fréres, et qu'il ré- » pondait à la reine, qu'eux et lui, se- » raient, dans tous les temps, prêts à don- » ner au souverain les plus grandes preu- » ves de leur zéle ».

A ces témoignages satisfaisans, il joignit le conseil d'un édit, qui tolérerait la liberté de conscience; il assura que ce serait le seul moyen de tout calmer. Cet avis passa; l'édit fut publié; il accordait une amnistie générale à tous les réformés, excepté à ceux qui, sous le prétexte de religion, conspireraient contre le gouvernement.

Mais tout cela venait trop tard. Dès le 11 de mars, les religionnaires s'étaient assemblés à très-peu de distance de Blois. Ne trouvant plus la cour où ils la croyaient, ils comprirent aisément qu'ils étaient trahis; cependant les préparatifs étaient faits; les différens corps attendus ne jugeant pas à propos de reculer, ils ne voulurent même admettre d'autres délais à l'entreprise, que le peu de jours

qu'il fallait pour s'approcher d'Amboise et pour en reconnaître les environs. Condé venait d'arriver dans cette ville; il lui avait été facile de voir, en y entrant, qu'il était vivement soupçonné; il crut se déguiser par des propos, dont on ne fut pas dupe. Il affecta de paraître plus empressé que qui que ce fût, à l'extinction des protestans, et par cette ruse peu naturelle, il ne satisfit nullement le parti du roi, et se fit soupçonner par le sien.

Cependant les dispositions du parti opposé continuaient de se faire avec vigueur. Le baron de Castelnau-Chalosse s'approchant du côté de Tours avec les troupes de la province qui lui étaient départie, avait près de lui deux personnages, dont il est temps de donner l'idée; l'un, était Raunai, jeune héros, d'une figure charmante, plein d'esprit, d'ardeur et de zéle; il commandait sous le baron; l'autre était la fille de ce premier chef, dont Raunai, depuis l'enfance, était éperduement amoureux.

Juliette de Castelnau, âgée de vingt ans, était l'image de Bellone; grande,

faite comme les Graces, les traits nobles, les plus beaux cheveux bruns, de grands yeux noirs pleins d'éloquence et de vivacité, la démarche fière, rompant une lance au besoin comme le plus brave guerrier de la nation, se servant de toutes les armes en usage alors avec autant de dextérité que de souplesse, bravant les saisons, affrontant les dangers, courageuse, spirituelle, entreprenante, d'un caractère altier, ferme mais franc, incapable de fraude, et d'un zèle au-dessus de tout pour la religion protestante, c'est-à-dire, pour celle de son père et de son amant. Cette héroïne n'avait jamais voulu se séparer de deux objets si chers; et le baron lui connaissant de l'adresse, une intelligence infinie, persuadé qu'elle pourrait devenir utile aux opérations, avait consenti à lui en voir partager les risques. Ne devait-il pas, d'ailleurs, être bien plus sûr de Raunai, quand ce jeune guerrier, combattant aux yeux de sa maîtresse, aurait pour récompense les lauriers que cette belle fille lui préparerait chaque jour?

Dans le dessein de reconnaître les environs, Castelnau, Juliette et Raunai s'étaient avancé un matin, suivis de très-peu de gens de guerre, jusques dans l'un des faubourgs de la ville de Tours. Le comte de Sancerre, détaché d'Amboise, venait de battre ces quartiers, lorsqu'on lui dit que quelques protestans se trouvent près de là. Il vole au faubourg indiqué, et pénétrant à la hâte dans l'appartement du baron, il lui demande ce qu'il vient faire dans cette ville.... la raison qui l'y amène avec des soldats, et s'il ignore que le port-d'armes est défendu? Castelnau répond qu'il va à la cour pour des affaires dont il n'a nul compte à rendre, et que s'il était vrai que quelques motifs de rebellion l'y conduisissent, il n'aurait pas sa fille avec lui. Sancerre, peu satisfait de cette réponse, est obligé d'exécuter ses ordres. Il commande à ses soldats d'arrêter le baron; mais celui-ci sautant sur ses armes, seulement aidé de Juliette et de Raunai, a bientôt écarté le peu de monde que lui oppose le comte. Tous trois s'évadent; et

Sancerre ayant, dans ce cas-ci, préféré la sagesse et la prudence à la valeur qui le distinguait ordinairement, Sancerre, qui sait que dans des troubles intérieurs, la victoire appartient plutôt à celui qui épargne le sang, qu'à l'imprudent qui le prodigue, revient sans honte dans Amboise, rendre compte aux Guises de son peu de succès.

Sancerre, vieux officier, plein de mérite, ami des Guises, mais franc, loyal, ce qu'on appelle un véritable Français, n'avait pourtant pas été assez occupé de son expédition, qu'il n'eût eu le temps d'appercevoir les attraits de Juliette; il en fit les plus grands éloges au duc. Après avoir peint la noblesse de sa taille et les agrémens de sa figure, il la loua sur son courage; il l'avait vu au milieu du feu se défendre, attaquer, n'évitant les dangers qui la menacent que pour en répandre autour d'elle, et cette vaillance peu commune, rendait assurément du plus grand intérêt celle qui joignait à toutes les graces de son sexe, des vertus qui s'y alliaient aussi rarement.

Monsieur de Guise, curieux de voir cette femme étonnante, conçut aussi-tôt deux projets pour l'attirer à Amboise, la faire prisonniére, ou profiter de l'ouverture du baron de Castelnau, et lui faire dire que puisqu'il avait assuré Sancerre qu'il n'avait d'autre intention que de parler au roi, il pouvait venir en toute sûreté. Ce dernier parti s'adopte de préférence. Le duc écrit : Un homme adroit est chargé de la dépêche ; précédé d'un trompette, il s'avance avec les formalités ordinaires, et remet sa missive au baron, dans le château de Noisai, où il était logé avec les troupes de Gascogne et de Béarn, mandées pour l'expédition d'Amboise. Quelques précautions qu'on eût prises avec l'émissaire du duc, il fut facile à celui-ci de s'appercevoir qu'il y avait beaucoup de monde à Noisai ; il en rendit compte à son retour, et nous verrons bientôt ce qui en résulta.

Le baron de Castelnau, résolu de profiter de la proposition du duc, tant pour déguiser ses projets que pour se ménager en agissant, comme il allait le faire,

une correspondance sûre dans Amboise, répondit très-honnêtement que la plus grande preuve qu'il put donner de son obéissance et de sa soumission, était d'envoyer ce qu'il avait de plus cher au monde; qu'étant, lui personnellement, dans l'impossibilité de se rendre à Amboise, à cause d'une blessure qu'il avait reçue à l'escarmouche de Tours, il envoyait à la reine, Juliette sa fille, chargée par lui d'un mémoire, dans lequel il réclamait l'édit de tolérance qui venait d'être publié, et la permission pour ses confrères et lui, de professer leur culte en paix.

Juliette partit, munie d'instructions secrètes et de lettres particulières pour le prince de Condé; ce n'était pas sans peine qu'elle avait adopté ce projet: ce qui la séparait de son père et de son amant, était toujours si douloureux pour elle, que, quelque courageuse qu'elle fût, elle ne s'y résolvait jamais sans des larmes. Le baron promit à sa fille d'attaquer quatre jours après la ville d'Amboise, si les négociations qu'elle allait

entreprendre étaient infructueuses; et Raunai, aux genoux de sa maîtresse, lui jura de verser tout son sang pour elle, si on lui manquait de respect ou de fidélité.

Mademoiselle de Castelnau arrive à Amboise; elle y est reçue convenablement, et descendue chez Sancerre, ainsi qu'il avait été convenu; elle se fait aussitôt conduire chez le duc de Guise, le supplie de tenir sa parole, et de lui fournir sur-le-champ l'occasion de se jeter aux pieds de Catherine de Médicis, pour lui présenter les supplications de son pére.

Mais Juliette ne pensait pas qu'elle possédait des charmes qui pouvaient faire négliger bien des engagemens. Le premier que monsieur de Guise oublia en la voyant, fut la promesse contenue dans ses dépêches au baron; séduit par tant de graces, son cœur s'ouvrit aux piéges de l'amour, et le duc, auprés de Juliette, ne pensa plus qu'à l'adorer.

Il lui reprocha d'abord avec douceur de s'être défendue contre les troupes du roi, et lui dit agréablement, que quand

on était aussi sûre de vaincre, on était doublement punissable du projet de rebellion. Juliette rougit ; elle assura le duc qu'il s'en fallait bien que son père et elle eussent jamais pris les armes les premiers ; mais qu'elle croyait qu'il était permis à tout le monde de se défendre quand on était injustement attaqué. Elle renouvella ses plus vives instances pour obtenir la permission d'être présentée à la reine. Le duc, qui voulait conserver à Amboise le plus long-temps possible, l'objet touchant de sa nouvelle flamme, lui dit que cela serait difficile de quelques jours. Juliette, qui prévoyait ce qu'allait entreprendre son père, si elle ne réussissait point, insista. Le duc tint ferme, et la renvoya chez le comte de Sancerre, en l'assurant qu'il la ferait avertir dès qu'elle pourrait parler à Médicis.

Notre héroïne profita de ces délais pour examiner sourdement la place et pour remettre ses lettres au prince de Condé, qui, toujours plus circonspect que jamais dans Amboise, et ne cherchant qu'à s'y déguiser, recommanda à

Juliette, pour l'intérêt commun, de l'éviter le plus possible, et de cacher surtout avec le plus grand soin, qu'elle eut jamais été chargée d'aucunes négociations vis-à-vis de lui. Juliette comptant sur la parole du duc, fit dire à son père de temporiser. Le baron la crut, et eut tort. Pendant ce temps, la Renaudie, dont on a vu précédemment le zèle et l'activité, perdit malheureusement la vie dans la forêt de Château-Renaud (1). Tout fut trouvé dans les papiers de la Bigne, son secrétaire; et le duc, plus éclairé dés-lors sur la réalité des projets du baron de Castelnau, bien convaincu

---

(1) Il fut tué par un page du jeune Pardaillan : celui-ci l'ayant rencontré dans la forêt de Château-Renaud, courut sur lui le pistolet à la main; la Renaudie passa deux fois son épée au travers du corps de Pardaillan, dont il était cousin. Le page décharge sur-le-champ son arquebuse sur la Renaudie et l'étend sur le corps de son maître. On apporta le cadavre de la Renaudie à Amboise, on l'attacha à une haute potence au milieu du pont, avec cette inscription : « La Renaudie, dit la forêt, chef des rebelles ».

que les démarches de Juliette n'étaient plus qu'un jeu, ayant plus que jamais le dessein de la conserver près de lui, se résolut enfin à la faire expliquer, et à n'agir pour ou contre le père, qu'en raison de ce que répondrait la fille. Il l'envoie prendre.

Juliette, lui dit-il d'un air sombre, tout ce qui vient de se passer, me convainc suffisamment que les dispositions de votre père sont bien éloignées d'être telles qu'il vous a plu de me le persuader; les papiers de la Renaudie nous instruisent. A quoi me servirait-il de vous présenter à la reine? et qu'oseriez-vous dire à cette princesse? — Monsieur le duc, répond Juliette, je n'imaginais pas que la fidélité d'un homme qui a si bien servi sous vos ordres, qui s'est trouvé dans plusieurs combats à vos côtés, et duquel vous devez connaître les sentimens et le courage, pût jamais vous devenir suspecte. — Les nouvelles opinions ont corrompu les ames; je ne reconnais plus le cœur des Français; tous ont changé de caractère, en adoptant ces coupables

erreurs.

erreurs. — N'imaginez jamais que pour avoir dégagé votre culte de toutes les inepties dont de vils imposteurs osérent le souiller, nous en devenions moins susceptibles des vertus qui nous viennent de la nature; la première de toutes dans le cœur d'un Français, est l'amour de son pays. On ne la perd pas, monsieur, cette sublime vertu, pour avoir ramené à plus de candeur et de simplicité, la maniére de servir l'Eternel. — Je connais vos sophismes à tous, Juliette; c'est sous ces fausses apparences de vertus, que vous déguisez tous les vices les plus à redouter dans un état; et dans ce moment-ci, nous le savons, vous ne prétendez à rien moins qu'à culbuter l'administration actuelle, qu'à couronner l'un de vos chefs, et qu'à bouleverser tout en France. — Je pardonnerais ces préjugés à votre frére, monsieur; nourri dans le sein d'une religion qui nous déteste, tenant une partie de ses honneurs du chef de cette religion qui nous proscrit, il doit nous juger d'aprés son cœur..... Mais vous, monsieur le duc, vous qui

connaissez les Français, vous qui les avez commandé dans les champs de la gloire, pouvez-vous imaginer que le refus d'admettre telle ou telle opinion, puisse jamais éteindre en eux l'amour de la patrie? Voulez-vous les ramener, ces braves gens, le voulez-vous sincèrement? Montrez-vous plus humain et plus juste; usez de votre autorité pour faire des heureux, et non pour verser le sang de ceux dont tout le tort est de penser différemment que vous. *Convainquez-nous*, monsieur; *mais ne nous assassinez pas*: que nos ministres puissent raisonner avec vos pasteurs; et le peuple, éclairé par ces discussions, se rendra sans contrainte aux meilleurs argumens. Le plus mauvais de tous, est un échafaud; le glaive est l'arme de celui qui a tort, il est la commune ressource de l'ignorance et de la stupidité; il fait des prosélytes, il enflamme le zèle et ne ramène jamais. Sans les édits des Nérons, des Dioclétiens, la religion chrétienne serait encore ignorée sur la terre; encore une fois, monsieur le duc, nous sommes prêts à quitter les signes de ce

que vous appellez la rebellion; mais si c'est avec des bourreaux qu'on veut nous inspirer des opinions absurdes et qui révoltent le bon sens, nous ne nous laisserons pas égorger comme des animaux lancés dans l'arene; nous nous défendrons contre nos persécuteurs; tout en respectant la patrie, nous plaindrons ses chefs de leur aveuglement; et toujours prêts à verser notre sang pour elle, quand elle ne verra plus dans nous que des frères, nous n'offrirons plus à ses yeux que des enfans et des soldats (1).

Ce discours, prononcé d'une voix ferme et d'un maintien assuré, soutenu des grâces nobles de cette fille intéressante, acheva d'enflammer le duc; mais cherchant à déguiser son trouble sous les apparences d'une rigidité feinte, savez-vous, dit-il à Juliette, que vos discours, votre conduite.... mon devoir en un mot, me contraindraient de vous envoyer à la mort? Oubliez-vous, impé-

(1) Voilà comme germaient déjà dans ces ames fières les premières semences de la liberté.

rieuse créature, qu'il ne tient qu'à moi de sévir? — Avec la même facilité, monsieur le duc, qu'il ne tient qu'à moi de vous mépriser, si vous abusez de la confiance que vous m'avez inspirée par votre lettre à mon père. — Il n'y a point de serment sacré avec ceux que l'église réprouve. — Et vous voulez que nous embrassions les sentimens d'une église, dont une des premières loix, selon vous, est d'autoriser tous les crimes, en légitimant le parjure? — Juliette, vous oubliez à qui vous parlez. — A un étranger, je le sais. Un Français ne m'obligerait pas aux réponses où vous me contraignez. — Cet étranger est l'oncle de votre roi; il en est le ministre, et vous lui devez tout à ces titres. — Qu'il en acquiert à mon estime, il ne me reprochera pas de lui manquer. — J'en desirerais sur votre cœur, dit le duc, en se troublant encore davantage, et réussissant moins à se cacher; il ne tiendrait qu'à vous de me les accorder. Cessez d'envisager dans le duc de Guise, un juge aussi sévère que vous le supposez, Juliette; voyez-y plutôt un

amant dévoré du desir de vous plaire et du besoin de vous servir. — Vous....... m'aimer...... juste ciel ! et quelles prétentions pouvez-vous former sur moi, monsieur ? Vous êtes enchaîné par les nœuds de l'hymen, et je le suis par les loix de l'amour. — La seconde difficulté est plus affreuse que l'autre ; peut-être vous ferais-je bien des sacrifices.... mais vous seriez loin de vouloir m'imiter. — Monsieur le duc oublie-t-il que je l'ai supplié de me faire parler à la reine, et que ce n'est que dans cette intention que mon père a permis que je vinsse à Amboise ? — Juliette oublie-t-elle que son père est coupable, et que je n'ai qu'un ordre à donner pour qu'il soit aujourd'hui dans les fers ? — Je me retirerai donc, si vous le permettez, monsieur ; car je ne suppose pas que vous abusiez du droit des gens, au point de me retenir ici malgré moi, quand je ne m'y suis rendu que sous votre sauf-conduit ? — Non, Juliette, vous êtes libre ; il n'y a que moi, qui ne le suis pas devant vous.... vous êtes libre, Juliette ; mais je

vous le redis pour la dernière fois..... je vous adore.... je puis tout pour vous.... il ne sera rien que je n'entreprenne.... ou mon amour, ou ma vengeance.... Choisissez.... Je vous laisse à vos réflexions.

Juliette rentra chez le comte de Sancerre; le connaissant pour un brave militaire, incapable d'une lâcheté ou d'une trahison, elle ne lui cacha pas ce qui venait de se passer. Elle surprit infiniment ce général; il devint prêt à se repentir de s'être mêlé de la négociation. Juliette demanda au comte, si dans une aussi affreuse circonstance, il ne serait pas mieux qu'elle retournât prés du baron de Castelnau. Monsieur de Sancerre n'osa lui rien conseiller, de peur d'aigrir le duc de Guise; mais il lui dit qu'elle ferait bien d'en demander la permission expresse, soit au duc, soit au cardinal. Mademoiselle de Castelnau, trés-fâchée d'être venue se prendre dans un tel piége, s'adressa au prince de Condé, qui, révolté des procédés du duc, lui promit de faire avertir sur-le-champ le baron de tout ce qui se passait.

Mais pendant ce temps, le duc de Guise voyant bien qu'il ne réussirait à vaincre la résistance de Juliette, qu'en prenant sur elle un empire assez grand pour lui ôter la possibilité des refus, profitant des lumières qu'il acquérait chaque jour sur la force et sur la conduite des réformés, prit la résolution de faire attaquer le baron de Castelnau dans son quartier de Noisai. Il ne doutait pas que s'il parvenait à s'emparer de ce chef, sa fille ne se rendît dès le même instant. Jacques de Savoie, duc de Nemours, l'un des plus lestes et des meilleurs capitaines du parti des Guises, est aussi-tôt chargé de l'expédition, et le duc lui recommande, sur toutes choses, de ne blesser ni tuer Castelnau, mais de l'amener vivant dans Amboise, parce qu'étant un des principaux chefs du parti opposé, on attendait de lui les plus sérieux éclaircissemens.

Nemours part, il environne Noisai, il se montre avec de telles forces que Castelnau conçoit l'impossibilité de se défendre ; l'oserait-il d'ailleurs dans la

sorte de négociation qu'il a eu l'air d'entamer, et sachant encore aux mains des Guises, sa chère Juliette, qui chaque jour lui fait dire de temporiser. Castelnau propose une conférence, Nemours l'accorde, et demande au baron sitôt qu'il le voit, quel est l'objet de ces dispositions militaires, comment il a pu naître dans l'esprit d'un brave homme comme lui, de n'aborder la cour que les armes à la main, et de renoncer par cette imprudente démarche, à la gloire dont avait toujours joui la nation française d'être, de toutes celles de l'Europe, la plus fidelle à la patrie. Castelnau répond que loin de renoncer à cette gloire, il travaille à la mériter, que la plus grande preuve de sa soumission est la démarche qu'il a faite en envoyant sa fille unique aux genoux de la reine, qu'un sujet qui se révolte agit rarement de cette manière. Mais pourquoi des armes, dit Nemours? Ces armes répliqua le baron, n'ont été destinées qu'à nous ouvrir un chemin jusqu'au trône, elles sont faites pour nous venger de

ceux qui veulent nous en interdire les abords, qu'on ne nous les ferme plus et nous y arriverons l'olivier à la main. Si c'est tout ce que vous désirez, dit Nemours, remettez-moi ces inutiles épées, et je m'offre à vous satisfaire... je me charge de vous conduire au roi. Le baron accepte, tout se rend, on part pour le quartier-royal; et malgré les représentations de Nemours qui réclame hautement devant les Guises la parole qu'il a donnée à ces braves gens, c'est au fond des cachots d'Amboise qu'on a l'infamie de les recevoir.

Heureusement, Raunai, détaché pour lors, n'était pas au château de son général lorsque tout ceci s'était passé; trouvant inutile d'y rentrer seul, il fut se joindre à Champs, à Coqueville, à Lamotte, à Bertrand-Chaudieu, qui conduisaient les milices de l'île de France, et concevant le danger que le baron et Juliette couraient vraisemblablement dans Amboise, il anima ces capitaines à la vengeance, et les décida à une ten-

tative dont nous apprendrons bientôt le succès.

Juliette ne tarda pas à savoir le malheureux sort de son père : elle ne douta plus qu'elle fût la cause des indignes procédés du duc de Guise. Le barbare, s'écria-t-elle, au comte de Sancerre assez généreux pour recevoir ses larmes et pour les partager, croit-il en m'enlevant ce que j'ai de plus précieux me contraindre à l'ignominie qu'il exige?... Ah! je lui prouverai quelle est Juliette; je lui ferai voir qu'elle sait mourir ou se venger, mais qu'elle est incapable de se souiller d'opprobres; furieuse, elle vole chez le duc de Guise.

Monsieur, lui dit-elle fièrement, j'imaginais que la grandeur et la noblesse de l'ame devaient guider dans toutes leurs actions, ceux sur qui l'état se repose du soin de le conduire, et que les ressorts d'un gouvernement, en un mot, ne se confiaient qu'aux mains de la vertu. Mon père m'envoie vers vous, pour négocier sa justification; non-seulement vous me fermez les avenues du trône,

non-seulement vous empêchez que je ne puisse me faire entendre, mais vous profitez même de cet instant pour plonger mon malheureux père dans une affreuse prison. Ah! monsieur le duc, ceux qui, comme lui, ont versé près de vous leur sang pour la patrie, me paraissaient mériter plus d'égards; ainsi donc pour éluder ma première demande, vous me contraignez d'en faire une seconde, et vous me précipitez dans de nouveaux malheurs, pour éteindre en moi le souvenir des premiers?... Ah! monsieur, la rigueur, toujours voisine de l'injustice et de la cruauté, énerve les ames, leur enlève l'énergie qu'elles ont reçue de la nature, parconséquent le goût des vertus; et l'état alors, au lieu de la gloire de commander à des hommes libres, entraînés vers lui par le cœur, n'a plus sous sa verge de fer que des esclaves qui l'abhorrent. — Votre père est coupable, Juliette, il est maintenant impossible de se faire illusion sur sa conduite; le château dans lequel il était s'est trouvé rempli d'armes et de muni-

tions; on le croit, en un mot, le second chef de l'entreprise. — Jamais mon père n'a changé de langage, monsieur : il a dit à Nemours, il a dit à Sancerre : « Qu'on » me conduise aux pieds du trône, je ne » demande qu'à être entendu. Les armes » que vous me voyez, ne sont destinées » que contre ceux qui veulent nous em- » pêcher de l'être, et qui abusent d'un » crédit usurpé, pour établir leur puis- » sance sur la faiblesse et le malheur des » peuples »...... voilà ce que mon père a dit ; voilà ce qu'il vous crie encore du fond de sa prison. Serais-je, en un mot, près de vous, monsieur, si mon père se croyait coupable ? Sa fille viendrait-elle dresser l'échafaud qu'il aurait cru mériter ? — Un mot, un seul mot peut finir vos malheurs, Juliette.... Dites que vous ne me haïssez pas ; ne détruisez point l'espoir au fond d'un cœur qui vous adore, et je serai le premier à persuader de mon mieux à la cour, l'innocence et la fidélité de votre père. — Ainsi donc vous serez juste, si je consens à être criminelle, et je n'aurai droit aux vertus

où je dois prétendre, qu'en foulant aux pieds celles qui m'enchaînent! ces procédés sont-ils équitables, monsieur? Ne rougissez-vous pas de les afficher, et voudriez-vous que je les publiasse? — Vous comprenez mal ce que je vous offre, Juliette; je ne suppose pas votre père coupable, il l'est; tel est le point dont il faut partir. Castelnau est coupable, il mérite la mort, je lui sauve la vie si vous vous rendez à moi; je ne controuve point des crimes au baron pour avoir droit à votre reconnaissance. Ces torts existent, ils lui méritent l'échafaud, je les anéantis si vous devenez sensible à ma flamme; votre supposition me prêterait une manière de penser qui ne s'allierait pas à ma franchise: celle qui me dirige s'accorde avec l'honneur; elle prouve, au plus, un peu de faiblesse;... Mais j'ai vos attraits pour excuse! — S'il est possible, monsieur, que mon père soit libre, tel coupable que vous le supposiez, n'est-il pas plus noble à vous de le sauver sans conditions, que de m'en imposer qu'il m'est impossible d'accep-

ter? Dés que vous pouvez me le rendre, le croyant coupable, pourquoi ne le pouvez-vous de même, son innocence étant assurée? — Elle ne l'est point: je veux bien passer pour indulgent, mais je ne veux pas que l'on me croie injuste. — Vous l'êtes en n'absolvant pas un homme auquel il vous est impossible de trouver un seul tort. — Terminons ces débats, Juliette, votre père professe le culte proscrit par le gouvernement, il est de la religion qui a mérité la mort à Dubourg; il a de plus, été trouvé en armes aux environs du quartier-royal. Nous faisons mourir tous les jours des gens dont les dépositions le condamnent; le baron périra comme eux, si des réflexions plus sages de votre part ne vous déterminent promptement à ce qui peut seul le sauver. — Oh, monsieur, daignez réfléchir au sang qui m'a donné la vie, suis-je faite pour être votre maîtresse, et tant qu'Anne d'Est existera, puis-je être votre femme? — Ah! Juliette, assurez-moi qu'il n'est que cet obstacle à vaincre, et vous comblerez tous mes vœux. — Oh

ciel! cet obstacle n'est-il donc pas insurmontable? Envelopperez-vous votre illustre épouse dans la proscription générale? lui composerez-vous comme à mon père, des torts, pour avoir droit de l'immoler? et sera-ce au moyen de cette foule de crimes que vous croirez obtenir ma main? — Fille adorée, dites un mot.... un seul mot; assurez-moi que je peux mériter votre cœur, et je me charge des moyens de l'acquérir. Ces chaînes indissolubles pour les mortels ordinaires, se brisent facilement chez ceux que la fortune et la naissance élèvent.... il est, sans explication, mille moyens de m'appartenir, Juliette; et c'est à vous de prononcer. — Je vous l'ai dit, monsieur, je ne suis pas maîtresse de mon cœur. — Et quel est-donc celui que vous me préférez? — Vous le nommer?...... Vous offrir une victime de plus?....... Ne l'imaginez pas. Allez, mademoiselle, allez, dit le duc irrité, je saurai punir vos refus : le spectacle de votre père aux pieds de l'échafaud, fléchira peut-être vos injustes rigueurs

— Ah! souffrez dumoins que j'aille embrasser ses genoux, ne m'empêchez-pas, monsieur, d'aller arroser son sein de mes larmes; je lui ferai part de vos projets; s'il les approuve, s'il préfère la vie à l'honneur de sa fille.... peut-être immolerai-je mon amour. Mon père est tout ce que j'ai de plus sacré : il n'en est aucun dans le monde dont j'aimasse mieux être la fille...... Mais, monsieur le duc, quelle action! n'aurez-vous nul remords d'une victoire acquise au prix de tant de crimes... d'un triomphe dont vous ne jouirez qu'en nous couvrant de larmes..... qu'en plongeant trois mortels au sein de l'infortune? quelle différente opinion j'avais de votre âme..... je la supposais l'asile des vertus, et je n'y vois régner que des passions.

Le duc promit à Juliette qu'il lui serait permis de voir son père, et elle se retira dans le plus grand accablement.

Cependant, disent nos historiens, « tout » prenait dans Amboise le train de la » plus excessive rigueur; les capitaines » envoyés par le duc de Guise, ne furent

» pas moins heureux que Nemours ;
» cachés dans des ravines ou dans des
» broussailles, aux endroits où les con-
» jurés devaient passer, ils les enlevaient
» sans résistance, et les amenaient par
» bandes dans la ville d'Amboise ; on
» mettait en prison les plus apparens ; les
» autres étaient jugés prévôtalement, et
» pendus tout bottés et éperonés, aux
» créneaux du château ou à de longues
» perches scellées dans les murailles ».

Ces rigueurs révoltèrent. Le chancelier Olivier, qui, dans le fond de l'âme, penchait pour le nouveau culte, fit entrevoir que des malheurs sans nombre pouvaient devenir la suite de ces cruautés. Il proposa d'accorder des lettres de rémission à tous ceux qui se retireraient paisiblement. Le duc de Guise n'osait trop combattre cet avis : peu sûr des dispositions de la reine toujours livrée aux Chatillons qu'il soupçonnait les secrets moteurs des troubles, craignant l'inquiétude du roi qui, malgré les chaînes dont on l'entourait, ne pouvait s'empêcher de témoigner que tant d'horreurs ne lui plai-

saient pas, le duc accepta tout, bien sûr que Castelnau pris en armes, ne pourrait pas lui échapper, et qu'il serait toujours le maître de Juliette, en tenant dans ses mains la destinée du baron. L'édit se publia; on se crut tranquille à Amboise; les troupes se dispersèrent dans les environs, et cette sécurité pensa coûter bien cher.

Tel fut l'instant que Raunai crut propice pour se rapprocher de Juliette. Il enflamme ses camarades; il leur fait voir qu'Amboise, dégarnie, n'est plus en état de tenir contre eux; qu'il est temps d'aller délivrer la cour de l'indigne esclavage où la tiennent les Guises, et d'obtenir d'elle, non de vaines lettres de rémission, sur lesquelles il est impossible de compter, et qui ne servent qu'à prouver et la faiblesse du gouvernement et l'excessive crainte qu'on a d'eux, mais l'exercice assuré de leur religion, et la pleine liberté de leurs prêches. Raunai, bien plus excité par l'amour que par quelqu'autre cause que ce pût être, empruntant l'éloquence de ce dieu pour convaincre ses amis, trouva bientôt dans

leur âme la même vigueur dont il leur parut embrâsé; tous jurent de le suivre, et dès la même nuit, ce brave lieutenant de Castelnau, les mène sous les remparts d'Amboise.

« O murs, qui renfermez ce que j'ai de plus cher, s'écrie Raunai, en les appercevant, je fais serment au ciel ou de vous abattre ou de vous franchir; et, quelques soient les obstacles qui puissent m'être opposés, l'astre du jour n'éclairera plus l'univers, sans me revoir aux pieds de Juliette ».

On se dispose à la plus vigoureuse attaque : un mal-entendu fait tout perdre. Les différens corps des conjurés n'arrivent pas ensemble aux rendez-vous qui leur sont indiqués; les coups ne peuvent se porter à-la-fois; on est averti dans Amboise; on se tient sur la défensive, et tout manque. Le seul Raunai, avec sa troupe, pénètre jusques dans les faubourgs; il arrive à l'une des portes; il la trouve fermée et bien défendue. Pas assez fort pour entreprendre de l'enfoncer, exposé au feu du château qui lui tue

beaucoup de monde, il ordonne une décharge d'arquebuserie sur ceux qui gardent les murailles, laisse fuir sa troupe; et lui seul, se débarrassant de ses armes, se jette dans un fossé, franchit les murs et tombe dans la ville. Connaissant les rues, les soupçonnant désertes à cause de la nuit, et d'une attaque qui doit avoir appellé tout le monde au rempart, il vole chez le comte de Sancerre, où il sait bien qu'est logée celle qu'il aime. Il ose, à tout évènement, se fier à la noblesse, à la candeur de ce brave militaire. Il arrive chez lui.... Juste ciel!.... on rapportait le comte blessé des coups de celui qui venait l'implorer....... O! monsieur, s'écrie Raunai, en mouillant de ses pleurs la blessure du comte, vengez-vous, voilà votre ennemi, voilà celui qui vient de verser votre sang.... ce sang précieux, que je voudrais racheter au prix du mien...... Grand dieu! c'est donc ainsi que ma main barbare a traité le bienfaiteur de celle qui m'est chère! Je viens me rendre à vous, monsieur...., je suis votre prisonnier. La malheureuse

fille de Castelnau, à laquelle votre générosité donne asyle, vous a dit ses malheurs et les miens; je l'adore depuis mon enfance; elle daigne m'estimer un peu... je venais la trouver... recevoir ses ordres... mourir après, s'il l'eût fallu. Vous voyez, aux périls que j'ai franchis, qu'il n'est rien qui puisse m'être plus cher qu'elle.... Je sais ce qui m'attend.... ce que je mérite. Chef de l'attaque qui vient de se faire, je sais que des chaînes et la mort vont devenir mon partage; mais j'aurai vu ma Juliette, je serai consolé par elle, et les supplices ne m'effrayent plus, si je les subis sous ses yeux. Ne trahissez point votre devoir, monsieur; voilà mes mains; enchaînez-les.... vous le devez; votre sang coule, et c'est moi qui l'ai répandu! Infortuné jeune homme, dit le brave Sancerre, console-toi; ma blessure n'est rien; ce sont des périls que tu as courus comme moi; nous avons tous deux fait notre devoir. Quant à ton imprudence, Raunai, n'imagine pas que j'en abuse; apprends que je ne compte au rang de mes prisonniers, que ceux que ma va-

leur enchaîne sur le champ de bataille. Tu verras celle que tu adores ; ne crains point que je manque aux devoirs de l'hospitalité ; tu les réclames chez moi, tu y seras libre comme dans ta propre maison ; trouve bon, seulement, que pour ton repos, comme pour le mien, je t'indique un logement plus sûr. Raunai se précipite aux genoux du comte ; les termes manquent à sa reconnaissance... à ses regrets ; et Sancerre le prenant aussi-tôt par la main, tout affoibli qu'il est de sa blessure, le relève et le conduit dans l'appartement de sa femme, que Juliette partageait depuis qu'elle était dans Amboise.

Il faudrait d'autres pinceaux que les miens pour rendre la joie de ces deux fidèles amans quand ils se revirent. Mais ce langage de l'amour, ces instans, qui ne sont connus que des cœurs sensibles .... ces momens délicieux, où l'ame se réunit à celle de l'objet qu'on adore, où l'on se tait, parce qu'on sent bien qu'aucun mot ne rendrait ce qu'on éprouve, où l'on laisse au sentiment le soin de se peindre

lui-même, ce silence, dis-je, n'est-il pas au-dessus de toutes les phrases? Et ceux qui se sont enivrés de ces situations célestes, oseraient-ils dire qu'il puisse en exister de plus divines au monde.... de plus impossibles à tracer?

Cependant Juliette fit bientôt taire les accens de l'amour pour se livrer à ceux de la reconnaissance. Inquiète de l'état de monsieur de Sancerre, elle voulut partager avec la comtesse et les gens de l'art, le soin de veiller à sa sûreté. La blessure se trouvant sans aucune sorte de conséquence, le comte exigea alors de Juliette, d'aller employer près de son amant des instans aussi précieux. Mademoiselle de Castelnau obéit, et ayant laissé la comtesse avec son mari, elle vint retrouver Raunai. Elle lui apprit tout ce qui s'était passé depuis leur séparation, elle ne lui cacha point les vues de monsieur de Guise. Raunai s'en alarma. Un rival de cet ordre est fait pour inquiéter un amant, et un amant coupable, qu'un seul mot de ce rival terrible, peut à l'instant couvrir de chaînes.

Le lendemain, monsieur de Sancerre, qui allait beaucoup mieux, les rassura l'un et l'autre; il promit même de parler au duc; mais il fut résolu qu'on cacherait les démarches de Raunai qui, dès le même instant, irait vivre ignoré chez un particulier de la même religion que lui, et que chaque soir, dans un cabinet du jardin du comte, ce valeureux amant pourrait entretenir sa maîtresse. Tous deux tombèrent encore une fois aux pieds de Sancerre et de son épouse; des larmes s'exprimèrent pour eux; et sur le soir, Raunai, conduit par un page, fut s'enfermer dans son asyle.

L'attaque de la nuit précédente suffit à persuader aux Guises qu'ils ne devaient plus se croire engagés par l'édit qu'on venait de publier. Le sang recommence donc à couler dans Amboise; des échafauds dressés dans tous les coins, offrent à chaque instant de nouvelles horreurs; des troupes répandues dans les environs, font main-basse sur tous les protestans; ou l'on les égorge sur l'heure même, ou l'on les précipite pieds et mains liés dans

dans la Loire; les capitaines seuls, et les gens de marque, sont réservés aux tourmens de la question, afin d'arracher de leur bouche le nom des vrais chefs du complot. On soupçonnait le prince de Condé; mais on n'osait pas se l'avouer. Catherine frémissait de l'obligation de trouver un tel coupable; et les Guises sentaient bien que l'ayant découvert, il fallait l'immoler ou le craindre. Que d'inconvéniens dans l'un ou dans l'autre cas!

Mais plus les protestans montraient d'énergie, plus le duc voyait de moyens à la condamnation de Castelnau, et plus, par conséquent, l'espoir d'obtenir Juliette, s'allumait doucement dans son âme. Celui qui a le malheur de projeter un crime, ne voit pas, sans une joie secréte, les évènemens secondaires concourir aux succés de ses desseins.

Il n'y avait plus d'autres amusemens à Amboise, que ceux de ces horribles meurtres. La tyrannie, qui effraie d'abord les souverains, ou plutôt ceux qui les gouvernent, finit presque toujours par leur composer des jouissances. Toute la

cour assistait régulièrement à ces actes sanglans, comme celle de Néron autrefois aux exécutions des premiers chrétiens. Les deux reines, Catherine de Médicis, et Marie Stuart, étaient avec les dames de la cour, dans une gallerie du château, d'où l'on découvrait toute la place; et, pour amuser davantage les spectateurs, les bourreaux avaient soin de varier les supplices, ou l'attitude des victimes. Telle était l'école où se formait Charles IX; tel était l'atelier où s'aiguisaient les poignards de la Saint-Barthélemi. Grand dieu ! voilà comme on a souillé plus de deux cents ans tes autels; voilà comme des êtres raisonnables ont cru devoir t'honorer; c'est en arrosant ton temple du sang de tes créatures, c'est en se souillant d'horreurs et d'infamies, c'est par des férocités dignes des cannibales, que plusieurs races d'hommes sur la terre ont cru remplir tes vœux, et plaire à ta justice. Être des êtres, pardonne-leur cet aveuglement; il fut la peine dont tu crus devoir punir leur dépravation et leurs crimes; tant

d'atrocités ne peut naître dans le cœur de l'homme, que, lorsqu'abandonné de tes lumières, il est comme Nabuchodonosor, réduit par ta main même au stupide esclavage des bêtes.

La seule Anne d'Est cette respectable épouse du duc de Guise, cette femme intéressante qu'il était prêt de sacrifier à ses passions, elle seule eut horreur de ces monstrueuses barbaries; elle s'évanouit un jour dans les gradins de la sanglante arêne, on la rapporta chez elle baignée de larmes; Catherine y vole, elle lui demande la cause de son accident. « Hélas ! madame, répondit la duchesse, jamais mère eut-elle plus de raison de s'affliger : Quel affreux tourbillon de haine, de sang et de vengeance s'élève sur la tête de mes malheureux enfans » (1).

Le comte de Sancerre dont la blessure n'était rien, et qui allait mieux de jour en jour, tint à mademoiselle de

(1) L'évènement où Henri de Guise, un des enfans d'Anne d'Est fut assassiné à Blois, ne rendait-il pas cette très-véritable complainte une sorte de prédiction ?

Castelnau la parole qu'il lui avait donnée; il fut trouver le duc de Guise, dont il était chéri, et dont il devait être respecté à toute sorte d'égards, et ne lui déguisant que le séjour de Raunai dans Amboise, il ne lui cacha rien de ce qu'il avait appris de Juliette.

Quel est votre objet, monsieur, lui dit fermement le comte : est-ce à celui qui gouverne l'état de se livrer à des passions.... toujours dangereuses, quand on a la possibilité de faire autant de mal? Oserez-vous immoler Castelnau pour vous rendre maître de Juliette? et ferez-vous dépendre le sort de ce malheureux père de l'ignominie de la fille? le duc un peu surpris de voir monsieur de Sancerre si parfaitement au fait, lui fit entrevoir, que quoiqu'il eût des enfans d'Anne d'Est, il pourrait néanmoins trouver des moyens de rupture à son mariage avec elle......

O mon cher duc! interrompit le comte, voilà comme les passions déraisonnent toujours ! Quoi ! vous romprez l'alliance contractée avec une princesse,

pour épouser la fille d'un homme, contre lequel vous faites la guerre; vous vous brouillerez avec François II, dont ces nœuds vous rendent l'oncle; avec le duc de Ferrare dont ils vous font devenir le gendre, vous culbuterez l'édifice d'une fortune où vous travaillez depuis tant d'années, et tout cela pour le vain plaisir d'un moment, pour une passion qui s'éteindra sitôt quelle sera satisfaite, et qui ne vous laissera que des remords? Sont-ce là les sentimens qui doivent animer un héros? Est-ce à l'amour à nuire à l'ambition? vous avez déjà beaucoup trop d'ennemis, monsieur; ne cherchez point à en accroître le nombre. Excusez ma franchise, j'ai acquis le droit, par mon âge et par mes travaux, de vous parler comme je le fais; l'estime dont vous m'honorez m'y autorise...... Ah! croyez-moi, gardez-vous de laisser soupçonner que l'amour puisse entrer pour quelque chose dans les troubles que vos rigueurs excitent. Le Français courbe avec peine sous le joug d'un ministre étranger; quelque

grand que vous puissiez être, le sang de sa nation ne coule pas dans vos veines, et c'est un grand tort à ses yeux quand on veut prétendre à le régir; amis, ennemis, tout vous condamne, tout attribue au desir de vous élever les malheurs dont vous affligez la France. On connaît vos prétentions à vous dire issu de la seconde race de nos rois, et à revendiquer la couronne à ce titre sur les descendans de Hugues Capet. Admettons un instant cette idée, la favoriserez-vous en rompant d'illustres alliances pour en contracter une si fort au-dessous de vous? Ainsi, soit que vous aspiriez au plus haut degré de gloire, soit que vous vous contentiez de celui où vous êtes, dans tous les cas, vos projets sont indignes de vous; monsieur le duc, vous devez aux Français l'exemple des vertus, peut-être avez-vous besoin d'en montrer plus qu'un autre pour effacer les torts dont on vous accuse. Que ce ne soit donc pas dans un moment tel que celui-ci, où la plus répréhensible des faiblesses vienne achever de répandre sur vos ac-

tions, un louche, dont vos ennemis ne profiteraient que trop vîte. C'est à la postérité, monsieur, qu'un homme comme vous répond de ses démarches, et il ne doit pas en être une seule dans tout le cours de sa vie qui puisse le faire rougir un instant.

Comte, répondit monsieur de Guise, si vous aviez jamais éprouvé les sentimens que Juliette m'inspire, vous auriez un peu plus d'indulgence pour moi : jamais, mon ami, jamais aucune passion ne s'introduisit plus vivement dans un cœur; ses yeux ont changé mon existence entière, il n'est pas une seule minute dans la journée où je ne sois rempli de son image; et si quelquefois la reine ou son époux veulent trouver en moi le ministre, anéanti du trouble qui me presse, je ne leur montre plus que l'amant. Avec l'âme que vous me connaissez, Sancerre, cette passion peut-elle être soumise à des devoirs? Et vous étonnerez-vous de tous les moyens que je prendrai pour m'assurer l'objet de mon idolâtrie?...... Non, il n'en sera aucun

que je n'emploie pour devenir l'amant ou le mari de Juliette; fortune, honneur, considération, crédit, espoir, hymen, enfans, tout...... tout s'immolera dans l'instant aux genoux de celle que j'adore, je ne me plaindrai que de la médiocrité des sacrifices; et si comme vous le dites l'ambition pouvait me donner des remords, ce serait tout au plus ceux de ne pouvoir lui offrir que la seconde place de l'état.

Sancerre combattit vivement ces résolutions du délire, il employa tout ce qu'il crut de plus persuasif, et de plus éloquent; mais, monsieur de Guise fut inébranlable; et le comte n'osant plus insister se retira, content de rapporter au moins à sa protégée, la permission de voir le baron de Castelnau, promise depuis plusieurs jours, et retardée par les nouveaux troubles.

Juliette versa des larmes bien améres, en apprenant que rien au monde ne pouvait changer les résolutions de monsieur de Guise. — O mon ami, dit-elle le même soir à Raunai! il n'est donc

que trop sûr que le Ciel ne nous avait pas destiné l'un à l'autre! Quel horrible avenir se présente à mes yeux! il faudra que je devienne la femme de cet homme barbare, souillé du meurtre de nos fréres!... Je serai réduite à l'horreur de partager son lit!.... Infortunée! il faut que je perde mon amant ou mon pére; il faut que j'immole ou mon amour ou l'être précieux qui m'a donné la vie! voilà donc l'usage que ces hommes d'état font des pouvoirs qui leur sont confiés! et ces fers qui s'appésantissent sur nous, tous ces fléaux qui nous accablent...... au nom d'un souverain...... à chaque instant trompé lui-même, ne sont donc que les moyens des passions de ces hommes puissans..... que les armes secrètes dont ils usent pour les assouvir!..... Il faut qu'elles le soient ou que nous gémissions....; il faut qu'ils deviennent heureux, ou que le sang coule!..... Je voudrois que mes jours...... Hélas! ils ne sauveraient rien.... nous n'en péririons pas moins tous les deux. Juliette, répondit Raunai, mille sentimens confus

m'animent à-la-fois..... Je puis sortir d'Amboise comme j'y suis entré.... je puis-rejoindre mes amis, revenir avec eux sous ces remparts délivrer et ton père et toi, trancher sans aucune pitié les jours de ces cruels despotes qui se font un jeu d'abréger les nôtres, les pulvériser tous au pied du trône que leur tyrannie déshonore, et mériter enfin ton cœur, après avoir immolé nos bourreaux. L'inaction où je reste pendant que l'on s'abreuve du sang de nos frères m'avilit à mes propres yeux; je voulais embrasser tes genoux.... J'ai réussi... Laisse-moi revoler au combat...... laisse moi fuir les murs de cette ville odieuse, je ne veux plus y revenir que triomphant; je ne veux plus que tu m'y voyes, qu'aportant à tes pieds la tête de nos persécuteurs — Non, calme-toi Raunai, je verrai demain mon père..... Je l'entendrai... peut-être après, te communiquerai-je un dessein plus sûr pour finir nos maux personnels, puisque nous ne pouvons aspirer à l'honneur de terminer ceux de nos compagnons d'infortune.... calme-toi, cher et unique amant, aime

Juliette, que l'idée d'en être adoré te console, et sois sûr que qui que ce soit dans l'univers n'acquerra sur son cœur, des droits.... qui ne peuvent appartenir qu'à toi seul.

Mademoiselle de Castelnau ne tarda point à profiter de la permission qu'elle avait obtenue de voir son père; elle vole à la prison. Le baron n'était point prévenu; cette surprise pensa lui coûter la vie ; il fut quelques instans sans connaissance dans les bras de Juliette. O! chère fille, s'écria-t-il, dès que ses yeux furent r'ouverts au jour, je craignais bien que les barbares ne me traînassent à l'échafaud sans qu'il me fût possible de t'embrasser pour la dernière fois. Vous ne mourrez point, mon père, répondit Juliette; je suis la maîtresse de vos jours; un mot de moi peut vous les conserver. — Un mot! que veux-tu dire?... Si ce mot te coûtait l'honneur, Juliette, je ne voudrais point d'une vie payée de ton opprobre. — O ! mon père, ce n'est pourtant qu'à ces conditions que je puis vous arracher des mains de nos ennemis...

Le duc de Guise.... Il veut que je cède à sa passion; et dès qu'il est enchaîné par l'hymen, ce qu'il exige peut-il avoir lieu sans qu'il en coûte un crime, à lui, ou l'honneur à votre malheureuse fille? Ah! Juliette, reprit fermement Castelnau, laisse-moi périr; j'ai vécu; ce serait acheter trop cher le peu de jours que je dois languir ici-bas.... Non, mon enfant, non; je ne les paierai point au prix de ton honneur et de ta félicité. Je le savais trop bien que ces tyrans n'étaient mus que par l'égoïsme, et que l'ambition était l'unique cause de leurs crimes. Mais il est un Dieu juste qui nous vengera, chère fille, un Dieu puissant aux yeux duquel les malheurs sont des droits, et les vertus des titres. Elevée dans la plus pure des religions, garde-toi d'en oublier les principes; qu'ils te servent à jamais d'égide contre les séductions de ces idolâtres, et puisque ma vie ne peut plus garantir ta jeunesse, que ma mort au moins t'encourage.... Tu la verras, ma fille, oui, je demanderai de mourir dans tes bras, et mon âme, bientôt aux pieds de l'Eternel, obtiendra de lui cette protection,

que mes revers m'empêchent de t'accorder.... Et Juliette, anéantie dans les bras de son pére, ne pouvait que gémir et répandre des larmes. Ne pleure pas, chére fille, reprit le baron, ne t'afflige pas; tu le retrouveras dans le ciel ce pére infortuné que l'on t'enléve sur la terre; il va préparer l'Être Suprême à te faire jouir des faveurs que ta conduite et ta religion doivent te faire espérer de lui.... il va t'attendre dans le sein d'un Dieu.... O! ma fille, voilà donc ce que c'est que le monde.... ses espérances.... et ses biens!... Elevé à la cour, fait pour prétendre à tout, l'ami, le compagnon de ces gens-ci, ayant versé près d'eux mon sang pour la patrie.... parce que je ne veux pas adopter leurs erreurs...... parce que je hais leurs sacriléges et leur impiété...... que je veux en un mot, adorer Dieu dans la pureté de l'Evangile.... tous ces amis.... tous ces camarades sont aujourd'hui mes juges, et demain seront mes bourreaux. Eh! qui leur a donc dit que leur cause est la bonne? Ont-ils entendu mieux que moi la pa-

role divine ? Fut-il même vrai que je me trompasse..... une erreur dans le culte doit-elle être mise au rang des crimes? L'Eternel peut-il être honoré par du sang; et ceux qui, pour le servir, osent lui sacrifier des hommes, ne sont-ils point, par cela seul, dans l'erreur et le mauvais chemin ?.... N'importe, ma fille, n'importe ; je mourrai, puisqu'il le faut.... Oui, je mourrai certainement, puisque je ne pourrais conserver la vie qu'aux dépends de ton honneur.... Mais le brave Raunai, chère fille, qu'est-il devenu dans ce tumulte ?

Mademoiselle de Castelnau apprit à son père tout ce qui concernait son amant... elle lui dit qu'il était dans Amboise ; elle lui conta comme il s'y était introduit, et l'envie qu'il avait d'en sortir pour tenter un nouveau coup de main. Il ne réussirait pas, reprit le baron ; ils sont maintenant sur la défensive ; tout est manqué ; nous avons été trahis..... O ! Juliette, la bonne cause n'est pas toujours la plus sûre, quand elle est dans les mains du faible.... Mais le ciel est

notre recours, je l'implore : il nous exaucera.

Juliette entretint ensuite le baron des honnêtetés du comte de Sancerre.... de tous les soins que son épouse et lui recevaient journellement d'elle, et des démarches infructueuses que le comte avait fait près du duc. Sancerre est mon ami depuis l'enfance, reprit le baron; nous avons été élevés tous les deux dans lá maison du duc d'Orléans fils de François Ier.; nous combattions ensemble à la journée de Saint-Quentin; il a été forcé à ce qu'il a fait vis-à-vis de nous dans la ville de Tours; il le répare par mille procédés nobles. Je reconnais bien-là son ame honnête et son cœur vertueux.... peut-être le verrai-je avant ma mort; je le prierai de te servir de père.... de te réunir à ton amant; mais quand je ne serai plus, chère fille, qui sait ce que feront nos tyrans! proscrite par ta religion, en haîne au duc par ta vertu, ô! Juliette, que de malheurs peuvent éclater sur toi!.... Puis levant les mains vers le ciel..... Être Suprême,

s'écria ce malheureux père, daignez vous contenter de mon supplice ; ne permettez pas que cette fille chérie devienne la victime des méchans ! son seul crime est de vous servir.... de vous adorer comme vous avez desiré de l'être.... comme vous l'avez enseigné par votre sainte loi..... Voudriez-vous, Seigneur, que ses vertus et sa religion, que tout ce qui l'approche le plus de votre sublime essence, devint la cause de son opprobre, de ses tourmens et de sa mort !.... Et l'infortuné Castelnau retombait en larmes dans le sein de sa fille ; il la serrait... il la pressait entre ses bras. Craignant peut-être que ce ne fût la dernière fois qu'il lui devint permis de la voir, son ame paternelle s'exhalait toute entière dans ses sombres carresses ; on eut dit qu'il voulait la confondre avec celle de sa fille, afin que quelque chose de lui pût exister encore dans l'objet le plus précieux qui lui restât sur la terre.

O ! mon père, dit Juliette, au milieu des sanglots que lui arrachait cette scéne de douleur : Puis-je consentir à votre sup-

plice? Raunai lui-même peut-il donc le permettre? Ah! croyez-le, mon père, il aimera mille fois mieux renoncer au bonheur de sa vie, que de m'obtenir aux dépends de la vôtre.... Mais quoi! partagerais-je les torts du duc de Guise, si je ne faisais que consentir à devenir son épouse, en le laissant se charger seul des forfaits qui doivent me lier à lui? Au moins vous vivriez, mon père; j'aurais conservé vos jours, je serais l'appui de votre vieillesse, j'en pourrais faire le bonheur! — Et j'acheterais quelques momens de vie par une multitude de crimes? — Ce ne seront pas les vôtres. — N'est-ce pas les partager que d'y donner lieu? Non, ne l'espère pas, ma fille; je ne souffrirai pas qu'Anne d'Est soit immolée pour moi; il faut que l'un des deux périsse; le duc de Guise ne répudiera point sa femme; il ne sera à toi qu'en tranchant les jours de cette vertueuse princesse. Voudrais-tu devenir l'épouse d'un tel homme, d'un barbare, qui, non content de ce crime, remplit chaque jour la France de deuil et de larmes?.... Dis,

Juliette, dis, pourrais-tu goûter un instant de tranquillité dans les bras d'un tel monstre?..... Et cette vie, qui t'aurait coûté si cher.... ô! mon enfant, crois-tu que j'en pourrois jouir moi-même?.... Non, ma fille; c'est à moi de mourir, mon heure est venue; il faut quelle s'accomplisse. Et que sont quelques instans de plus ou de moins? N'est-ce pas un supplice que la vie, quand on ne voit autour de soi que des horreurs et que des crimes? Il est temps d'aller chercher dans les bras de Dieu la paix et la tranquillité que les hommes m'ont refusé sur la terre... Ne pleure pas, Juliette, ne pleure pas; je ne suis pas plus malheureux que le navigateur qui, aprés des périls sans nombre, touche à la fin au port qu'il a tant desiré.... Faut-il t'en dire davantage? je te défends, par toute l'autorité que j'ai sur toi, de songer à me conserver par les moyens infâmes qu'on te propose; et si j'apprenais ta désobéissance sur ce point, je ne te verrais plus. Eh bien! mon père, dit Juliette, avec cet élan de l'ame qui annonce qu'elle est

remplie d'un projet important, eh bien ! il me reste un moyen de vous sauver, et je cours le mettre en usage. — Qu'il ne soit sur-tout jamais aux dépends de ce que tu dois à Dieu.... à toi-même.... à Raunai.... Songe que je ne voudrais pas ajouter vingt ans de plus à ma carrière, si ce long terme pouvait coûter un seul soupir à ton bonheur ou à tes vertus.

Juliette sort, et va trouver Raunai.

O ! mon ami, lui dit-elle, voici l'instant de me prouver les sentimens que tu m'as juré dès l'enfance.... M'aime-tu, Raunai ? te sens-tu capable du plus grand effort de l'humanité pour me prouver ta flamme ? — Ah ! peux-tu croire qu'il puisse exister quelque chose au monde que je ne sois prêt à exécuter pour toi ? — Oui, mon ami, j'en peux douter.... Tu trembleras quand je t'aurai tout dit ; et néanmoins, il faudra m'obéir, ou me laisser dans l'affreuse idée que tu n'as jamais aimé ta maîtresse. — Que veux-tu dire, Juliette ? tes discours.... l'agitation dans laquelle tu es.... tes yeux, où je ne vois plus que du désespoir au-lieu d'amour...

tout me fait frémir ; explique-toi. — Songe que je m'immolerai moi-même dans le sacrifice que je vais t'expliquer.... Il me coûtera plus qu'à toi ; je m'y résous pourtant ; que mon exemple t'encourage.... Raunai, m'aimes-tu assez pour consentir à ne plus me revoir........ assez, pour me perdre à jamais ? — Juste ciel ! — Ecoute-moi, Raunai, ne t'alarme pas sans être instruit ; je vais te proposer un acte de vertu : ton âme accepte, je l'entends. Nos bourreaux n'ont qu'un objet ; c'est de savoir quel est le chef.... quel est le principal moteur de tout ceci. Vas trouver le duc de Guise ; dis-lui que le seul desir de sauver un ami qui n'est point coupable, t'a fait franchir tous les obstacles qui se trouvaient à pénétrer dans Amboise ; assure-le de l'innocence de mon père ; dis-lui que bien plus craint qu'aimé dans le parti, Castelnau ne s'est jamais occupé que de le trahir et de se donner au roi ; dis-lui que toi seul est au fait de tout, et que sous l'unique clause qu'on rendra le baron à sa fille, tu es prêt à tout révé-

ler. Donne ta liberté pour garant de ta parole ; dis que tu veux remplacer le baron dans les fers, que tu t'offres au supplice qu'on lui a préparé, si tu ne dévoiles pas ce qu'on desire.... On acceptera tout ; on ne veut que découvrir les auteurs du complot ; la crainte d'être trompé par toi ne les arrêtera point, puisque tu remplaceras mon père, puisque tu seras dans leurs mains comme lui.... Tu vois l'immensité du sacrifice que je te propose, car ils n'arracheront rien de toi, je le sais ; tu mourras donc, mon ami ; c'est à la mort que je t'envoie ; mais n'imagine pas que je te survive, je te suis dans l'obscurité du tombeau ; mon âme y vole avec la tienne. Ce respectable vieillard n'a-t-il pas mérité de jouir de son dernier âge ? N'a-t-il donc pas plus de droit à la vie que ses enfans ? Ah ! le prix de ce que nous allons faire, mon ami, s'offre à nous de toutes parts ; nous le trouverons dans le sein de Dieu, il nous attend pour y couronner cette grande action, elle se conservera dans le souvenir des hommes, ils la graveront

dans le temple de mémoire. Raunai, qu'un tel sort est au-dessus des jouissances mondaines ! comme les palmes de l'immortalité sont préférables aux jours obcurs et languissans que nous traînerions sur la terre.

Embrasse-moi, fille céleste, embrasse-moi, s'écria Raunai. Ah! j'aurai donc pu te prouver mon amour, j'aurai donc su te convaincre une fois qu'il n'est pas un seul être dans le monde qui sache t'aimer comme je le fais. — Tu consens? — En doute-tu?.... Homme digne de moi, s'écria Juliette, viens dans mes bras, viens cueillir sur mes lèvres les premiers et les derniers baisers de l'amour... Ah! quelle âme est la tienne, Raunai, combien je t'aime et combien je t'estime! N'imagine pourtant pas que je te laisse traîner à l'échafaud sans travailler à ta vengeance, il en coûtera la vie au barbare qui prononcera ton arrêt; vois ce fer, poursuivit-elle, en sortant un poignard de son sein, il ne me quitte pas depuis que je suis dans Amboise, et dès l'instant que tu seras sous les chaînes

de mon père, je m'attache aux pas du duc de Guise, il faudra qu'il te sauve ou qu'il périsse lui-même.... Oh ciel on nous écoute, dit Juliette, en entendant du bruit près du cabinet du jardin où elle avait la liberté d'entretenir son amant.... On nous écoute, Raunai, dieu veuille que nous ne soyons point trahis.... Va cours, fais ce que j'exige, et sois certain d'être vengé, avant que je ne m'immole avec toi.

Juliette rentra chez madame de Sancerre, sans découvrir la cause de ce qui l'avait effrayée; elle fit part de son inquiétude à la comtesse, qui l'assura que personne n'avait pu s'introduire dans le jardin pendant qu'on lui permettait d'y recevoir Raunai; que monsieur de Sancerre et elle, étaient l'un et l'autre trop interressés au mystère, pour ne pas avoir pris toutes les précautions qui pouvaient l'assurer : mais Juliette ne se calma point. Raunai lui obéissait-il? elle ne devait plus le revoir, et dans ce cas, l'avait-elle assez remercié, lui avait-elle assez fait sentir combien elle

était touchée d'un sacrifice aussi grand de sa part ? Si les amans ordinaires n'ont jamais fini de se parler, combien devaient-ils rester à ceux-ci, de choses importantes à se dire ?

Raunai était loin de balancer ; ce qu'il avait promis lui paraissait tellement fait pour sa belle âme, qu'il n'eut pas un instant de repos, que l'échange ne fût proposé. Dès qu'il est jour, il vole chez le duc de Guise.

Vous Raunai, dans ces lieux, lui dit le ministre étonné. — Oui, monsieur le duc, moi-même, et la façon dont j'y viens, met à découvert, ce me semble, les intérêts qui m'y conduisent. Vous faites une injustice, monsieur, je la répare. Le baron de Castelnau que vous retenez dans les fers n'est pas plus coupable que celui des officiers de votre parti qui le servent avec le plus de zèle; c'était à nous de le punir, puisqu'il a dû nous trahir cent fois; daignez le rendre à sa malheureuse fille que vous plongez au désespoir, et ne redoutez pas des ennemis aussi peu dangereux que lui. Vous

exigez

exigez le secret de l'entreprise, monsieur; moi seul je puis vous le révéler : que le baron soit libre, à l'instant tout vous sera découvert; n'imaginez pas que je veuille faire échapper une victime de vos mains, pour vous tromper après. Je vous demande la place et les fers du baron, et ma tête est à vous, si je manque au serment que je fais de vous dire tout. Avez-vous réfléchi, Raunai, dit le duc, à l'imprudence de votre procédé? Avez-vous senti que dès l'instant que vous étiez dans Amboise, vous deveniez prisonnier du roi sans qu'il fut besoin de vous livrer vous-même, et que dès-lors les conditions que vous mettez à nous apprendre ce qu'on desire, devenaient d'autant plus inutiles, que les tourmens nous suffisent pour obtenir de vous ces aveux. Si ma démarche est inconséquente, monsieur, reprit Raunai avec plus de fierté que de prudence, votre discours l'est bien davantage; il faut bien peu connaître la nation, il faut être, comme vous, étranger dans son sein, pour igno-

rer qu'on peut tout obtenir du Français par l'honneur, et rien par les supplices; essayez-les monsieur, que vos bourreaux paraissent, vous verrez s'ils m'arracheront le moindre aveu. — Et quel est l'intérêt que vous prenez à Castelnau? — Celui qui devrait vous émouvoir, l'envie d'épargner une injustice à l'homme qui conduit l'état; eh! monsieur, votre conscience ne vous en reproche-t-elle pas assez, sans vous noircir encore de celle-ci? des discussions comme celles qui nous divisent, devraient-elles donc coûter autant? Si les ennemis qui viennent de persécuter trente ans notre patrie, se préparaient à l'accabler encore, peut-être se repentirait-on d'avoir sacrifié tant de braves gens à des divisions qu'un seul mot pourrait arranger. C'est pendant les malheurs de la France qu'on regrette ceux qui savent la servir. L'infortuné baron de Castelnau tant de fois blessé sous vos yeux... tant de fois utile à l'état, ne mérite pas de finir ses jours sur un échafaud; je vous demande encore une fois sa grâce avec instance,

monsieur, et vous renouvelle ma parole de vous dévoiler les choses les plus importantes, quand vous aurez rendu à Juliette le plus cher objet de ses desirs. — Il n'est pas mal-aisé de voir qu'elle seule vous occupe ici. — Oui, je l'adore, je ne m'en cache pas, monsieur; mais est-ce à l'obtenir que je travaille, et ce que j'entreprends, poursuivit Raunai, en lançant sur monsieur de Guise un regard énergique, ce que je vous propose enfin, peut-il effrayer mes rivaux? Mon dessein est de lui rendre un pére...., un pére innocent et qu'elle aime, je vous offre à ce prix l'aveu du secret qui vous intéresse, et vous avez ma vie si je vous en impose. Raunai, vous aimez Juliette, dit le duc, avec un trouble dont il lui fut impossible d'être le maître. — Si je l'aime grand dieu! elle est l'unique arbitre de mes jours, elle seule dirige mon sort, elle est ma gloire sur la terre, mon espérance dans un monde meilleur.... elle est ma vie.... elle est mon âme; elle est tout, monsieur, tout pour l'infortuné

qui vous parle. — Vous auriez pu le dire avec plus de détours, vous deviez soupçonner qu'elle était aimée de moi, puisque je l'avais vue, et que vos transports n'étaient plus qu'une offense, dont il ne tient qu'à moi de me venger. Faites, monsieur, faites, répondit fermement Raunai, rendez-vous plus odieux que vous ne l'êtes, achevez de susciter pour ennemis à la France tous les individus qui l'habitent, que tout ce qui respire dans cette belle partie de l'Europe devienne la proie des viles passions qui vous subjugent, que le citoyen ne prononçant votre nom qu'avec horreur, le maudisse à tous les instans du jour, soyez à-la-fois l'épouvante et l'exécration de la patrie, inondez-là par des fleuves de sang, couvrez-là par des champs de carnage; mais ne vous flattez pas de triompher toujours, les Français trouveront encore un Marcel qui saura poignarder dans le sein de leur maître, les vils flatteurs qui le gouvernent; craignez si la voix de l'honneur n'est pas éteinte en vous, d'offrir

une seconde fois ces fleaux à la France, immolez jusqu'au dernier de nous; mais de nos cendres mêmes sortiront des héros qui sauront nous venger. (1) Retirez-vous Raunai, dit le duc, trop bon politique pour ne pas se contenir à des reproches aussi durs et aussi mérités. Je ne puis rien vous dire avant que d'avoir entendu Castelnau.... Juliette doit vous savoir gré de ce que vous faites

(1) Raunai parle ici de l'anecdote de 1358, pendant que Charles V était régent du royaume lors de la prison du roi Jean aprés la bataille de Poitiers. Les mécontens de la capitale ayant à leur tête Étienne Marcel, prévôt des marchands, massacrèrent dans la chambre même du dauphin régent, et à ses pieds, Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de Conflans, maréchal de Champagne. C'est ce Marcel qui la même année voulut livrer Paris aux Anglais; mais comme il s'avançait vers la Porte Saint-Antoine; Maillard, fidèle citoyen, dont la statue devrait être érigée sur le lieu même, sauva la ville et assomma le traître d'un coup de hache. Nous avons bâti beaucoup d'églises depuis, et pas un malheureux piédestal à cet homme célèbre.

pour elle ? — Elle l'ignore monsieur. — Je veux le croire, quoiqu'il en soit retirez-vous.... et du ton de la plus sanglante ironie, il faudra travailler à vous conserver tous ; des officiers aussi pleins d'ardeur doivent être précieux à l'état, et je ne veux pas que vous m'en regardiez toujours comme le tyran.

Raunai sortit, fâché de s être trop livré à des mouvemens, dont son amour et sa fierté l'avaient empêché d'être maître, et craignant qu'un peu trop de chaleur, n'eût plutôt gâté que servi les affaires du baron.

Pour monsieur de Guise, il ne tarda pas d'apprendre à son ami Sancerre, tout ce qui venait de se passer ; le comte n'avoua point qu'il savait Raunai dans la ville, mais il persista à engager le duc à des voies de clémence, qu'il croyait indispensables dans la situation des choses. Raunai s'immortalise, dit Sancerre ; ce trait est digne des Romains.... Monsieur le Duc, quand la postérité racontera son histoire auprès de la vôtre, elle dira : « Raunai, le

» brave Raunai, offrit sa tête pour sauver
» celle du père de sa maîtresse, pen-
» dant qu'un duc de Guise, un étran-
» ger qui gouvernait l'état, croyait le
» servir alors par une foule de crimes
» et d'assassinats journaliers ».

Le duc se taisait, mais il était facile de démêler dans ses yeux une sorte de contrainte et d'embarras qui peignait l'agitation de son âme; ébranlé par des reproches aussi vifs, et qui lui arrivaient de toutes parts, ne pouvant vaincre sa passion, ne se dissimulant pas quel tort elle lui ferait dans l'esprit de la cour, si jamais elle se découvrait, il demandait des conseils au comte; il rejetait ceux qui ne favorisaient pas ses desirs; quelquefois il se décidait à des sacrifices, l'instant d'aprés on n'entendait plus de lui que des menaces; il s'étonnait qu'on lui résistât; il voulait en faire repentir ceux qui l'osaient, et ces oscillations perpétuelles, ce flux et ce reflux orageux d'une âme tour-à-tour emportée par l'amour et par le devoir, le rendait le plus infortuné des hommes.

Castelnau fut appellé devant ses juges; quelque dussent être les intentions du duc de Guise, cet interrogatoire était inévitable; ayant été impossible au baron de revoir sa fille depuis les démarches de Raunai, ses réponses ne purent être analogues aux desirs de ceux qui voulaient le sauver; il n'y avait rien que n'eût entrepris Raunai pour lui faire part de ses desseins, et pour l'engager à parler d'aprés les plans concertés entre Juliette et lui; mais il n'avait pu réussir, Castelnau parut donc et ne put agir que d'aprés lui. Les deux Guises et le Chancelier assistaient à cette séance.

Castelnau débuta par réclamer la parole du duc de Nemours; il m'a juré, dit-il, de me conduire aux pieds du roi, pourquoi suis-je dans les fers? Toutes les paroles que Nemours a pu vous donner sont vaines, lui dit le duc de Guise; il n'y a aucun serment qui puisse être regardé comme sacré quand il est fait à un rebelle ou à un hérétique. (1)

(1) Le conseil de guerre présidé par le maréchal de Saint-André l'avait décidé de cette manière.

Ainsi donc, reprit Castelnau, je ne dois pas parler davantage de la lettre qu'il vous a plu de m'écrire : voilà des supercheries et des trahisons bien atroces envers un officier français! — On le somma de répondre avec la plus grande justesse à ce qui allait lui être proposé, en le menaçant de la question s'il altérait la vérité. Castelnau se troubla, il pâlit. Vous avez peur baron, lui dit aussitôt le duc de Guise. Monsieur, répondit fermement Castelnau, je n'ai jamais tremblé devant les ennemis de la France, vous le savez; mais je suis intimidé devant les miens; peut-être dans le fond de votre âme en savez-vous la raison mieux qu'un autre; faites-moi rendre mes armes, monsieur le duc, ces armes qui m'ont fait si long-temps triompher près de vous, et qu'il paraisse alors celui qui pourra m'accuser d'avoir peur...... Ah! qui sait, monsieur, qui sait si vous ne trembleriez-pas plus que moi, dans le cas où le sort vous mettrait à ma place.... N'importe, que l'on m'interroge et je n'en répondrai pas moins juste.

Alors, suivant le droit insolent et barbare que les juges croyaient avoir de mentir en pareil cas, on lui dit que Baunai l'avait inculpé. Il répondit que c'était impossible; on lui fit lecture des dépositions de la Bigue et de Mazère; il dit que ceux qui s'avilissaient jusqu'à devenir *dénonciateurs*, perdaient le droit d'être entendus comme *témoins*.

Obligés de se contenter de cette récusation, les juges lui dirent, que professant la religion réformée et ayant été pris les armes à la main, il ne pouvait éviter le dernier supplice qu'en dévoilant les chefs dont il avait suivi les ordres.

« Je n'ignore pas, dit Castelnau, que mes juges au nombre desquels je vois mes plus grands ennemis n'ayent, et le pouvoir de me faire périr et toute l'habileté nécessaire à en trouver les moyens; mais je déteste le mensonge, et rien ne me contraindra à l'employer pour sauver ma vie. Il faut bien peu connaître la nation pour oser accuser des Français du crime que l'on me suppose, non que l'Etat, ni celui qui le gouverne, ne re-

doutent rien de nous ; nous ne voulons qu'offrir au souverain la pitoyable situation de la France ; lui faire voir les campagnes désertes ; d'infortunés citoyens arrachés des bras de leurs épouses, traînés dans les plus obscures prisons ; des enfans abandonnés dans les rues, mourans de faim et de misère, réclamant par des cris douloureux des parens que le despotisme leur enléve (1) ; des scélérats profitant de ces troubles pour ravager la France, toutes les parties de l'adminis-

---

(1) Peu avant ces troubles il y avait eu des enlèvemens d'enfans qui n'avaient point la religion pour cause ; on voyait dans les campagnes les mères éplorées s'enfuir en pressant leurs enfans dans leur sein ; d'autres les cachaient dans des trous, dans des buissons où elles revenaient les chercher après ; la désolation était générale, on ne sut jamais trop le véritable sujet de ces rapts ; on les trouve à quatre différentes époques dans les annales secrètes de la monarchie ; une fois sous la première race, ensuite sous Louis XI, sous François II et sous Louis XV. On en a douté, mais à tort, ils ont eu lieu très-certainement à chacune de ces époques.

tration en désordre, la sûreté des chemins négligée, le peuple accablé d'impôts, le malheureux habitant de la campagne attelé lui-même à sa charrue faute d'animaux qui puissent ouvrir le sein de la terre aux chétives semences qu'il va lui confier, et qui ne germeront arrosées de ses larmes que pour devenir la proie d'insolens collecteurs; le sang du peuple répandu dans toutes les villes, et le royaume enfin à la veille d'être la conquête de l'ennemi : voilà, messieurs, les tableaux que nous devons tracer...... les malheurs que nous voudrions peindre.... les fléaux que nous voudrions éviter! Ces intentions supposent-elles des projets de révolte. Nés Français, nous n'avons pas besoin que personne nous apprenne comment nous devons approcher de nos chefs. Un de nos premiers droits est de réclamer leur justice.... de leur faire entendre nos plaintes, nous en usons..... mais nous nous armons, dites-vous? Cela est vrai, un voyageur le peut quand il doit traverser une forêt remplie de brigands : voilà l'excuse de nos armes, et nous la

croyons légitime; rompez les barrières que vous élevez entre le gouvernement et nous, on ne nous y verra plus arriver que des réclamations à la main. Nous les avons posées ces armes, sitôt qu'un général en qui nous croyons pouvoir prendre confiance (1) nous a donné sa parole de faciliter nos desseins; vous voyez l'estime que nous devons avoir pour des promesses qui n'ont été faites que pour nous tromper, que pour nous ravir des moyens de justification, et pour nous composer de nouveaux crimes; mais qu'on n'imagine pas que la nation puisse s'abuser long-temps sur les projets des Guises à se frayer un chemin au trône; il leur faut malheureusement pour y parvenir, le sang et les malheurs du peuple; on les verra bientôt au comble de leurs vœux. Puissent ceux qui nous suivront se trouver bien de ces dangereux changemens! si le contraire arrive.... et il arrivera, nous aurons au-moins nous autres victimes, immolées par vous aujourd'hui;

---

(1) Le duc de Nemours.

comme de tendres brebis sans défense; nous aurons, dis-je, pour consolation dans un monde meilleur, l'idée d'avoir perdu nos jours pour le bonheur de la patrie et pour la prospérité de l'Etat: voilà ma tête, faites-la tomber sous vos coups; la voilà, je l'offre et la perds sans regrets; ce n'est pas mourir que d'emporter avec soi d'aussi flatteuses espérances; elle est pour vous cette mort où vous croyez nous condamner..... pour vous seuls, dont la postérité ne parlera qu'avec horreur, tandis qu'objets de son culte et de son admiration, elle daignera nous faire parvenir encore aux pieds de l'éternel ces hommages flatteurs que son équité rend à qui servit les hommes».

On renouvella les interrogations: Castelnau s'en tint toujours aux mêmes réponses; on lui tendit des piéges, imaginant le trouver en défaut sur la religion..... croyant qu'un guerrier comme lui, plutôt entraîné par l'esprit de parti que par amour de la vérité, serait à coup-sûr mauvais théologien; on l'interrogea sur le dogme.

L'érudition de Castelnau confondit tous ses juges; parmi plusieurs autres questions, on lui demanda qu'elle répugnance il avait à croire la présence réelle de la divinité dans l'eucharistie. Monseigneur, dit le baron au cardinal qui lui adressait la parole, ces espèces que vous croyez transubstantiées dans le véritable corps et le véritable sang du fils de Dieu, se corrompent-elles ou non aprés les paroles du prêtre? Elles se corrompent, dit le cardinal; bon, répondit Castelnau: monsieur le duc je vous prends à témoin de l'aveu de votre frère, et vous voudriez messieurs, poursuivit-il, que des espèces qui ne seraient plus matérielles, mais qui selon vous contiendraient le corps et le sang de Notre-Seigneur fussent sujets aux dissolutions..... aux dégradations de la matière? Ah! messieurs quelle effrayante idée vous avez de la grandeur de l'Eternel! sous quel aspect vous osez nous l'offrir! et comment un gouvernement raisonnable peut-il vouloir cimenter ces blasphêmes absurdes, par le sang précieux des hommes?

Baron, dit le chancelier, il est aisé de voir que vous avez étudié votre leçon. Je me regarderais comme bien méprisable, répondit Castelnau, si ayant à prendre parti dans une affaire qui regarde le salut de mon ame et les intérêts de ma patrie, je m'y étais engagé comme un sot et sans savoir le fond de la question. Lorsque vous fréquentiez la cour, reprit le chancelier, vous me paraissiez moins au fait de toutes ces disputes de controverse. Cela est vrai, dit le baron, mais j'ai eu des malheurs; j'ai été fait prisonnier de guerre en Flandre, ces momens de vuide m'ont fait naître l'envie de m'instruire; je l'ai cru nécessaire, je l'ai fait. A mon retour je passai chez vous, monseigneur, continua le baron en fixant le chancelier; vous étiez alors dans votre terre de Leuville; vous me demandâtes à quoi j'avais passé le temps durant ma prison, et lorsque je vous eus répondu que c'était à étudier l'écriture sainte et à me mettre au fait des disputes qui agitaient si fort les es-

prits, vous approuvâtes mon travail; vous dissipâtes les doutes qui me restaient; nous étions, s'il m'en souvient parfaitement d'accord. Comment se peut-il qu'en si peu de temps l'un de nous deux ait tellement changé de façon de penser, que nous ne puissions plus nous entendre? mais alors vous étiez dans la disgrâce et vous parliez à cœur ouvert. Malheureux esclave de la faveur, pourquoi faut-il que pour complaire à un homme qui peut-être vous méprise, vous trahissiez aujourd'hui votre Dieu et votre conscience?

Le chancelier confondu, ne digéra point ce reproche; ennemi des Guises et de leur manière de gouverner, il mourut peu aprés du chagrin d'avoir partagé leurs torts. Le cardinal de Lorraine averti qu'il était trés-mal, vint le voir; Olivier las de feindre se retourna vers le mur, et ne daigna pas même lui dire une parole.

Cependant la présence d'esprit et la fermeté du baron fixèrent tous les re-

gards sur lui, et lui attirèrent des partisans. Au-lieu de prononcer son arrêt, le duc le renvoya dans sa prison, mais sans s'expliquer, sans que son ami même, le comte de Sancerre, pût entrevoir ses résolutions.

Monsieur de Guise soupçonnait le baron instruit de ses vues sur Juliette, il voyait bien que c'était par prudence que Castelnau n'avait rien révélé sur cela.... Que la crainte d'entraîner avec lui sa malheureuse fille, l'avait déterminé à ne point parler de l'intérêt personnel que le duc avait à le condamner, si Juliette en cédant, ne rachetait les jours de son malheureux père.

Mais cet adroit ministre déguisa sa façon de penser; il se contenta d'interdire sévèrement à Raunai et à Juliette la présence du baron de Castelnau.

Ce fut alors que Raunai se remontra. Il dit au duc qu'il se rendait à ses ordres, que l'interrogatoire de monsieur de Castelnau étant fait, et que le ministre lui ayant dit de reparaître à cette époque, il venait lui demander

instamment la liberté d'un homme.... de l'innocence duquel on avait dû se convaincre.... la permission de prendre sa place en prison, et à l'échafaud s'il n'éclaircissait sur-le-champ ce que paraissait desirer la cour.... c'est-à-dire à l'instant où le baron et sa fille auraient sans nuls dangers quitté le séjour d'Amboise. — Si vous aviez pu vous concerter avec Castelnau, dit le duc, assurément il aurait parlé d'une autre manière; nous n'avons point encore vu de protestant plus entêté de son erreur; n'importe, Raunai, j'accepte vos offres; mais il faut que ce que vous avez à me dire soit révélé devant Juliette et le baron; ce sont mes ordres, et je ne m'en départirai point; songez à votre parole pourtant, c'est sur votre tête que va s'appesantir la hache levée sur celle de Castelnau, si vous ne découvrez vos complices et vos chefs. Ma promesse est inviolable, monsieur, répondit Raunai, mais à quoi sert que Juliette se trouve à cet entretien, et qu'espérez-vous que je vous dise devant elle et son père, puisque je ne

m'engage à parler que lorsque l'un et l'autre seront hors de ces murs? Soit, répondit monsieur de Guise, mais il faut avant que je vous entretienne devant eux. — Juliette chez vous.... elle.... qui me répond?.... dans cette circonstance.... des fers à Juliette.... la seule idée m'en fait frémir! — Ai-je besoin de vous pour l'en accabler? je n'ai qu'un ordre à donner pour en devenir maître. — Oui, vous pouvez tout, homme cruel; eh bien! j'obéirai, Juliette sera demain ici, mais si vous abusez de ma confiance, si vous avez l'infamie d'employer ma main pour vous assurer la victime, non-seulement vous n'apprendrez rien de ce que vous desirez savoir, mais nous nous immolerons plutôt tous deux près de vous, que de devenir l'un et l'autre la proie de votre insigne lâcheté. Homme trop favorisé de la fortune, vous ne savez pas ce que le malheur inspire à deux cœurs courageux, ce qu'il suggerre, ce qu'il fait entreprendre; vous ignorez quelle est l'énergie que le désespoir prête à

l'âme, sauvez-nous de l'horreur de vous en convaincre, il n'y aurait ni fers ni supplices qui pussent vous préserver de notre fureur. — Toujours dur et toujours défiant, Raunai, dit le duc.... Sortez, souvenez-vous de mes ordres; souvenez-vous que votre mort est sûre, si vous échappez l'un ou l'autre d'Amboise avant que je ne vous parle. — Adieu.

Le premier soin de Raunai fut de rendre à Juliette tout ce qui venait de se passer ; il ne déguisa point ses craintes, l'impossibilité qu'il y avait de démêler daus les regards du duc quels pouvaient être ses projets. O Juliette, dit Raunai dans la plus extrême agitation, si ce barbare allait nous sacrifier l'un et l'autre! Si nous avions nous-mêmes aiguisé le fer dont il va trancher le fil de nos jours, sans réussir à sauver Castelnau? Ne crains rien, dit fermement Juliette; obéissons et remettons-nous au ciel du soin de nous préserver.... Il le fera, il n'abandonne jamais ni le malheur, ni la vertu; Raunai.... fut-il entouré de tous ses gardes,

il ne m'échappera pas, s'il veut nous trahir.

L'heure est venue.... nos deux amans s'embrassent; ils prennent le ciel à témoin de leur infortune, de leur tendresse.... ils l'implorent, ils se jurent de périr ensemble, s'ils sont contraints de céder à la force et se préparent à se rendre chez monsieur de Guise. Juliette aurait bien voulu voir avant le comte de Sancerre, il n'avait point paru chez lui du jour.... cette circonstance.... celle du bruit entendu dans le jardin.... tout cela la troublait, mais elle n'osait témoigner son embarras; elle sentait le besoin d'inspirer de la confiance à Raunai, et paraissait encore plus courageuse que lui.

Dans le trajet de la maison du comte à celle du ministre, il leur fut impossible de ne pas s'appercevoir que des soldats les suivaient et ne les perdaient point de vue. O mon ami, dit Juliette à Raunai, en se précipitant dans ses bras un moment avant que d'entrer, sois sûr que quelques puissent être les

évènemens, je ne te survivrai pas d'une minute.

Ils pénètrent, le duc est seul ; mais des gardes restent en dehors. Raunai, dit monsieur de Guise, j'ai imaginé que la présence de celle que vous aimez ferait plus d'effet sur vous que des tourmens, et que la crainte de l'en voir accablée elle-même, suffirait à vous faire avouer ce que vous prétendez savoir. — Ainsi donc, répondit Raunai, vous abusez de la confiance que vous avez cherché à m'inspirer, et ce que vous avez exigé de moi, n'est que pour me trahir plus sûrement ? Ignorez-vous les conditions auxquelles j'ai consenti de vous instruire ? Avez-vous oublié que la liberté du baron en est la clause essentielle ? — Je n'imaginais pas qu'on dût composer dans les fers. Y sommes nous monsieur, dit Juliette avec fermeté ? Et seriez-vous assez lâche pour nous obliger à le craindre ? Votre sort dépend de Raunai, madame, dit le duc.... qu'il parle, ou dans l'instant le cachot du baron va se fermer sur

vous. Elle prisonnière, dit Raunai au désespoir.... gardez-vous monsieur.... ah! vous avez bien raison, cette menace est plus cruelle que des tourmens... Eh bien! apprenez.... Tais-toi, interrompt Juliette, ne vois-tu pas que c'est un piége; l'âme des traîtres éclate sur leur figure.... elle les décèle. Raunai, reprit le duc, vous m'en avez imposé, je sais tout; vous n'avez rien à me dire; votre seule intention était de sauver Castelnau; lui libre, et vous dans sa prison, cette femme, que mon seul tort est d'avoir adoré.... d'idolâtrer peut-être encore.... cette femme dis-je, s'attachait à mes pas, et ne les quittait plus qu'elle n'eût son amant ou ma vie.... Ai-je tort Juliette? — Il n'est pas vrai que ce brave jeune homme ne puisse vous rien apprendre, monsieur; mais il est certain, dit-elle en faisant étinceler son poignard aux yeux du duc de Guise, il est certain que voilà l'arme qui nous vengeait tous deux, ordonnez son supplice ou mes fers, et vous allez connaître Juliette. Il est donc tems, dit

dit le duc, sans jamais quitter le flegme le plus entier, il est donc temps que je punisse l'insolent subterfuge de cet imposteur, *ainsi* que vos dédains, madame ; paraissez Castelnau, venez voir les tourmens que je destine à ceux qui vous sont chers.... Quel étonnement pour Juliette et Raunai de voir le baron dégagé de ses chaînes ! — Mon ami, mon vieux camarade, lui dit le duc de Guise, que je joigne au plaisir de vous rendre l'honneur et la vie, celui de remettre en vos mains et votre gendre et votre fille. Vivez Castelnau, voilà Juliette... et vous, madame, voilà votre amant, je veux qu'il soit votre époux demain. Juliette..., Castelnau... Raunai, vous ne soupçonnerez plus au moins les vertus impossibles dans l'âme de ceux qui professent ce culte que vous abhorrez ! — O grand homme ! Monsieur le duc, dit Raunai, dans le délire du bonheur, jamais la France n'aura de serviteurs qui nous vaillent. — Le duc : Raunai, serai-je votre ami ? — Raunai : Ah ! mon libérateur. — Le duc : Votre ami Raunai, votre ami, et

c'est à ce seul titre que je vous conjure d'abandonner des erreurs, dont votre âme sera la triste victime. Raunai, dit impétueusement Castelnau, offre ton sang à notre libérateur... le mien... celui de ton épouse; mais ne trahis jamais ta conscience; ne sacrifie point par un désaveu humiliant, dont ton âme serait loin, le bonheur éternel qui t'attend au sein de notre religion pure. Allez mes amis, dit le duc; vous presser davantage serait perdre le fruit de l'action que vient de me dicter mon cœur. Jouissez de votre grâce et de ma protection, Dieu seul jugera nos âmes. Ah! monsieur le duc, s'écria Castelnau, en se retirant avec sa fille et son gendre, que cette tolérance précieuse vous éclaire jusqu'à votre dernier soupir, et notre malheureux pays ne verra plus son sein inondé du sang de ses enfans; ce sang qui n'est dû qu'à la patrie, ne se répandra plus que pour elle, et bientôt la maîtresse du monde, elle verra tomber l'univers à ses pieds.

Le comte de Sancerre ne laissa point

ignorer à la cour, la grande action du duc de Guise. Les deux reines voulurent embrasser Juliette et Raunai. Ce fut là, qu'on leur permit d'aller jouir en repos, dans leur province de la liberté qu'on leur laissait sous le serment de ne jamais porter les armes contre l'état. Les reines accablèrent Juliette de présens. Anne d'Est même qui n'avait appris une partie des torts de son époux, qu'avec leur sublime réparation, voulut voir sa rivale; elle la pria en l'embrassant, d'accepter son portrait. Je vous le donne, lui dit cette princesse, afin qu'il ajoute à votre triomphe.... afin qu'en vous comparant à lui, vous vous rappelliez chaque jour, combien devait être effrayée celle à qui la noblesse de votre âme rend le bonheur et la tranquillité et qui vous demande à tant de titres, d'être éternellement votre amie.

Ce grand trait de la générosité du duc de Guise ne calma pourtant point les troubles. Nous laissons à l'histoire le soin de les apprendre, et nous nous bornons à remener dans leur pro-

vince, Castelnau, Raunai et Juliette, où la prospérité, l'union la plus intime, les plus longs jours, et les plus beaux enfans, leur composèrent un bonheur solide.... digne récompense de leurs vertus....

O vous qui tenez dans vos mains le sort de vos compatriotes, puissent de tels exemples vous convaincre que voilà les vrais ressorts avec lesquels on meut toutes les âmes! les chaînes, les délations, les mensonges, les trahisons, les échafauds, font des esclaves, et produisent des crimes; ce n'est qu'à la tolérance qu'il appartient d'éclairer et de conquérir des cœurs; elle seule en offrant des vertus, les inspire et les fait adorer.

Nota. Une exactitude trop scrupuleuse à suivre l'histoire n'eut jeté aucune sorte d'intérêt dans cette nouvelle; il a fallu s'en écarter pour ôter à ce récit appartenant plus au roman qu'à la vérité, l'air de massacre et de boucherie qu'il y a dans nos historiens. Nous avons donc créé les personnages de Juliette de Castelnau et de Raunai, ainsi que le trait

du duc de Guise. Raunai et Castelnau existent pourtant dans l'histoire ; tous deux périrent sur les échafauds d'Amboise, et n'agirent point comme nous les présentons, à l'exception néanmoins de Castelnau dont l'interrogatoire ici ressemble assez à celui de l'histoire. On a fort peu parlé du prince de Condé, parce qu'il agit peu dans Amboise, il y est ou trop grand, ou absolument inactif; comme trop grand il eut écrasé Castelnau et Raunai sur lesquels nous voulions répandre l'intérêt; comme inactif, il n'eut que du froid dans une anecdote...... la plus ingrate de nos annales, pour en sortir, une action nerveuse et dramatique, comme doit l'être celle d'une nouvelle historique.

LA DOUBLE EPREUVE.

Il y a long-temps que l'on a dit que la chose du monde la plus inutile, était d'éprouver une femme; les moyens de la faire succomber sont si connus, leur faiblesse si sûre, que les tentatives deviennent absolument superflues. Les femmes, ainsi que les villes de guerre, ont toutes un côté hors de défense; il ne s'agit que de le chercher. Est-il découvert, la place est bientôt rendue; cet art ainsi que tous les autres, a des principes, desquels on peut déduire quelques régles particuliéres, en raison des différens physiques qui caractérisent les femmes qu'on attaque.

Il y a cependant quelques exceptions à ces régles générales, et c'est pour les prouver qu'on écrit cette histoire.

Le duc de Ceilcour, âgé de trente ans, plein d'esprit, d'une figure charmante, et ce qui vaut mieux que tous ces avantages, parce que celui-là fait valoir tous les autres, possédant huit cents mille livres de rente qu'il dépensait avec un goût et une magnificence dont il n'était aucun exemple, avait, depuis cinq ans qu'il jouissait de cette prodigieuse fortune, mis sur sa liste au moins trente des plus jolies femmes de Paris, et comme il commençait à se lasser, avant que d'être tout-à-fait insensible, Ceilcour voulut se marier.

Peu satisfait des femmes qu'il avait connues, n'ayant rencontré dans toutes que de l'art au-lieu de franchise, de l'étourderie au-lieu de raison, de l'égoïsme au-lieu d'humanité, et du jargon au-lieu de bon sens.... les ayant toutes vu se rendre aux seuls motifs de l'intérêt ou du plaisir, n'ayant trouvé dans leur possession que de la pudeur sans vertu, ou du libertinage sans volupté, Ceilcour devint difficile, et pour ne se point tromper dans une affaire d'où dépendait le

repos et le bonheur de sa vie, il se résolut de mettre en usage à-la-fois et tout ce qui pouvait séduire et tout ce qui, sa victoire assurée, pouvait, en détruisant l'illusion à laquelle il la devait peut-être, le convaincre de ce qui réellement lui avait valu sa conquête. Cette sorte de manœuvre était sûre pour le conduire à une appréciation raisonnable; mais que de dangers l'entouraient; y avait-il une femme au monde qui pût résister à l'épreuve? et si l'ivresse des sens où Ceilcour voulait la plonger d'abord, parvenait à la lui livrer, résisterait-elle à la chûte du prestige, aimerait-elle enfin Ceilcour pour lui-même, ou n'aimerait-elle en lui que son art? La ruse était bien dangereuse; plus il le sentait, plus il était déterminé à s'abandonner sans retour à celle dont le désintéressement serait assez reconnu pour n'aimer de lui que lui-même et pour mettre au néant le faste dont il allait s'entourer dans le dessein de la séduire.

Deux femmes fixaient alors ses regards, et ce fut à elles qu'il s'arrêta, dé-

terminé à choisir celle des deux qui lui montrerait le plus de franchise, et surtout de désintéressement.

L'une de ces femmes se nommait la baronne Dolsé; elle était veuve depuis deux ans d'un vieux mari qui l'avait épousée à seize, et ne l'avait gardée que dix-huit mois, sans en obtenir d'héritier.

Dolsé avait une de ces figures célestes dont l'Albane caractérisait ses anges. Elle était grande.... fort mince.... un peu de flottement et de nonchalance dans la tournure.... Cette espèce d'abandon dans les manières annonçant presque toujours une femme ardente, qui plus occupée de sentir que de paraître, ne semble ignorer qu'elle est belle, que pour le prouver plus sûrement. Un caractère doux, une âme tendre, un esprit un peu romanesque, achevaient de rendre cette femme la créature la plus séduisante qu'il y eût pour lors à Paris.

L'autre, la comtesse de Nelmours, également veuve, et âgée de vingt-six ans, avait un genre de beauté qui n'était pas

le même; une physionomie marquée, des traits un peu à la romaine, de très-beaux yeux, une taille haute et remplie, plus de majesté que de gentillesse, moins d'agrémens que de prétentions, un caractère exigeant et impérieux, un penchant excessif au plaisir, beaucoup d'esprit, un assez mauvais cœur, de l'élégance, de la coquetterie, et par devers elle, deux ou trois aventures, pas assez décidées pour ternir sa réputation, mais trop publiques néanmoins pour ne pas la faire accuser d'imprudence.

En n'écoutant que sa vanité ou son intérêt, Ceilcour n'eut point balancé. La possession d'aucune femme à Paris n'était flatteuse comme celle de madame de Nelmours. L'entraîner à un second hymen, était une espèce de victoire à laquelle personne n'osait prétendre; mais le cœur n'écoute pas toujours cette foule de considérations, dont l'amour-propre se nourrit; il les laisse observer à l'orgueil, et se décide sans le consulter.

C'était l'histoire de monsieur de Ceilcour. Quoiqu'il se sentît un goût assez

vif pour madame de Nelmours, éclairant le sentiment qu'il éprouvait, il y reconnaissait plus d'ambition que de délicatesse, et beaucoup moins d'amour que de prétention.

Examinait-il au contraire l'impulsion qui l'entraînait vers l'intéressante Dolsé, il n'y trouvait qu'une tendresse pure, dégagée de tout autre motif. Peut-être, en un mot aurait-il desiré qu'on le crût l'amant de Nelmours; mais ce n'était que de Dolsé dont il voulait devenir l'époux.

Cependant, déjà beaucoup trop trompé à l'extérieur des femmes, malheureusement bien sûr qu'on ne les connaît guères mieux en les ayant, se défiant de ses yeux, n'en croyant plus son cœur, ne s'en rapportant qu'à sa tête, le duc voulut sonder le caractère de ces deux femmes, et ne se décider, comme nous l'avons dit, que pour celle dont il lui deviendrait impossible de douter.

En conséquence de ces projets, Ceilcour se déclara premièrement à Dolsé; il la voyait souvent chez une femme où

elle soupait trois fois la semaine; cette jeune veuve l'écouta d'abord avec surprise, et bientôt avec intérêt; indépendamment de ses richesses... titre futile aux yeux d'une femme comme la baronne, Ceilcour avait tant d'agrémens et de gentillesse dans l'esprit, une figure si délicieuse, des graces si touchantes.... tant de séduction dans les manières, qu'il était bien difficile qu'une femme pût lui résister long-temps.

En vérité, disait madame de Dolsé à son amant, il faut que je sois bien faible ou bien folle pour avoir pu croire que l'être le plus fêté de Paris, ait pu se fixer près de moi; c'est un petit moment d'orgueil dont il faudra que je sois bientôt punie; mais si cela est, dites-le moi; il y aurait une injustice affreuse à tromper la femme la plus franche que vous ayiez trouvé de votre vie. — Moi vous tromper! belle Dolsé.... avez-vous pu le croire? Qu'il serait méprisable celui qui l'essaierait avec vous; la fausseté se conçoit-elle auprès de la candeur?... Le crime peut-il naître aux pieds de la vertu? Ah! Dolsé,

croyez aux sentimens que je vous jure, animés par ces regards charmans où j'en puise l'ardeur, peuvent-ils avoir d'autres bornes que ma vie? — Ces propos sont ceux que vous tenez à toutes les femmes; croyez-vous que je n'en connaisse pas le jargon? il s'agit bien de dire ce qu'on pense avec elles; le sentiment et l'art de séduire sont deux choses bien différentes; et à quoi bon les frais du premier, quand vous réussissez par le second? — Non, Dolsé, non, vous ne devez pas savoir comme on trompe, il est impossible que jamais on vous l'ait appris; l'amant assez froid pour mettre en système l'art de séduire, n'oserait tomber à vos genoux; un rayon de vos yeux enchanteurs en détruisant ses projets de victoire, n'en ferait incessamment qu'un esclave, et le dieu qu'il aurait bravé, l'enchaînerait bientôt à son culte. Un son de voix si flatteur, tant d'élégance dans la parure, tant de moyens de plaire en un mot, soutenaient si bien ces discours, les animaient tellement, leur prêtaient une si vive énergie, que l'âme sensible de la

petite Dolsé n'appartint bientôt plus qu'à Ceilcour. Dès que le frippon la sut là, il attaqua promptement la comtesse de Nelmours

Une femme aussi consommée, aussi remplie d'art et d'orgueil, exigeait des soins d'un autre genre. Ceilcour, dont le dessein d'ailleurs était de les éprouver toutes deux, ne se sentant pas pour celle-ci un penchant aussi décidé que pour l'autre, avait un peu plus de peine à lui parler le langage de l'amour. Ce qui n'est dicté que par l'esprit, peut-il avoir la même chaleur que ce qui n'est inspiré que par l'âme ?

Quelque fût néanmoins la différence des sentimens de Ceilcour pour l'une et l'autre de ces femmes, ce n'était qu'à celle qui résisterait à l'épreuve méditée, qu'il était résolu de se rendre. Nelmours y résisterait-elle? Eh bien! elle avait assez de charmes pour le consoler de sa rivale, et dès qu'elle aurait eu plus de sagesse, elle deviendrait bientôt la plus chérie.

Mais que devenez-vous donc, madame, dit un soir Ceilcour à celle-ci? Je crois

que vous vous avisez de vivre dans la retraite; il n'était pas autrefois une promenade..... pas un spectacle que vous n'embellissiez; on y volait pour vous y voir; les quittiez-vous, tout devenait désert.... Et pourquoi donc s'isoler ainsi? Est-ce misanthropie, est-ce arrangement? — Arrangement, j'aime le mot; et avec qui, s'il vous plaît, prétendez-vous que je m'arrange? — Je l'ignore; mais je connais bien celui qui voudroit s'arranger avec vous. — Ne me le nommez pas, je vous prie; j'ai tous les arrangemens dans une haine..... — Qui n'est pas irréconciliable? — Mais je crois que vous me prenez pour une coquette? — Est-ce le nom qui convient à la femme la plus délicieuse dont l'existence puisse se concevoir? Si cela est, je vous le donne.... Et la comtesse jetant sur le duc de Ceilcour des regards tendres, qu'elle en éloignait aussi-tôt.... En vérité, répondit-elle, vous êtes l'homme le plus dangereux que je connaisse; je m'étais promis cent fois de ne jamais vous voir et.... — Eh bien! est-ce le cœur qui dé-

truit les projets de la raison? — Non, rien de tout cela; je conçois des projets sages, et puis mon inconséquence les trouble; voilà tout ce que c'est; analysez cela comme bon vous semblera, et sur-tout n'y voyez rien en votre faveur. — En songeant à me le défendre, vous avez donc cru qu'il était possible qu'il y eût là quelque chose pour mon orgueil? — Ne connais-je pas les gens à prétention comme vous; la certitude où ils sont de plaire, leur fait toujours croire qu'il est impossible qu'ils n'y réussissent; les plus légers propos d'une femme leur paraissent des déclarations, un coup-d'œil est une défaite, et leur vanité toujours prête à saisir nos faiblesses, n'y voit jamais que des triomphes. — Oh ! que je suis loin de penser ainsi. — Mais c'est que vous auriez grand tort. — Et comme je ne veux pas m'en souffrir près de vous.... — Vous croyez donc que je ne vous les pardonnerais pas? — Qui sait jusqu'où va votre courroux?.... Je le risquerais pourtant, si j'étais bien sûr du pardon. — Vous mourez d'envie de me faire une

déclaration d'amour. — Moi ?.... pas un mot ; je serais l'homme le plus gauche si je voulais l'entreprendre..... En vous voyant, je connaîtrais bien tout l'empire de ce sentiment dont vous parlez ; il m'animerait auprès de vous, il embrâserait mes sens.... quelque envie que j'eusse de m'en défendre.... mais s'il fallait vous avouer tout cela, je ne trouverais jamais d'expression, aucune ne peindrait à mon gré ce que vous m'inspireriez si bien, et je serais contraint à brûler sans pouvoir jamais peindre ma flamme. — Eh bien ! ce n'est donc pas là une déclaration ? — Voulez-vous le prendre comme cela.... il est inoui alors ce que vous m'épargnerez de peine. — En vérité, monsieur, vous êtes l'homme le plus insupportable que j'aie jamais vu de mes jours. — Eh bien ! mais voyez ce qu'est l'empire de la reconnaissance dans une belle âme.... je cherche à vous plaire, et vous m'accablez. — A me plaire ? vous en êtes à cent lieues ; n'est-il pas bien plus naturel de dire tout simplement à une femme si on l'aime ou si on ne l'aime pas, que d'em-

ployer avec elle cet inintelligible jargon par lequel vous cherchez à me prendre ? — Mais à supposer que ce fût-là mon projet, je ne vous tromperais plus dès que je serais deviné. — C'est-à-dire qu'il faut que ce soit moi qui vous dise si vous m'aimez ou non ? — Il faut au moins que vous me laissiez voir si je ne vous affligerais pas trop en osant vous le dire. — Est-ce qu'on s'afflige de ces choses-là ? — Et vous intéresseraient-elles ? — C'est selon. — Vous êtes encourageante. — Ne l'ai-je pas dit, il faudra que je me mette à ses genoux. — Ou que vous ne vous fâchiez pas de me voir tomber aux vôtres.... Et Ceilcour se jetant aux pieds de sa belle maîtresse en disant ces mots, pressait amoureusement les mains de cette femme charmante et les accablait de baisers. Voilà encore une bonne étourderie de ma part, dit Nelmours en se levant.... je ne serai pas huit jours à m'en repentir. — Ah ! ne prévoyez pas les malheurs de l'amour avant que d'avoir goûté ses plaisirs. — Non, non, le plus simple est de ne jamais cueillir de

roses quand on craint, comme moi les épines.... Adieu, Ceilcour.... Où soupez-vous ce soir? — Le plus loin de vous que je pourrai. — Eh! pourquoi donc? — C'est que je vous crains. — Oui, si vous m'aimiez; mais vous venez de dire que non. — Je serais le plus malheureux des hommes si vous pensiez jamais ainsi.... Et comme à ces mots la comtesse s'élançait dans sa voiture, il fallut se séparer; mais ce ne fut pas sans faire promettre au duc de Ceilcour de venir dîner le lendemain chez elle.

Pendant ce temps l'intéressante Dolsé, bien loin de croire son amant aux pieds d'une autre, se repaissait du bonheur d'en être aimée; elle ne concevait pas, disait-elle à celle de ses femmes qui possédait le plus sa confiance, comment avec si peu d'attraits, elle avait pu réussir à captiver l'homme le plus aimable qu'il y eût au monde.... par où méritait-elle ses soins?.... Comment ferait-elle pour les conserver?.... Mais si jamais le duc était volage, n'en mourrait-t-elle pas de douleur? Rien de plus réel que

ce que disait cette charmante petite femme, bien plus éprise qu'elle ne se le croyait; l'inconstance reconnue de Ceilcour fut devenue sans doute le coup le plus affreux qu'elle eût pu recevoir.

Pour la comtesse de Nelmours, point de tragique dans ses sentimens, elle étoit flattée d'une conquête comme celle qu'elle venait de faire; mais elle n'en perdait pas le repos. Ceilcour la prenait-il à titre de maîtresse, le plaisir d'humilier vingt rivales, était une jouissance délicieuse pour son orgueil.... l'épousait-il? il était divin de devenir la femme d'un homme qui possédait huit-cents mille livres de rentes; ainsi l'intérêt ou la vanité dans elle, faisait tous les frais de l'amour; mais malgré cela ses projets de résistance n'en étaient pas moins combinés, si le duc n'en voulait faire qu'une maîtresse, il était essentiel de le faire languir; plus il chercherait à se rendre digne de lui plaire, plus tous les yeux se fixeraient sur elle. En se rendant tout de suite, ce pouvait être l'affaire de deux jours, et au lieu d'un

triomphe, elle ne trouverait que de l'humiliation. De quelle plus grande importance ne devenait-il pas encore de se bien défendre dans la supposition que Ceilcour eut le mariage pour but; ne renoncerait-il pas à ce projet, s'il obtenait des mains de l'amour, ce qu'il ne desirait tenir que de l'hymen? Il fallait donc le démêler, le retenir.... le modérer, s'il s'enflammait par trop.... le ranimer s'il s'échappait.... Ainsi la ruse, la coquetterie, l'art et la fausseté devaient être les armes dont il fallait qu'elle se servît, pendant que la tendre Dolsé, toute livrée à sa candeur, n'allait montrer que de la vérité..... de l'innocence et de la tendresse; mais la comtesse était seule, en formant tous ces projets : nons allons bientôt voir, si ce qu'une femme comme elle, résout dans le silence des passions, s'exécute de même quand on les enflamme.

Telle était la situation des choses, quand le duc décidé à la première partie de son épreuve, se détermine à débuter par la baronne. On était alors au

mois de juin, époque où la nature se développe avec tant de magnificence. Ceilcour invite la baronne à venir passer deux jours dans une terre superbe qu'il avait aux environs de Paris, où son intention était de la séduire par tout ce qu'il pourrait inventer de plus élégant, et de connaître assez son âme dans cette première aventure pour pouvoir deviner d'avance quel seroit l'effet de l'épreuve qu'il tenterait ensuite au dénouement.

Ceilcour le plus galant, le plus magnifique des hommes, et l'un des plus riches, n'épargna rien pour rendre la fête qu'il destinait à Dolsé, aussi agréable que magnifique ; la comtesse, qui ne devait pas être du voyage, en ignora jusqu'au projet, et le duc avait eu soin de ne composer le fond de la société qu'il destinait à la baronne, que de femmes tellement au-dessous d'elle, qu'aucune ne fût surprise de l'encens qu'il allait offrir à ses pieds ; quant aux hommes, le duc en était sûr.... Tout

allait donc fléchir devant l'idole, sans qu'il en résultât rien qui pût alarmer l'amant, ni rien qui dût éclipser la maîtresse.

Dolsé se nommait Irène : un bouquet offert à cette aimable veuve le jour de sa fête, était le prétexte du divertissement préparé.

Elle arrive : à une lieue du château on quittait la route pour entrer dans les avenues. Un char de nacre, formant une espèce de trône recouvert d'un pavillon verd et or, attelé de six cerfs ornés de fleurs et de rubans, conduit par un jeune garçon représentant l'amour, attendait la baronne au bord du chemin; elle est enlevée de sa voiture, et portée sur ce trône par douze jeunes filles sous l'emblême des jeux et des ris; cinquante chevaliers armés à l'antique escortent le char, la lance en arrêt, et tout arrive en fendant les airs.

A peine dans les cours du château, une grande femme habillée comme dans les temps de la chevalerie, escortée de douze

douze pucelles (1) et précédée de Ceilcour, vient recevoir la baronne au sortir de son char, et l'accompagne jusqu'au bas du perron. Notre héros vêtu en chevalier, plus beau que Mars sous cet accoutrement, et qu'on eût pris pour le brave Lancelot du lac, cette étoile de la table ronde, fléchit un genou devant la baronne, dès qu'il la voit entrer, et l'introduit dans les appartemens.

Là, tout est préparé pour un de ces festins qu'on nommait autrefois *cour plénière*, les salles étaient remplies de tables diversement arrangées. Aussitôt que Dolsé paraît, les fanfares se font entendre, les haut-bois, les flûtes, les ménétriers commencent des aubades; les jongleurs viennent faire mille tours charmans, et les troubadours chantent de toutes parts les louanges

(1) Ainsi se nommaient les filles attachées aux Grands; les filles d'honneur les représentèrent jusqu'au règne de Louis XIV; mais ce monarque ayant fort abusé de ces espèces de sérails, les reines obtinrent qu'il n'y aurait plus de *pucelles* à la cour.

de l'héroïne célébrée. Elle pénètre enfin avec son chevalier dans une dernière salle où l'attendait le repas le plus délicieux, servi sur une table fort basse entourée de lits de repos. Les pucelles présentent à laver dans des aiguières d'or, contenant les plus doux parfums, et leurs beaux cheveux traînans servent à s'essuyer. (1) Alors chaque chevalier prend une dame pour manger à sa même assiette, (2) et comme l'on imagine aisément, Ceilcour et Dolsé se trouvent bientôt ensemble. Au dessert les troubadours reparaissent et viennent encore amuser la baronne par des couplets et des impromptus.

Le repas fini, on passe dans une lice préparée : c'est une plaine immense, de laquelle des pavillons superbes ornent le lointain; mais la partie destinée aux combats est environnée d'amphithéâtres recouverts de tapis verts et or. Les héraults d'armes parcourent la carrière, en annonçant un tournois où *sera fait*

(1) (2) C'était l'usage. Voyez les romans de chevalerie.

prouesse. Les juges du camp viennent visiter la lice. Rien n'égale la beauté de ces préparatifs, et principalement du coup-d'œil; d'une part on voit des trophées, qu'on peut à peine fixer par l'éclat des rayons du soleil qu'ils réfléchissent de tous côtés. Ailleurs, des chevaliers qui s'arment, qui s'essayent: un peuple innombrable, et pendant que les yeux émerveillés, ne savent où se porter de préférence, l'air retentit au loin de la multitude d'instrumens dispersés dans chaque coin de la plaine, auquel se joint le bruit confus des applaudissemens et des acclamations.

Cependant les femmes garnissent les gradins; la baronne donne le signal, et des joutes *à la foule* (1) commencent le tournoi. Cent chevaliers verts et or sont les tenans, ils portent les couleurs de la baronne; un égal nombre rouge et azur, sont les assaillans; ceux-ci partent avec impétuosité, on dirait que

(1) Expression consacrée, c'est à dire que tous joûtaient ensemble.

leurs coursiers ne trouvant pas la terre assez prompte pour les porter à l'ennemi, viennent de s'élancer dans les airs. Ils fondent sur les tenans.... les cavaliers se mêlent, les chevaux hennissent.... les armes se brisent, les uns terrassent leurs ennemis, d'autres mêlés dans la poussière, ne se distinguent plus que par les efforts qu'ils font pour s'empêcher d'être accablés. A ce désordre effrayant, se mêlent le bruit des tambours, les cris de l'assemblée ; tous les guerriers des quatre coins du monde semblent s'être réunis dans cette plaine pour s'immortaliser sous les yeux attentifs de Bellone et de Mars.

Ce combat dont les verts sont sortis victorieux cesse pour faire place aux joûtes réglées.

Des chevaliers de toutes couleurs, chacun conduit par sa dame, tenant en lesse avec des nœuds de fleurs le coursier de son amant, s'avancent les uns contre les autres, et combattent ainsi quelques heures. Un héros se présente à la fin, il est vêtu de vert, il défie tout ce qui paraît

dans la lice.... il annonce fièrement que rien n'égale la beauté de Dolsé; on le lui dispute, et plus de vingt guerriers terrassés par lui sont obligés d'aller s'avouer vaincus aux pieds de l'héroïne de Ceilcour, qui leur impose à tous différentes conditions remplies dès l'instant par eux.

Cette première partie du spectacle ayant occupé tout le jour; madame de Dolsé qui n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître, est conduite dans son appartement où Ceilcour lui demande permission de venir la reprendre dans une heure, pour lui faire voir ses jardins pendant la nuit; cette proposition alarme un instant la naïve Dolsé.... Oh! ciel, lui dit Ceilcour, ne connaissez-vous donc pas les loix de la chevalerie; une dame est dans nos châteaux en sûreté comme dans son propre *hôtel;* l'honneur, l'amour et la décence, voilà nos loix, voilà nos vertus; plus la beauté que nous servons nous enflamme, plus le respect nous enchaîne à ses pieds. Dolsé souriant à Ceilcour, promet donc de l'accompagner partout où il aura dessein de la

conduire, et chacun va se préparer au second acte de cette agréable fête.

A dix heures du soir, Ceilcour vient chercher l'objet de ses soins; les coquillages de feu qui éclairaient la route que l'on devait suivre, formaient par différens cordons de lumière les deux noms enlacés de l'amant et de la maîtresse au milieu des attributs de l'amour. Ce fut ainsi que l'on arriva à la salle du spectacle français où les principaux acteurs de ce théâtre représentèrent le *Séducteur* et *Zénéïde*; au sortir de la comédie on passa vers une autre partie du parc.

Là se trouve une salle de festin délicieuse, dont le dedans n'est décoré que de guirlandes de fleurs naturelles, entrelacées d'un million de bougies.

Pendant le repas, un guerrier monté et armé de toutes pièces paraît, et vient défier un des chevaliers qui se trouve à table; celui-ci se lève, on le revêt de ses armes, les deux combattans montent sur une esplanade en face de la table du souper, et donnent aux dames le plaisir de les voir se battre de trois diffé-

rentes manières; cela fait, on apperçoit revenir en foule les jongleurs, les troubadours, les ménétriers, et chacun dans son art amuse le cercle jusqu'à la fin du repas; mais tout se rapporte à Dolsé; pantomime, vers, musique, tout la chante, tout la célèbre, tout est analogue à ses goûts, il n'est absolument question que d'elle. Loin d'être insensible à tant de délicatesse, ses yeux remplis d'amour et de reconnaissance peignent à son chevalier les sentimens dont elle est agitée.... Beau sire, lui dit-elle naïvement, en vérité si nous étions encore dans ces temps si renommés, je crois que vous m'auriez choisi pour votre dame... Ange céleste, lui répondait tout bas Ceilcour, en quelque temps que nous eussions vécu, nous étions destinés l'un pour l'autre; laissez-moi jouir du charme de le croire, en attendant celui de vous en convaincre.

Après le souper on passa dans une salle différente, et celle-ci ornée sans art, offre au naturel les diverses décorations nécessaires à deux charmans

opéra de Monvel, que l'élite des comédiens italiens y exécute sous les yeux mêmes de l'aimable auteur de ces deux pièces, qui, plus honnête encore dans la société, qu'il n'est délicieux dans ces naïfs et charmans ouvrages, avait bien voulu se charger des desseins et de l'exécution de cette fête brillante.

L'aurore vient éclairer le dénouement de la seconde piéce, et l'on rentre au château.

Madame, dit Ceilcour à la baronne, en la ramenant chez elle ; pardon si je ne peux vous accorder que très-peu d'heures de sommeil ; mais les chevaliers de cette fête, qui ne sont animés que par vos yeux, qui ne combattent avec ardeur que quand ils ont mérité vos éloges, ne veulent point entreprendre demain la conquête importante de la tour aux géans, qu'ils ne soient sûrs de votre présence.... leur refuseriez-vous cette faveur ? Plus instruit qu'eux, de ce qui doit terminer cette singulière aventure, je ne dois pas même vous laisser ignorer que cette présence toujours si désirée partout devient ici

trés-essentielle; le chevalier aux armes noires, géant furieux de cette tour, qui nous désole lui et les siens depuis bien des années.... qui quelquefois vient faire des courses jusqu'aux portes mêmes de mon château; ce chevalier dangereux enfin, obligé de céder à l'ascendant de son étoile, perdra la moitié de ses forces sitôt qu'il aura vu vos charmes; paraissez-donc belle Dolsé, et que ce qui vous entoure puisse dire avec moi, qu'en fixant à jamais l'amour et le plaisir dans nos heureux climats, vous y avez en même temps ramené le calme et la tranquillité.

Je vous suivrai toujours, chevalier, dit la baronne, et puisse ce calme dont vous croyez que je dispose, se trouver plus sûrement dans tous les cœurs qu'il ne règne à présent dans le mien. Deux grands yeux bleux pleins de flamme se fixent, en disant ces mots, sur ceux de Ceilcour, et portent au fond de son cœur des traits divins qui ne s'éteignirent jamais.

Madame de Dolsé se coucha dans une grande agitation; tant de délicatesse, de

soins, de galanterie, de la part d'un homme qu'elle idolâtrait, achevaient de plonger ses sens dans une sorte de délire, qu'elle n'avait jamais éprouvé; et comme après des choses aussi éclatantes, il lui paraissait impossible que celui qui l'occupait uniquement ne brûlât pas du même sentiment, elle se livra sans défense à une passion qui ne paraissait plus lui offrir que des délices, et qui lui préparait pourtant bien des maux.

Pour Ceilcour, ferme dans son projet d'épreuve, quelque profondeur qu'eût la plaie que venaient d'ouvrir les tendres regards d'une aussi jolie femme, il résista et se promit plus fermement que jamais de ne se rendre qu'à la plus digne de l'enchaîner éternellement.

Dès neuf heures du matin, les clairons, les cimballes, les cors, les trompettes, appellent les chevaliers aux armes et réveillent la baronne..... trop émue pour avoir passé une bonne nuit, elle est bientôt préparée au départ; elle descend, Ceilcour l'attendait; cinquante chevaliers verts armés de toutes pièces,

prennent aussitôt les devants; la baronne et Ceilcour suivent dans une calèche de même couleur, traînée par douze petits chevaux sardes également peints en vert, revêtus de harnois de velours piqué d'or. A peine a-t-on atteint la forêt où le chevalier aux armes noires faisait sa résidence à près de cinq lieues du château de Ceilcour, que l'on voit six géans armés de massues, montés sur des chevaux énormes, abattant à leurs pieds les quatre chevaliers qui galopaient à l'avant-garde.

Tout s'arrête : Ceilcour et sa dame s'avancent à la tête du détachement, et delà, part un hérault d'armes avec l'ordre de demander au géant de la tour noire, l'un de ceux qui venaient de paraître, s'il sera assez incivil pour refuser l'entrée de ses états à la dame du soleil, venant lui demander à dîner avec le chevalier aux armes vertes, qui a l'honneur de la servir.

Le hérault s'avance : le chevalier noir s'approche également de la lisière du bois; sa taille, sa massue, son cheval,

sa figure, ses gestes... tout en impose, tout est effrayant ; l'entrevue se passe aux yeux de l'un et l'autre parti, et le hérault revient dire que rien ne peut fléchir *Catchukricacambos*. Les traits lumineux de la dame du soleil, avait-il dit, ont déjà ravi la moitié de ma puissance, je l'éprouve, rien ne résiste au pouvoir de ses yeux ; mais ce qui reste de ma liberté m'est trop cher pour consentir à le perdre, sans le défendre ; courez-donc dire à cette dame, avait ajouté le géant, qu'elle n'aura rien de moi qu'elle ne l'obtienne par la force, et assurez-là que je combattrai avec autant d'ardeur les guerriers qui l'accompagnent, que j'éviterai des regards..... dont il ne faudrait qu'un rayon pour m'enchaîner à ses genoux.

Au combat.... au combat, mes amis, s'écrie Ceilcour, en s'élançant sur un cheval superbe ; et vous, madame, suivez-nous de près, puisque vos yeux doivent nous assurer la victoire ; avec un ennemi aussi puissant que celui que nous allons combattre, il est bon d'employer à-la-fois et la force et la ruse.

On avance; les géans se multiplient; on en voit sortir de tous les coins de la forêt; les chevaliers verts se divisent pour être en état de faire face à tout; ils pressent les flancs de leurs coursiers fougueux, ils savent diminuer l'ascendant de leurs ennemis par de l'adresse et de la légèreté, et leur dirigent des coups que ne peuvent éviter des gens qu'embarrassent leur taille et le poids des armes; l'héroïne suit de près ceux qui combattent pour elle; ce que leur fer épargne, ses beaux yeux le détruisent... tout plie... tout se retire en désordre; les vainqueurs renversent les vaincus dans le plus épais du bois, et l'on arrive enfin près d'une clairière, au milieu de laquelle est situé le château de *Catchukricacambos*.

C'était un large et haut pavillon flanqué de quatre tours d'un marbre noir comme le jais; sur les murs se voyaient symétriquement arrangés des chiffres et des trophées d'armes en argent; un fossé entourait l'édifice, où l'on ne pénétrait que par un pont-levis; aussi-tôt que les nains négres qui garnissaient le haut des

tours apperçoivent la calèche de la dame du Soleil, ils font pleuvoir sur elle une nuée de petites flèches d'ébène, au bout de chacune desquelles était un gros bouquet. En dix minutes, Dolsé, sa voiture, ses chevaux, et plus de quatre toises autour d'elle, se trouvent couverts de roses, de jasmins, de lilas, de jonquilles, d'œillets et de tubéreuses.... à peine la découvre-t-on sous ces masses de fleurs.

Cependant on ne voit plus un seul ennemi; tout est rentré dans le château, dont les portes s'ouvrent à l'instant. Ceilcour arrive alors, conduisant enchaîné par un ruban vert le chevalier aux armes noires, qui ne se voit pas plutôt près de la baronne, qu'il se précipite à ses pieds et se reconnaît hautement son esclave. Il la supplie d'honorer son habitation de sa présence, et tout entre, vainqueurs, vaincus, tout s'introduit dans le château aux sons des cimballes et des clarinettes.

Arrivée dans la cour intérieure, la baronne descend, et passe dans des salles magnifiquement décorées, où la reçoivent en

s'inclinant soixante femmes, épouses des chevaliers vaincus, et qui paraissent avoir plus de huit pieds de haut. Chacune de ces femmes tient une corbeille remplie des plus jolis présens, mais tous néanmoins formés de choses simples, quoique singulières et rares, afin de ménager la délicatesse de Dolsé, qui n'eut pas accepté des bijoux de prix; c'étaient des fleurs et des fruits naturels de la plus belle et de la plus rare espèce; il y en avait de toutes les parties du monde. Des habits de femmes, également aux différentes manières de tous les pays possibles, une immensité de rubans de toutes couleurs, des pastillages, des confitures, trente boëtes d'essence, de pommades et de fleurs d'Italie, les plus superbes dentelles, des flèches et des carquois de sauvages; quelques antiquités romaines, des vases grecs fort précieux, des bouquets de plumes de tous les oiseaux de la terre; soixante coëffures de femmes tant à nos modes qu'à celles des autres nations du monde, quinze différentes sortes de fourrures et plus de trente couples de petits animaux

rares d'une surprenante beauté, parmi lesquels se voyaient des tourterelles jaunes et lilas de la Chine, au-dessus de tout éloge ; trois services complets de porcelaines étrangères et deux de France, des boëtes de myrrhe, d'aloës et de plusieurs autres parfums d'Arabie, parmi lesquels était le nard, que les Israélites ne brûlaient que devant l'arche du Seigneur, une belle collection de pierres précieuses, des boëtes de canelle, de saffran, de vanille, de café, dans les espèces les plus rares et les plus sûrement indigènes, cent livres de bougies couleur de rose, quatre ameublement complet, un de satin vert brodé d'or, un de damas à trois couleurs, un de velours, le quatrième de pékin; six tapis de Perse, et un palankin des Indes.

Dès que la baronne a tout vu, les géanes arrangent symétriquement ces objets sur un amphithéâtre préparé dans la salle du festin; alors le chevalier aux armes noires s'avance, et fléchissant le genoux devant Dolsé, il la supplie d'accepter ces dons, l'assurant que ce sont les loix de la guerre, et qu'il les eût exigé

de son ennemi, s'il eût été assez heureux pour le vaincre.... Dolsé rougit.... elle veut se défendre; elle jette sur son chevalier des regards où règne à-la-fois de la contrainte au milieu de beaucoup d'amour.... Ceilcour presse les deux mains de cette charmante femme, il les couvre de ses larmes et de ses baisers; il la conjure de ne pas l'affliger au point de mépriser des bagatelles d'une aussi légère importance ; des pleurs involontaires coulent des beaux yeux où Ceilcour s'embrâse de plus en plus. La baronne n'a pas la force de dire oui.... mais sa reconnaissance l'exprime, et l'on sert.

D'autres gradins en face de ceux où sont exposés les présens, se remplissent aussi-tôt de géans vaincus. *Catchukricacambos* demande à la baronne qu'il leur soit permis d'exécuter quelques morceaux de musique de leur composition... Dépourvu d'harmonie, madame, ajoute-t-il, cet art sublime ne peut être exercé dans nos forêts comme au sein de vos villes brillantes; mais vous leur ferez signe de se taire aussi-tôt qu'ils vous déplairont; et

dans le même instant se fait entendre l'ouverture d'*Iphigénie*, rendue avec d'autant plus de précision, que ceux qui la jouent ici, sont les mêmes qui l'exécutent à l'Opéra.

On se met à table au son de cette musique délicieuse, qui varie ses morceaux et qui fait entendre tour-à-tour ceux des plus grands maîtres de l'Europe. Les nains noirs et les géanes sont les seuls qui servent au repas, où ne sont admis que les chevaliers vainqueurs et quelques femmes du cortége de la baronne. La magnificence, la délicatesse et le luxe président à tous les services; et *Catchukricacambos*, à qui l'on a permis d'en faire les honneurs, remplit ce soin avec autant de grâces que d'élégance.

Au sortir de table, ce noble géant demande à la baronne si une partie de chasse dans sa forêt pourrait lui donner quelque satisfaction. Entraînée de plaisirs en plaisirs, se croyant dans un monde nouveau, elle accepte tout avec l'air de la joie; les vainqueurs se mêlent aux

vaincus, et l'on place la dame du Soleil dans un trône de fleurs, élevé sur un tertre, dominant toutes les routes de la forêt, qui aboutissent au château de marbre noir.

A peine y est elle, que plus de soixante biches blanches ornées de gros nœuds de ruban rose, que paraissent poursuivre les chasseurs, viennent s'accroupir à ses pieds, où des piqueurs les enchaînent avec des nattes de violettes.

Cependant le jour baisse.... les trompettes sonnent le départ; tous les chevaliers amis ou ennemis sont déjà revenus de la chasse, et paraissent n'attendre queles ordres de leur chef. Ceilcour offre la main à sa dame pour l'aider à remonter dans la jolie calèche qui l'a amenée. A l'instant les portes du château noir s'ouvrent avec fracas; un char immense en sort; c'est une espèce de théâtre ambulant, traîné par douze chevaux superbes, sur lequel sont arrangés en forme de décoration tous les dons faits à la dame du Soleil; quatre des plus belles géanes prisonnières sont enchaînées aux quatre

coins du char avec des guirlandes de rose; cette superbe machine passe la première.

On se disposait à suivre, quand Ceilcour prie la baronne de tourner encore une fois ses regards sur le château du géant qui vient de lui donner à dîner.... Elle regarde; l'édifice est presque déjà tout entier consumé par le feu; du haut des fenêtres, de l'esplanade des tours, se précipite par groupe au milieu des flammes, cette innombrable quantité de petits nègres que l'on a vu servir au repas, ils appellent au secours, ils poussent des cris qui, se mêlant aux sifflemens des tourbillons embrâsés, rendent ce spectacle aussi majestueux qu'imposant. La baronne s'effraye; son âme compatissante et douce ne peut rien souffrir de ce qui paraît affliger ses semblables. son amant la rassure; il lui prouve que tout ce qu'elle voit n'est qu'artifice et que décoration... Elle se calme; l'édifice est en cendre, et l'on vole au château.

Tout est préparé pour un bal. Ceilcour l'ouvre avec Dolsé, et les danses se sui-

vent au son des instrumens les plus variés et les plus agréables.

Mais quel coup imprévu semble troubler la fête. Il était environ dix heures du soir, lorsqu'un chevalier paraît; il est alarmé. *Catchukricacambos*, dit-il, pour se venger du traitement qu'il a reçu, des contributions levées sur lui, et de l'incendie de son château, arrive à la tête d'une armée nombreuse pour anéantir le chevalier aux armes vertes, sa maîtresse et ses possessions. Allons, madame, s'écrie Ceilcour, en offrant sa main à Dolsé, allons reconnaître avant de nous effrayer.... On quitte le bal en tumulte, on arrive à l'entrée des parterres, et l'on apperçoit aussi-tôt dans le lointain cinquante charriots de feu, tous attelés d'animaux du même élément, et dont les formes sont extraordinaires. Cette formidable légion s'avance majestueusement.... Quand elle est à cent pas des spectateurs, il part de chacun de ces chars magiques une nuée de bombes, d'où jaillit par leurs éclats dans les airs une pluie de marcassites, qui forme, en

retombant, les chiffres de Ceilcour et de Dolsé.

Voilà un galant ennemi, dit la baronne, et je ne le crains plus. Cependant le feu ne cesse point; des masses énormes de fusées et de gerbes se succèdent rapidement; l'air en est embrâsé. En ce moment, on voit la Discorde descendre au milieu des chars; elle les divise avec ses serpens; ils se séparent.... ils prennent champ et donnent le spectacle sublime d'un carrousel.... exécuté par des chariots de feu; insensiblement ces chars se mêlent, ils se confondent, ils s'envoyent mutuellement des grenades; quelques-uns se heurtent, se renversent, se fracassent, plus de trente des autres enlevés par des griffons et des aigles monstrueux, s'élancent impétueusement dans les airs, où ils éclatent à plus de cinq cents toises; cent groupes d'amour s'échappent alors de leurs débris, tenant des guirlandes d'étoiles; ils s'abaissent insensiblement sur la terrasse où est la baronne, y restent plus de dix minutes suspendus sur sa tête, en remplissant le parc entier

d'un degré de lumière si vif, que l'astre même en eût été terni; une musique des plus douces se fait entendre, et cet artifice majestueux, soutenu des charmes de l'harmonie, séduit à tel point l'imagination, qu'il devient impossible de ne pas se croire ou dans les champs de l'Elysée, ou dans ce paradis voluptueux que nous a promis Mahomet.

Une profonde obscurité succède à ces feux éblouissans; on rentre. Mais Ceilcour qui se croit à l'époque de la première partie de l'épreuve qu'il destine à sa maîtresse, l'entraîne doucement sous un bosquet de fleurs, où des siéges de gazon les reçoivent tous deux. Eh bien! belle Dolsé, lui dit-il, ai-je pu réussir à vous dissiper un moment, et ne dois-je pas craindre que vous vous repentiez de la complaisance que vous avez eue de venir vous ennuyer deux jours à la campagne? Puis-je prendre cette question autrement que pour un persifflage, dit Dolsé, et ne dois-je pas me fâcher de vous voir employer avec moi un autre ton que celui de la sincérité? Vous avez

fait des extravagances, et je devrais vous en gronder. — Si le seul être que j'aime dans le monde a pu goûter un instant de plaisir, ce que j'ai fait alors peut-il se traiter comme vous le dites? — On n'imagina rien de plus galant, mais cette profusion m'a déplu. — Et le sentiment qui m'inspira tout, vous a-t-il également fâché? — Vous voulez deviner mon cœur? — Je desirerais bien plus, je voudrais y régner. — Au moins êtes-vous bien sûr que personne n'y pourrait avoir plus de droit. — C'est enflammer l'espoir à côté de l'incertitude, et c'est troubler tous les charmes de l'un, par les affreux tourmens de l'autre. — Ne serais-je pas la plus malheureuse des femmes, si je croyais au sentiment que vous cherchez à peindre? — Et moi, le plus infortuné des hommes, si je ne parvenais à vous l'inspirer. — O! Ceilcour, vous voulez me faire pleurer toute ma vie le bonheur de vous avoir connu! — Je voudrais vous le faire chérir, je voudrais que cet instant dont vous parlez, fût aussi précieux pour vous, que le sont à mon cœur, ceux où l'amour me fixa

fixa pour jamais à vos pieds.... Et Dolsé versant quelques larmes... Vous ne connaissez pas ma sensibilité, Ceilcour....; non, vous ne la connaissez pas.... Ah! n'achevez point d'égarer ma raison, si vous n'êtes pas sûr de mériter mon cœur... vous ne savez pas ce que me coûterait une infidélité.... Regardons tout ce qui s'est passé comme des propos ordinaires.... comme des plaisirs qui peignent votre goût et votre délicatesse, dont je suis reconnaissante au possible; mais n'allons pas plus loin; j'aime mieux pour ma tranquillité, vous voir comme le plus aimable des hommes, que d'être contrainte un jour à vous regarder comme le plus cruel; ma liberté m'est chère, jamais sa perte ne m'a coûté de larmes, j'en répandrais de bien amères, si vous n'étiez qu'un séducteur. — Que vos craintes sont injurieuses, Dolsé, qu'il est affreux pour moi de vous les voir, quand je fais tout pour les anéantir.... Ah! je le sens, ces détours ne sont faits que pour m'instruire de mon destin.... il faut que je renonce à faire passer dans votre âme

les feux qui dévorent la mienne.... il faut que je trouve le malheur de ma vie, où j'en désirais la félicité... et ce sera vous.... ce sera vous cruelle qui aurez détruit toute la douceur de mes jours!

L'obscurité ne permit pas à Ceilcour de voir ici l'état de sa belle maîtresse; mais elle était couverte de pleurs... des sanglots coupaient sa respiration... elle veut se lever et sortir du bosquet, Ceilcour l'arrête, et la contraignant de se rasseoir, non... non, lui dit-il, non vous ne fuirez-pas, sans que je sache à quoi m'en tenir... dites ce que je dois espérer; ou rendez-moi la vie, ou plongez à l'instant un poignard dans mon sein... mériterai-je un jour quelque sentiment de vous Dolsé... ou faut-il me résoudre à mourir du désespoir de n'avoir pu vous attendrir? — Laissez-moi, laissez-moi je vous conjure, n'arrachez pas un aveu qui n'apportera rien de plus à votre bonheur et qui troublera tout le mien. — Oh juste ciel! est-ce donc ainsi que je devais être traité par vous?... Je vous entends madame... oui vous le pronon-

cez mon arrêt... vous éclaircissez mon horrible sort... Eh bien! c'est moi qui vais vous quitter... vous épargner l'horreur d'être plus long-temps avec un homme que vous haïssez. Et en prononçant ces mots Ceilcour se lève. Moi vous haïr, dit Dolsé en le retenant à son tour... ah! comme vous savez le contraire... vous le voulez... eh bien oui... je vous aime... Le voilà dit ce mot qui me coutait autant... mais si vous en abusez pour faire mon tourment... Si jamais vous en aimez une autre... vous me précipiterez au tombeau. Moment le plus doux de ma vie, dit Ceilcour en couvrant de baisers les mains de son amante... Je l'ai donc entendu ce mot flatteur qui va faire toute la joie de ma vie!... et serrant les deux mains qu'il tient, sur son cœur... ô vous que j'adorerai jusqu'à mon dernier soupir, poursuit-il avec véhémence, s'il est vrai que j'aie pu vous inspirer quelque chose, pourquoi balanceriez-vous à m'en convaincre... pourquoi remettre à d'autres

instans la possibilité de se rendre heureux... Cet asyle solitaire... le silence profond qui règne autour de nous... ce sentiment dont nous brûlons tous deux... O Dolsé!... Dolsé! il n'est qu'un instant pour jouir, ne le laissons pas échapper, et Ceilcour en disant ces paroles où se peint l'ardeur de la plus vive passion, presse fortement dans ses bras l'objet de son idolâtrie... mais la baronne s'échappant... Homme dangereux, s'écrie-t-elle, je savais bien que tu ne voulais que me tromper... laisse moi fuir perfide... Ah! tu n'es plus digne de moi... Puis continuant avec fureur... La voilà cette promesse d'amour et de respect... voilà la récompense de cet aveu que tu m'as arraché... C'est pour contenter un desir que tu m'as jugé digne de toi!... Comme tu m'as méprisée cruel! devais-je donc m'attendre à n'être vue de Ceilcour que sous cet aspect insultant... Va chercher des femmes assez viles pour ne vouloir de toi que des plaisirs, et laisse moi pleurer l'orgueil que j'avais mis à posséder ton cœur.

Créature angélique, dit Ceilcour en tombant aux pieds de cette femme céleste... non vous ne pleurerez point la possession de ce cœur, où vous daignez attacher quelque prix! il est à vous... il est pour jamais à vous... vous y régnerez despotiquement; pardonnez un instant d'erreur à la violence de ma passion... ce crime est le vôtre, Dolsé, il est l'ouvrage de vos charmes, il y aurait une affreuse injustice à vouloir m'en punir. Oubliez-le... oubliez-le madame... c'est votre amant qui vous en conjure. — Rentrons Ceilcour... vous m'avez fait sentir mon imprudence... je ne croyais pas au danger près de vous... vous avez raison, c'est ma faute... et cherchant toujours à sortir du bosquet; voulez-vous donc me voir expirer à vos genoux, dit Ceilcour... non je ne les quitterai pas que vous ne m'ayez pardonné.—O monsieur, comment puis-je excuser l'action de votre vie, la plus capable de me prouver votre indifférence. — Cette action n'était due qu'à l'excès de mon amour.— On n'avilit point ce qu'on aime. — Par-

donnez au délire des sens. — Levez-vous Ceilcour je serais plus punie que vous, s'il fallait que je cessasse de vous aimer... Eh bien je vous pardonne, mais ne m'outragez plus, n'humiliez pas celle dont vous attendez, dites-vous, votre félicité; quand on a autant de délicatesse dans l'esprit, peut-on en manquer dans le cœur... S'il est vrai que vous m'aimiez comme je vous aime, avez-vous pu vouloir me sacrifier à la fantaisie d'un moment? Comme vous me regarderiez à présent, si j'avais satisfait vos desirs, et comme je me mépriserais moi-même, si cette faiblesse eut avilie mon âme! — Mais vous ne me détesterez pas, Dolsé, pour avoir été séduit par vos attraits... Vous ne me haïrez pas pour n'avoir un instant écouté de l'amour... que son ardeur et son ivresse? Ah! que je l'entende encore une fois ce pardon où j'aspire. Venez, venez Ceilcour, dit la baronne en entraînant son amant au château, oui, je vous pardonne... mais ce sera de bien meilleur cœur quand nous serons tous deux loin du péril, fuyons

tout ce qui peut le renouveller, et puisque nous sommes l'un et l'autre assez coupables... vous, pour avoir mal connu l'amour, moi, pour en avoir trop présumé, dérobons-nous pour toujours à tout ce qui pourrait multiplier nos torts en en facilitant la rechûte.

Tous deux revinrent au bal; un peu avant que d'entrer, Dolsé prit la main de Ceilcour. Mon cher ami, lui dit-elle, vous voilà maintenant pardonné de bonne foi... ne m'accusez ni de pruderie ni de sévérité, j'aspire réellement à votre cœur, et ma faiblesse me l'eut fait perdre... m'appartient-il encore tout entier? — O Dolsé! vous êtes la plus sage... la plus délicate des femmes et vous serez toujours la plus adorée.

On ne pensa plus qu'au plaisir... Ceilcour enchanté de son opération, se dit au comble de la joie... Voilà la femme qui me convient, c'est celle-là qui doit faire mon bonheur, la seconde et nouvelle épreuve où je veux la mettre encore, avec une âme comme la sienne, devient presqu'inutile; il ne doit pas

exister une seule vertu sur la terre, qui ne se trouve dans le cœur de ma Dolsé; il doit être l'asyle de toutes... Image du ciel, il doit être aussi pur que lui. Mais ne nous aveuglons pourtant pas, poursuivit-il, j'ai promis d'écarter toute prévention... La comtesse de Nelmours est étourdie, légère, enjouée, elle a des charmes comme Dolsé, et son âme est peut-être aussi belle... essayons.

La baronne partit en sortant du bal, Ceilcour qui la conduisit lui-même dans une caléche à six chevaux, jusqu'au bout de ses avenues, se fit répéter son pardon, lui jura mille fois de l'adorer toujours, et se sépara de cette femme charmante, aussi certain de son amour que de sa vertu, et de la délicatesse de son âme.

Les présens que la baronne avait reçu chez le chevalier aux armes noires, l'avaient devancé, sans qu'elle l'eût su; elle en trouva sa maison décorée quand elle y rentra. Hélas, dit-elle à l'aspect de ces dons, quels momens flatteurs leur vue me fera-t-elle sans cesse éprou-

ver, s'il m'aime aussi sincèrement que je le crois; mais combien ces présens funestes déchireront mon cœur, s'ils ne sont que les fruits de la légèreté de cet homme charmant, ou de simples effets de sa galanterie.

Le premier soin de Ceilcour en revenant à Paris, fut d'aller chez la comtesse de Nelmours; il ignorait si elle avait su la fête qu'il venait de donner à Dolsé, et dans le cas qu'elle en fut instruite, il était très-curieux de savoir ce qu'aurait produit ce procédé sur une âme aussi fière.

On venait de tout apprendre. Ceilcour est reçu froidement; on lui demande comment il est possible de quitter une campagne où l'on jouit de plaisirs aussi délicieux. Ceilcour répond qu'il n'imagine pas comment une plaisanterie de société.... un bouquet donné à une amie, peut avoir fait tant d'éclat.... Persuadez-vous donc, belle comtesse, continue-t-il, que, si comme vous le prétendez, je voulais donner une fête, ce ne serait qu'à vous que j'oserais la proposer. — Vous

n'en reviendriez pas au moins avec un ridicule comme celui que vous venez de vous donner, en prenant pour la dame de vos pensées une petite prude qu'on ne voit nulle part, et qui, sans doute, ne s'isole ainsi, que pour s'occuper plus romanesquement de son beau chevalier. C'est vrai, je sens mes torts, répond Ceilcour, et malheureusement je ne connais qu'une façon de les réparer. — Et quelle est-elle? — Mais c'est qu'il faut que vous vous y prêtiez.... et vous ne le voudrez jamais. — Et qu'ai-je à faire là, je vous prie? — Ecoutez avant de vous fâcher; un bouquet à la baronne de Dolsé est un ridicule, j'en conviens, et je ne vois, pour le couvrir, qu'une fête à la comtesse de Nelmours. — Moi, devenir le singe de cette petite femme.... me laisser jeter des fleurs au nez en spectacle..... Oh! pour le coup, vous en conviendrez, si j'effaçais par-là vos torts, ce ne serait qu'en m'en donnant à moi-même, et je n'ai ni le desir de partager vos folies aux risques de ma réputation, ni le dessein de voiler vos inconséquences en m'acca-

blant de ridicules. — Il n'est pourtant pas bien reconnu qu'il y en ait un énorme à donner des fleurs à une femme. — Vous l'avez donc cette femme?... En vérité, je vous en félicite, c'est le plus joli couple.... vous me le direz au moins.... vous le devez.... ne savez-vous donc pas combien je m'intéresse à vos plaisirs?... Qui eût pensé, il y a six mois, qu'on aurait cette petite créature... avec une taille de poupée.... des yeux assez jolis si vous voulez, mais qui ne signifient rien.... un air de pudeur.... qui m'excéderait si j'étais homme.... et pas plus formée que si cela sortait du couvent; parce que cette femme a lu quelques romans, elle s'imagine avoir de la philosophie dans l'esprit, et devoir aussitôt courirl a même carrière que nous; ah! rien n'est si plaisant.... laissez-m'en rire à l'aise, je vous conjure.... Mais vous ne me dites pas ce que cela vous a coûté de peines.... vingt-quatre heures.... je le parie.... Ah! Ceilcour, l'excellente histoire! je veux en amuser Paris, je prétends que l'Univers admire et votre choix

et votre goût pour les fêtes.... car, raillerie cessante, on dit que c'était d'une élégance.... Ainsi vous me faites donc la grâce de jeter les yeux sur moi pour succéder à cette héroïne..... j'en suis d'une gloire.... Belle comtesse, dit Ceilcour, avec le plus grand sang-froid, quand vos sarcasmes seront épuisés, j'essaierai de vous parler raison.... si cela se peut. — Allons, parlez, parlez, je vous écoute, justifiez-vous, si vous l'osez. — Me justifier, moi ... il faut avoir des torts pour se justifier, et celui que vous me supposez ici, n'est-il pas impossible, après les sentimens que vous me connaissez pour vous? — Je ne vous connais aucun sentiment pour moi, je ne sache pas que vous m'en ayiez jamais fait voir aucun; si cela était, vous n'auriez certainement pas donné de fête à Dolsé. — Eh! laissez-là, madame, une plaisanterie sans conséquence; j'ai donné un bal et quelques fleurs à Dolsé, mais ce n'est qu'à la comtesse de Nelmours ... à la femme du monde que j'aime le mieux, à qui je prétends donner une fête.... — Encore si

avec ce projet d'en donner deux, vous eussiez du moins commencé par moi. — Mais réfléchissez donc que c'est ici une histoire de calendrier; si Sainte-Irène y précède Sainte-Henriette, de trois semaines, est-ce ma faute, et qu'importe ce frivole arrangement, dès qu'Henriette règne seule au fond de mon cœur, et qu'elle ne peut-être précédée par qui que ce soit. — Je sais bien que vous me l'avez dit, mais comment voulez-vous que je le croie? — Il faut ou se bien peu connaître, ou être bien dépourvue d'orgueil, pour hasarder tout ce que vous venez de dire aujourd'hui. — Oh! doucement, l'inconséquence ne porte que sur vous; il n'y a pas un grain de vanité de moins dans moi; je ne me mets pas encore au-dessous de votre déesse, et j'ai cru pouvoir vous persiffler tous deux, sans faire croire à mon humilité. — Soyez donc juste une fois dans votre vie; appréciez les choses ce quelles valent, et nous y gagnerons tous. — C'est que j'avais eu la folie de prétendre à vous fixer.... j'y avais mis une sorte de triomphe, dont l'anéantissement

me déplairait..... Jurez-moi donc que cette petite indolente ne vous a jamais rien inspiré. — Est-ce de celui que vous enchaînez, qu'il faut exiger ce serment? je ne vous pardonne pas même d'y penser.... et si je faisais bien, j'en serais piqué au point de ne plus vous voir. — Ah! je savais bien que le fourbe allait me contraindre à lui demander des excuses. — Pas un mot, mais c'est qu'il y a des choses si hors de vraisemblance. — C'est assurément bien l'histoire de tout ceci. — Et pourquoi tant de train si vous le sentez? — Je ne veux rien de tout ce qui a l'air de vous enlever à moi. — Mais quelque chose peut-il y réussir? — Que sais-je, connaît-on les hommes? — Ne me confondez donc pas toujours. — Je conçois bien que vous aimeriez mieux que je vous pardonnasse. — Vous le devez...! allons, point d'enfance, et venez passer deux jours chez moi, pour y apprendre plus sûrement qu'à Paris, s'il est vrai que j'aie seulement conçu l'idée d'une fête pour une autre femme que pour ma chère comtesse.... et l'adroit person-

nage saisissant alors une main de celle qu'il éprouve, il la porte sur son cœur. Cruelle, lui dit-il avec transport, quand votre image est gravée là, pour ne s'en effacer jamais, devez-vous supposer qu'une autre puisse y balancer votre empire? — Allons, n'en parlons plus.... mais pour vous promettre deux jours.... — J'y compte. — En vérité, ce serait une folie. — Vous la ferez. — Allons donc, votre ascendant sur moi l'emporte, et vous triompherez toujours. — Toujours? — Oh! non pas généralement, il y a de certaines bornes que je ne franchirai jamais.... et si je croyais que dans tout cela, il y eut le plus petit projet sur ma raison, je vous refuserais très-certainement. — Non, non, on la respectera cette raison sévère.... A quelque point que je doive y perdre, les vues que j'ai sur vous s'allieraient-elles avec la séduction? On trompe une femme qu'on méprise.... dont on veut des plaisirs d'un moment pour ne s'en occuper jamais sitôt qu'ils sont goûtés; mais de quelle différente nature sont les procédés qu'on

emploie avec celle dont on attend le bonheur de sa vie ! — J'aime à vous voir un peu de sagesse.... vous le voulez, j'irai vous voir.... mais point de faste, que ce soit par cette différence que l'on reconnaisse celle qui doit exister entre ma rivale et moi ; je veux au moins qu'on dise que vous avez agi avec cette petite créature comme avec une femme avec laquelle on est en cérémonie, et avec moi, comme avec la plus sincère amie de votre cœur. Croyez, dit Ceilcour en s'échappant, que vos uniques desirs seront la régle de ma conduite.... que je travaille un peu pour moi dans cette fête dont vous daignez accepter l'hommage, et qu'il serait bien difficile que j'en fusse satisfait si je ne voyais, dans ces yeux charmans, le plaisir éveiller l'amour et régner à côté de lui.

Ceilcour fut tout préparer ; il vit deux ou trois fois la comtesse dans l'intervalle, afin que rien ne pût réfroidir les résolutions qu'elle avait prises ; il fit également deux visites secrètes à Dolsé qu'il ne cessa d'entretenir de sa flamme ;

là, il put se convaincre mieux que jamais de la délicatesse des sentimens de cette femme sensible, et démêler sur-tout qu'elle serait sa douloureuse affliction, si elle apprenait qu'on dût malheureusement la tromper. Il lui cacha avec le plus grand soin la fête projetée pour Nelmours, et s'abandonna pleinement du reste à sa destinée et aux circonstances. Quand on a dessein de prendre un parti, et que *des motifs puissans* nous y déterminent, il faut après avoir fait de son mieux pour éviter l'éclat, se livrer sans crainte aux suites inévitables d'un projet dont de plus grandes précautions troubleraient peut-être l'accomplissement, et nuiraient parconséquent à nos vues.

Le 20 juillet, veille de la fête de madame de Nelmours, cette charmante femme part dès le matin pour se rendre au château; elle arrive à midi à l'entrée des avenues; deux génies la reçoivent à son carrosse et la prient de s'arrêter un instant. On ne vous attendait pas aujourd'hui, madame, dans les états du prince Oromasis, dit l'un d'eux; très-occupé

d'une passion qui le dévore, il est venu se retirer ici pour y gémir en liberté, c'est en raison de ces projets de solitude qu'il a fait bouleverser tous les chemins de son empire; et en effet, la comtesse jetant les yeux sur l'immense avenue qui se présente à elle, ne voit que des arbres entièrement dépouillés de leur verdure, un aspect aride et désert..... un chemin brisé de partout, n'offrant à chaque pas que des ravins et des précipices. Un moment la dupe de la plaisanterie..... Oh! je le savais bien, dit-elle, qu'il ne lui viendrait dans la tête que des choses ridicules; si c'est ainsi, qu'il a dessein de me recevoir, je le tiens quitte de sa galanterie, et je m'en retourne. Mais, madame, dit un des génies, en la retenant; vous savez que le prince n'a qu'un mot à dire pour faire à l'instant changer la face de l'Univers, souffrez-donc qu'on l'instruise, et de suite il donnera des ordres pour faciliter votre arrivée chez lui. — En attendant, que voulez-vous que je devienne? — Oh! madame, faut-il un siècle pour

instruire le prince? Le génie frappe l'air de sa baguette, un sylphe s'élance de derrière un arbre, traverse les airs avec rapidité, revient avec plus de vîtesse encore. A peine arrivé au carrosse de la comtesse, pour l'avertir qu'elle est la maîtresse de descendre, qu'il repart avec la même promptitude, et dans ce second trajet tout change à mesure qu'il fend les airs. Cette même avenue agreste, isolée, détruite, où l'on n'appercevait pas une âme, tout-à-coup remplie de plus de trois mille personnes, offre aux yeux de la comtesse, la décoration d'une foire superbe, ornée de quatre cents boutiques de chaque côté de l'allée, remplies de toutes sortes de bijoux et d'objets de modes. Des filles charmantes et pittoresquement vêtues tenaient ces boutiques et en annonçaient les marchandises. Les branches de ces arbres nuds et dépouillés l'instant d'avant, succombent à présent sous le poids des guirlandes de fleurs et des fruits dont ils sont chargés, et cette route brisée tout à l'heure, n'est maintenant qu'un tapis

de verdure qu'on parcourt au milieu d'une forêt de rosiers, de lilas et de jasmins. En vérité votre prince est un fou, dit la comtesse aux deux génies qui l'accompagnent; mais en prononçant ces mots elle change de couleur, et il devient facile de discerner sur les traits de sa physionomie, comme elle est orgueilleuse et flattée des soins que l'on prend pour la surprendre et pour l'intéresser. Elle avance : Princesse, lui dit un des deux génies qui la guide, toutes ces bagatelles, toutes ces frivolités que vos yeux plus brillans que l'éclair peuvent appercevoir dans ces boutiques, vous sont offertes; nous vous supplions de vouloir bien choisir, et ce que vos doigts d'albâtre auront daigné toucher, se retrouvera ce soir dans les appartemens qui vous sont destinés. Cela est trop honnête, répond la comtesse ; je sais combien je fâcherais le maître de ces lieux, si je refusais cette galanterie, mais je serai discrète ; et s'avançant dans les avenues elle parcourt tantôt à droite, tantôt à gauche les boutiques qui lui paraissent

les plus élégantes ; elle touche fort peu de choses, mais elle en desire beaucoup ; et comme elle était scrupuleusement observée, et qu'on ne perdait aucun de ses gestes, ni de ses regards, on marque avec la même exactitude, et ce qu'elle indique et ce qu'elle desire ; on observe de même qu'elle loue la beauté de quelques-unes des femmes qui débitent les bijoux.... et l'on verra bientôt de qu'elle manière Ceilcour satisfait à ses moindres desirs.

A trente pas du château, notre héroïne voit arriver son amant sous l'emblême du génie de l'air, suivi de trente autres génies qui paraissent former sa cour. Madame, dit Oromasis, (on voudra bien sous ce nom reconnaître Ceilcour) j'étais loin de m'attendre à l'honneur que vous daignez me faire, vous m'auriez vu voler au-devant de vous, si j'eusse prévu cette faveur ; permettez-moi, continua-t-il en s'inclinant, de baiser la poussière de vos pieds, et de m'abaisser devant la divinité qui préside au Ciel et qui règle les mouvemens de

la terre; en même temps le génie et tout ce qui l'entoure se prosternent la face sur le sable, jusqu'au geste que fait la comtesse, pour leur ordonner de se lever: alors tout s'avance vers le château.

A peine arrivé sous le vestibule que la fée Puissante, protectrice des domaines d'Oromasis, vient respectueusement saluer la comtesse; c'était une grande femme d'environ quarante ans, fort belle, majestueusement vêtue, et dont l'air affable ne présageait que des choses flatteuses.

Madame, dit-elle à la déesse du jour, le génie que vous venez visiter est mon frère, sa puissance qui n'est pas aussi étendue que la mienne, ne lui permettrait pas de vous recevoir comme vous le méritez, si je n'aidais à ses intentions. Une femme se confie mieux à une personne de son sexe; permettez-donc que je vous accompagne, et que je fasse obéir à tous les ordres qu'il vous plaira de donner. Aimable fée ! répondit la comtesse, je ne puis qu'être enchantée de ce que je vois; je vous ferai donc part de toutes

mes pensées; et la première preuve de ma confiance, est la permission que je vous demande de passer quelques minutes dans l'appartement qui m'est destiné; il fait très-chaud, j'ai marché fort vîte, et je desirerais prendre quelques vêtemens plus frais. La fée passe la première, les hommes se retirent, et madame de Nelmours arrive dans une salle fort vaste, où les preuves d'une nouvelle galanterie de son amant se présentent bientôt à ses yeux.

Cette femme élégante... même dans ses faiblesses, en avait une assez pardonnable à une jolie femme. Possédant chez elle à Paris, l'appartement du monde le plus magnifique et le mieux distribué, quelque part où il lui fallait aller, ce n'était jamais sans regret qu'elle quittait sa délicieuse retraite; elle était accoutumée à son lit, à ses meubles, et elle se désolait intérieurement dès qu'il s'agissait d'être ailleurs. Ceilcour ne l'ignorait pas... la fée s'avance; de sa baguette elle frappe un des murs de la salle où toutes deux se trouvent; la sépa-

ration s'écroule, et présente en tombant, l'appartement entier que Nelmours regrette à Paris. Mêmes ornemens, mêmes couleurs... mêmes meubles... même distribution ; oh pour ce soin si délicat, dit-elle, en vérité il me touche jusqu'au fond de l'âme : elle entre et la fée la laisse au milieu des six femmes qu'elle avait le plus admirées dans l'avenue ; elles étaient destinées à la servir. Leur premier soin est de présenter des corbeilles où la comtesse trouve douze sortes de vêtemens complets... elle choisit... On la déshabille, puis avant que de se revêtir des nouvelles robes qui lui sont offertes, quatre de ces filles la frottent, la délassent à la manière orientale, pendant que les deux autres vont lui préparer un bain, où elle se repose une heure dans des eaux de jasmin et de rose; on la pare en sortant, des magnifiques habits qu'elle a préférés... elle sonne, la fée vient la reprendre, et la conduit dans une salle de festin superbe.

Un sur-tout de la plus grande beauté, remplissait

remplissait une table ronde, et ne laissait au-delà de lui, qu'un cercle couvert de fleurs d'oranges et de feuilles de roses, qui montait et descendait à volonté; ce cercle destiné à contenir les mets, n'en supportait néanmoins aucun; la comtesse de Nelmours, l'une des femmes de Paris qui s'entendaient le mieux à faire bonne chère, pouvait ne pas être contente de ce qui lui serait servi, il avait paru plus agréable à Ceilcour de la laisser elle-même ordonner son dîner. Dès qu'il l'eût invité à s'asseoir, et que les couverts qui régnaient autour du cercle de fleurs eurent été remplis par sa suite et par lui au nombre de vingt-cinq hommes et d'autant de femmes, la comtesse lut dans un petit livre d'or qui lui fut présenté par la fée, un menu de cent différentes espèces de plats que l'on savait être le plus de son goût... Avait-elle choisi, la fée frappait, le cercle s'enfonçait en laissant néanmoins autour de lui une rampe de même forme où les assiettes se trouvaient posées, et le cercle de fleurs remontant aussi-tôt,

revenait chargé de cinquante plats de l'espèce de celui qu'avait choisi madame de Nelmours. Dès qu'elle avait goûté de ce mets, ou que de la vue seule, la fantaisie lui était passée, elle en choisissait un nouveau, qui paraissait sur-le-champ de la même manière et dans le même nombre, sans qu'il fût possible de comprendre par quel art tout ce qu'elle desirait arrivait avec autant de vîtesse. Elle abandonne le choix indiqué par le livre; elle demande autre chose, même obéissance, même promptitude.

Oromasis, dit alors la comtese au génie de l'air, ceci est par trop singulier... je suis chez un magicien, laissez-moi fuir une maison dangereuse où je sens bien que ma raison ni mon cœur ne sauraient être en sûreté. Rien n'est à moi dans tout cela madame, répondit Ceilcour, cette magie s'opère par vos desirs, vous en ignoriez le pouvoir, continuez d'en faire des essais, ils vous réussiront tous.

Aussi-tôt qu'on fut hors de table, Ceilcour proposa à la comtesse une prome-

nade dans ses jardins. A peine a-t-on fait trente pas que l'on se trouve près d'une magnifique pièce d'eau, de laquelle les bords sont si bien déguisés, qu'il devient impossible de voir où se termine ce bassin immense, il semble que ce soit une mer. Tout-à-coup trois vaisseaux dorés, dont les cordages sont de soie pourpre et les voiles de taffetas de même couleur, brodées d'or, paraissent vers l'occident; il en arrive trois autres du point opposé, dont tout ce qui doit être de bois est argent, et tout le reste couleur de rose. Ces navires sont prêts à se rencontrer et le signal du combat se donne. Oh ciel! dit la comtesse, ces vaisseaux vont se battre... et pour quelle raison? Madame, répondit Oromasis, je vais vous l'expliquer. S'il était possible que ces guerriers pussent nous entendre, peut-être apaiserions-nous leur querelle; mais la voilà maintenant trop engagée, il nous serait difficile de les fléchir; le génie des comètes qui commande les vaisseaux d'or, se vit enlever il y a un an, dans un de ses palais lumineux, sa

jeune favorite Azélis, dont la beauté n'a dit-on rien d'égal, le ravisseur était le génie de la lune que vous voyez à la tête de la flotte d'argent; ce génie transporta sa conquête au fort que voilà sur cette roche, poursuivit Oromasis en montrant sur la crête d'une montagne qui touchait aux nues, une citadelle inexpugnable, voilà où il enchaîne sa proie, perpétuellement défendue par la flotte qu'il entretient dans cette mer et à la tête de laquelle vous le voyez aujourd'hui. Mais le génie des comètes décidé à tout pour ravoir Azélis, vient d'arriver sur les vaisseaux qui se présentent à vous, et s'il peut détruire ceux de son adversaire, il s'emparera du fort, ravira sa maîtresse et la ramenera dans son empire; un moyen simple aurait pourtant bien pu faire cesser la querelle. Un arrêt du destin condamne le génie de la lune à rendre à son ennemi la beauté qu'il lui retient, dès que ses yeux auront été frappés d'une femme plus belle qu'Azélis; qui doute madame, poursuivit Oromasis, que vos appas ne soient supé-

rieurs à ceux de cette jeune personne; en vous montrant à ce génie, vous délivreriez-donc la malheureuse captive qu'il tient dans ses fers. Fort bien, dit la baronne, mais ne serais-je pas obligée de prendre sa place? — Oui madame, c'est inévitable, mais il n'abusera pas sur-le-champ de sa victoire, une feinte aussi facile qu'adroite, me ramènera bientôt à vos genoux. Aussi-tôt que vous serez en la puissance du génie de la lune, il faudra lui demander avec instance de vous faire voir l'île de Diamans dont il est possesseur, il vous y conduira; qu'il y vienne avec vous, c'est tout ce que je veux, là seulement sa puissance se trouve subordonnée à la mienne, et je n'ai qu'à paraître dans cette île pour vous ravir à son pouvoir; ainsi madame vous aurez fait une belle action en délivrant Azélis, vous n'aurez couru nuls risques, et vous n'en serez pas moins ce soir de retour dans mes états. Tout cela est fort bien, reprit la comtesse, mais réfléchissez-vous que pour opérer cette belle action, il faut que je sois plus

belle qu'Azélis. — Ah ! craint-on de ne l'être pas autant qu'Azélis, quand on l'est plus qu'aucune femme de la terre ; mais malheureusement tout ceci n'est peut-être plus de saison, et si le génie des comètes vient à triompher, votre généreux secours est inutile ; voilà les vaisseaux prêts à se joindre, attendons l'issue du combat.

A peine Ceilcour a-t-il dit ces mots, que les flottes commencent à se canonner... Pendant plus d'une heure on fait de part et d'autre un feu d'enfer... les navires se réunissent enfin, une infanterie formidable inonde les ponts.... On se heurte, on s'accroche, les six vaisseaux ne font plus qu'un seul champ, sur lequel on se bat avec ardeur ; des morts paraissent tomber de toutes parts, la mer est teinte de sang, elle est couverte de malheureux qui s'y précipitent, espérant trouver leur salut dans les flots ; cependant l'avantage est entier au génie de la lune, les vaisseaux d'or se désagréent, les mâts tombent, les voiles se déchirent, à peine reste-t-il encore sur

cette flotte quelques soldats pour la défendre; le génie des comètes ne pense plus qu'à la fuite, il cherche à se dégager, il y réussit, sa flotte se sépare, mais elle n'est plus en état de tenir la mer; le génie qui la commande voyant la mort l'environner de toutes parts, se jette dans un esquif avec quelques uns de ses matelots; il était temps: à peine a-t-il pris le large que ses navires, tous trois élancés dans les airs, au moyen des poudres embrasées par l'ennemi dans leurs flancs, s'y brisent avec un fracas épouvantable, et retombent en tristes débris, sur la surface agitée des eaux.

Voilà le plus beau spectacle que j'aie vu de ma vie, dit la comtesse, en serrant les mains de son amant; il semble que vous ayiez deviné que la chose du monde que je desirasse le plus, fût de voir un combat naval. Mais, madame, répond Oromasis, voyez-vous où ceci vous entraîne; avec l'âme généreuse que je vous connais, vous allez voler au secours d'Azélis, la rendre au prince des Comètes qui, comme vous voyez, se dirige

vers nous pour solliciter votre appui. Oh ! non, dit la comtesse en riant, je n'ai pas assez d'orgueil pour entreprendre une telle aventure.... Songez quelle humiliation, si cette petite fille allait être plus jolie que moi.... et puis, me trouver perchée à six ou sept cents toises de terre.... sans vous.... avec un homme que je ne connais pas.... qui sera peut-être fort entreprenant.... Me répondez-vous des suites? — Oh ! madame, votre vertu.... — Ma vertu?.... et comment voulez-vous, je vous prie, qu'on pense encore aux vertus de ce bas-monde, quand on est aussi près des cieux? et si ce génie allait vous ressembler, croyez-vous que je pusse m'en défendre? — Les moyens de vous soustraire à tous dangers vous sont connus, madame; desirez de voir l'île des Diamans, et je vous ravis aussi-tôt aux mains de cet audacieux. — Qui vous dit qu'il sera temps; tout cela suppose des heures; il ne faut que six minutes, et un beau génie pour rendre une maîtresse infidèle..... Allons, allons, j'accepte pourtant, continue la

comtesse.... mais je me fie à vous, et plus encore à votre aimable sœur; ne m'abandonnez ni l'un ni l'autre, et je suis tranquille.... La fée promet; arrive en cet instant le génie vaincu, qui sollicite plus vivement encore les bontés de l'amante d'Oromasis.... elle est déterminée; un signal se donne; la forteresse y répond.... Partez, madame, partez, dit Oromasis; le génie de la Lune vient de m'entendre, il est prêt à vous recevoir. — Eh ! comment voulez-vous, s'il vous plaît, que j'arrive sur le haut de cette roche, dont un oiseau aurait de la peine à atteindre le sommet. Alors la fée frappe l'air de sa baguette.... des cordes de soie que l'on n'avait point apperçues, tenant au rivage d'un côté... fortement attachées aux murs du fort par leur autre bout, se tendent avec roideur; un char de porcelaine blanche, attelé de deux aigles noirs, descend rapidement du fort par le moyen des cordes qu'on vient d'indiquer. Dés qu'il est à terre, on le retourne avec vîtesse; les aigles faisant face au fort, paraissent prêts à y remonter; la

comtesse et deux de ses femmes s'élancent dans le char, et l'éclair est moins prompt à traverser la nue, que cette fragile voiture n'est à conduire aux barrières du fort le poids précieux qu'on lui confie.

Le génie s'avance, il vient recevoir la princesse.... O décrets sacrés des destins, s'écrie-t-il, en l'appercevant.... voilà celle qui m'est annoncée.... voilà celle qui va m'enchaîner à jamais, et qui va délivrer Azélis; entrez, madame, venez recevoir ma main, venez jouir de votre triomphe.... Votre main, dit madame de Nelmours un peu effrayée.... En vérité, je n'en ai pas trop d'envie; n'importe, avançons toujours, nous capitulerons tout-à-l'heure.

Les portes s'ouvrent, et la comtesse pénètre dans de petits appartemens délicieux, dont les plafonds, les murs et les parquets sont de porcelaine, tantôt variée, tantôt d'une seule couleur. Pas un seul meuble de ce manoir céleste, n'était d'une composition différente.

Permettez, dit le génie, en laissant sa

dame dans un cabinet de porcelaine jonquille, permettez que j'aille vous chercher ma captive.... il faut qu'une confrontation plus exacte assure encore mieux votre victoire.... Le génie sort.

En vérité, dit la comtesse, en se jetant sur un canapé de porcelaine garni de carreaux de pekin bleu, voilà un génie bien plaisamment logé; il est impossible de voir une maison plus fraîche.... Mais il faut y prendre garde aux chûtes, madame, lui répond celle de ses femmes à qui elle s'est adressée, je crains bien que tout ce que nous voyons ne soit qu'artifice, et que nous ne soyons ici dans les airs, extrêmement aventurées; en même temps toutes trois tâtent les murs, et reconnaissent que l'édifice entier où elles se trouvent, n'est que de carton verni avec un tel art, qu'au premier coup-d'œil on eut réellement pris tout cela pour de la plus belle porcelaine.... Oh ciel! dit madame de Nelmours, avec une assez plaisante frayeur, nous allons culbuter au premier vent, et nous sommes ici dans le plus grand

danger. Mais les précautions étaient trop bien prises, et celle qui se trouvait dans cette décoration magique, était trop chère à l'inventeur de la galanterie, pour que de tels risques fussent à redouter.

Le génie reparaît. Quelle surprise pour la comtesse!... celle que l'on amène.... la femme qui vient faire assaut de beauté avec elle.... c'est Dolsé.... c'est cette rivale si crainte, ou plutôt, disons mieux, et ne tenons pas le lecteur plus long-temps inquiet.... l'image.... l'entière ressemblance de Dolsé, une jeune fille si parfaitement conforme à elle, que tout le monde s'y méprend.

Eh bien! madame, dit le génie, dès que les loix du destin me condamnent à rendre cette prisonnière aussi-tôt qu'une plus belle femme qu'elle, aura frappé mes yeux, croyez-vous maintenant que je puisse rompre ses fers? Madame, dit la comtesse, en s'avançant vers la jeune personne, qu'elle continue de prendre pour Dolsé.... expliquez-moi tout ceci, je vous conjure. Pouvez-vous vous en plaindre, répond la jeune fille, dès que

cette démarche assure votre triomphe en m'humiliant.... régnez, princesse, régnez, vous en êtes digne, laissez-moi fuir votre présence, laissez-moi pour jamais ensevelir ma défaite et mon humiliation.... et la petite femme disparait, laissant encore la comtesse dans la complète illusion que celle qu'elle vient de voir est sa rivale, mais sans pouvoir démêler quelle fatalité bisarre peut l'amener en cette circonstance.

Etes-vous satisfaite, madame, dit alors le génie, et consentirez-vous à me donner la main? Oui, répond la comtesse, prévenue, mais aux conditions qu'avant de serrer nos nœuds, vous me donnerez à souper ce soir dans l'île des Diamans, et que jusqu'à l'heure de vous y rendre, je parcourerai tout à l'aise votre singulière habitation.

Les conditions s'accordent, et la comtesse continue de visiter les appartemens magiques du génie de la Lune. Elle arrive enfin dans un cabinet peint en porcelaine du Japon, au milieu duquel était une table, contenant un petit palais de

diamans. Nelmours les examine, elle les vérifie. Oh ! pour ceci, dit-elle à ses femmes, il n'y a pas de fraude comme aux murailles de cette maison, et je ne vis jamais rien de plus beau. Quel est ce bijou, demanda-t-elle au génie, expliquez-le moi, je vous conjure. — C'est mon présent de noces, madame, c'est la représentation exacte du palais de l'île où vous me demandez ce soir à souper.... Daignerez-vous, continua-t-il, en le lui présentant, l'accepter d'avance pour prix des faveurs que j'attends de vous. Ah ! répondit madame de Nelmours, nous allons un peu vîte en besogne ; vos diamans sont délicieux, et je les accepte de tout mon cœur.... mais je voudrais bien, je l'avoue, qu'ils ne m'engageassent à rien..... Les arrangemens répugnent à ma délicatesse. Eh bien ! cruelle, reprit le génie, faites donc tout ce qu'il vous plaira... disposez de moi à votre gré, tout vous appartient ici, mon château, mes bijoux, mes meubles, les domaines que nous allons parcourir ce soir ensemble , tout est à vous, et sans

arrangemens puisqu'ils vous déplaisent; je m'en rapporterai à votre cœur, et j'attendrai tout des dispositions que je m'efforcerai d'y faire naître. Aussi-tôt la table où est l'édifice de diamans s'enfonce sous terre, et rapporte au lieu du précieux bijou, des fruits glacés de toute espèce; le génie engage la comtesse à se rafraîchir, elle y consent, mais non sans regretter bien amèrement la disparution du petit palais de pierreries, dont la vue paraissait l'attacher beaucoup; où est donc ce joli petit bijou, dit-elle avec inquiétude...: quoi vos promesses... Sont remplies, dit le génie; ce que vous regrettez, madame, orne déjà votre appartement. Ah dieu! répond notre héroïne après un peu de trouble et de réflexion, je vois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit ici, les desirs qu'on y montre, s'y satisfont avec une promptitude qui pourrait finir par m'alarmer... Quittons ce lieu magique, rapprochons-nous un peu plus de la terre, le jour baisse, peut-être l'île où nous devons souper est-elle loin,

pressons-nous de nous y rendre; mais ne serez-vous point effrayée madame, poursuivit le génie, de la manière dont nous allons quitter ce séjour céleste?— Quoi, ne sera-ce point dans ce char volant qui m'y a conduite? — Non madame, apprenez toute l'horreur de mon destin, dès que vous ne consentez pas à me rendre heureux dans ce séjour, il ne m'est plus permis de prétendre à le revoir; dominé par l'influence des planettes qui m'entourent, je suis contraint par elles à perdre insensiblement chaque partie de mes états où je n'éprouve que rigueurs des femmes que j'ai desiré; l'île superbe des Diamans, où je vais vous conduire, disparaîtra de même pour moi, si vous ne vous déterminez pas à devenir ma femme. — Ainsi vous allez donc perdre ce joli petit château de cartes? — Oui madame, il va s'engloutir avec nous. — Vous me faites frémir, cette manière de voyager est bien dangereuse, moi qui ne vais jamais en voiture, sans crainte d'y verser; jugez des peurs que vous allez me

faire. L'heure presse, madame, dit le génie, et nous n'avons pas un moment à perdre, daignez vous étendre sur ce canapé, couvrez-vous y avec vos femmes de ces rideaux de soie qui vous cacheront le danger, et n'ayez sur-tout aucune crainte.

A peine ces mots sont-ils prononcés, à peine la comtesse est-elle enveloppée, qu'un coup de tonnerre affreux se fait entendre, et dans un clin d'œil sans avoir éprouvé d'autre mouvement que celui de se sentir descendre comme par une trappe... tout-à-coup elle se trouve en ouvrant ses rideaux, dans une espèce de trône, placé sur le tillac d'une felouque, voguant sur cette même mer où s'était livré le combat; elle s'y trouvait au milieu de douze petits vaisseaux, dont les cordages n'étaient formés que par des traits de lumières, les mâts, les ponts, les agrés, la caisse du navire, tout n'offrait que des masses de feu. Les rameurs étaient des jeunes filles de seize ans, faites à peindre, couronnées de roses, et simplement vêtues de panta-

lons couleur de chair qui, leur comprimant la taille, dessinaient agréablement toutes leurs formes.

Eh bien! dit le génie à la comtesse, en s'approchant respectueusement d'elle, avez-vous été fatiguée de la route? — Il serait difficile de la faire plus doucement; mais montrez-moi donc le point dont nous sommes partis; le voilà madame, dit le génie, mais il ne reste plus aucuns vestiges ni du rocher ni du château.

Effectivement, tout s'était abîmé à-la-fois, ou plutôt tout s'était artistement transformé en la felouque charmante qu'occupait maintenant la comtesse.

Cependant les matelots rament... les flots gémissent sous leurs efforts multipliés, lorsque tout-à-coup une musique enchanteresse se fait entendre sur les galères qui voguent de conserve avec celle de notre héroïne; ces orchestres sont disposés de façon qu'ils se répondent mutuellement à la manière des fêtes d'Italie, et la musique ne cesse point de toute la route; mais elle varie

autant par les divers morceaux qui s'exécutent, que par la différence des instrumens. L'on entend de ce côté des flûtes mêlées aux sons des harpes et des guittares; ailleurs, ce ne sont que des voix; ici, des haut-bois et des clarinets; là, des violons et des basses; et par-tout de l'ensemble et de l'accord.

Ces sons flatteurs et mélodieux... ce bruit sourd des rames qui s'abaissent de partout en cadence... ce calme pur et serein de l'atmosphère, cette multitude de feux répétés dans les glaces de l'onde... ce silence profond, pour qu'on ne puisse entendre que ce qui sert à la majesté de la scène... tout séduit et enivre les sens, tout plonge l'âme dans une mélancolie douce, image de cette volupté divine qu'elle se peint dans un monde meilleur.

L'on entrevoit enfin l'île de Diamans, le génie de la lune se hâte de la faire appercevoir à celle qu'il y conduit; il était aisé de la distinguer, non-seulement par les rayons lumineux qui s'en échappaient de tout côté, mais plus encore au bâti-

ment superbe qui en forme le centre.

Cet édifice d'ordre corinthien est une rotonde immense, soutenue de colonnes qui ressemblent à des diamans par les feux clairs dont elles sont formées. Le dôme est d'un feu pourpre, imitant la topaze et le rubis, et qui contrastant on ne saurait mieux, avec le feu blanc des colonnes, imprime au total de cet édifice l'air du palais de la divinité même; on ne saurait rien voir de plus beau.

Voilà madame, dit le génie, l'île où vous avez desiré de souper; mais avant que d'y aborder, il m'est impossible de ne pas vous confier mes craintes... Vous le voyez, je ne suis plus dans mon élément, le génie de l'air qui a bien voulu vous envoyer à moi, peut venir vous reclamer dans cette île, où trop faible pour oser le combattre, il faudra que j'aie la douleur de vous céder. Je n'ai donc plus que votre cœur qui puisse me rassurer, madame; daignez me dire au moins que ses mouvemens seront en ma faveur... Arrivons... arrivons dit

madame de Nelmours, que la fête que vous me préparez soit jolie, et nous verrons ce que je ferai pour vous.

A ces mots l'on prend terre au bord d'une route couverte de fleurs, illuminée de droite et de gauche par des faisceaux de lumières, représentant des groupes de nayades, dont les bouches et les mamelles lancent au loin des jets d'une eau claire et limpide. La comtesse descend au bruit des instrumens de sa flotte, conduite par le génie, et suivie d'une foule de nymphes, de dryades, de faunes et de satyres qui l'accompagnent en folâtrant autour d'elle; elle arrive ainsi au palais de Diamans.

Au milieu de la rotonde, aussi magnifiquement décorée à l'intérieur, que superbement éclairée en dehors, paraît une table ronde, disposée pour cinquante personnes, illuminée par des reflets de lumière qui partent du ceintre de la voûte, sans qu'on puisse voir les foyers qui les lancent. (1) Le génie de

(1) Il serait bien à desirer que les illuminateurs des jardins que l'on destine aux fêtes

la lune présente à la comtesse de Nelmours un cercle de génies des deux sexes, en lui demandant la permission de les faire placer au festin préparé pour elle. La comtesse l'accorde, et l'on se met à table.

Dès qu'elle y est, une musique douce et voluptueuse se fait entendre du haut de la voûte, et dans le même instant, vingt jeunes Sylphides descendent des airs, et garnissent la table avec autant d'art que de promptitude. Au bout de dix minutes, d'autres divinités aériennes enlèvent l'ancien service, et le renouvellent avec la même rapidité, paraissant se perdre en remontant dans des nuages qui tourbillonnent sans cesse au ceintre de la voûte, et dont elles ont l'air de descendre chaque fois qu'il faut varier les mets qu'elles en apportent; ce

---

à Paris, adoptassent cette méthode, et surtout n'éclairassent jamais par en bas; ils éblouissent par ce procédé et n'éclairent point. Comment attendre des succès en s'éloignant autant de la nature; est-ce d'en bas que partent les rayons de l'astre qui éclaire le monde?

qui fut fait douze fois pendant le repas.

A peine le fruit eut-il paru, qu'une musique brillante et guerrière remplace celle du souper..... Oh ciel ! je suis perdu, madame, dit le génie qui venait de faire les honneurs de la fête, mon rival vient.... j'entends Oromasis, et je ne puis me défendre contre lui, il dit : le bruit redouble ; Oromasis paraît au milieu d'une troupe de Sylphes, et volant aux pieds de sa maîtresse, je vous retrouve enfin, madame, s'écrie-t-il, et mon ennemi vaincu sans combattre, ne saurait vous disputer à moi. Puissant génie, répondit aussi-tôt la comtesse, rien n'égale le plaisir de vous revoir ; mais je vous conjure de traiter humainement votre rival.... je ne puis que me louer de sa magnificence et de ses gentillesses. Qu'il soit donc libre, madame, reprit Oromasis, je brise les fers que je pouvais lui donner, qu'il jouisse même aussi facilement que moi, du bonheur de vous voir sans cesse.... mais daignez me suivre ; de nouvelles surprises vous attendent ; volons vers les lieux où elles se disposent.

On reprend le chemin de la flotte, on s'éloigne de l'île des Diamans, et l'on regagne les états du prince de l'Air. Une salle de spectacle superbe, et dont l'extérieur était magnifiquement illuminé, s'offrait au débarquement.... La comtesse de Nelmours y voit exécuter *Armide* par les premiers sujets de l'Opéra. Le spectacle fini, l'équipage le plus leste et le plus agréable raméne enfin la comtesse chez son amant par des avenues illuminées, remplies de danses et de fêtes bourgeoises.

Madame, dit Ceilcour, en conduisant dans son appartement celle qu'il fête, nous allons vous laisser; tant d'aventures nous attendent demain, que pour vaincre les périls quelles offrent, il est juste que vous preniez quelques heures de tranquillité. Peut-être ce repos que vous me conseillez sera-t-il un peu troublé, dit la comtesse, en se retirant; mais je vous en cacherai la cause. — Puis-je la redouter, madame? — Ah! séduisant mortel, elle n'est à craindre que pour moi, et madame de Nelmours rentre dans les

pièces

pièces charmantes qui lui sont préparées; elle y trouve les mêmes filles qui l'ont baignée et servie en arrivant. Mais de quelle profusion de richesses toutes les parties de cet appartement se trouvent-elles décorées? La comtesse y voit non-seulement tous les colifichets.... tous les bijoux qu'elle a choisis le matin aux foires qui se tenaient dans les avenues, mais même tous ceux qu'elle a desirés.... tous ceux où ses regards ont paru se porter avec un peu plus d'intérêt.... Elle avance; une pièce qui ne se trouvait pas dans le plan de sa maison de Paris, s'ouvre aussi-tôt devant elle; elle y reconnaît le boudoir de Japon qu'elle a vu chez le génie de la Terre, également décoré dans le milieu, d'une table, où se trouve le petit palais de diamans. Oh! c'est trop fort, s'écrie-t-elle, et que prétend Ceilcour? Vous supplier d'accepter ces bagatelles, madame, répond une de ses femmes; elles sont toutes à vous; nos ordres sont de les emballer aussi-tôt, et demain à votre réveil tout sera chez vous. — Et même le petit palais

de diamans? — Assurément, madame; monsieur de Ceilcour serait bien désolé que vous ne l'acceptassiez pas. En vérité, cet homme est fou, dit la coquette, en se faisant déshabiller.... il est fou, mais il est charmant; je serais la plus ingrate des créatures, si je ne récompensais pas de tels procédés par tous les sentimens qu'ils m'inspirent.... Et madame de Nelmours plus séduite que délicatement éprise, plus flattée que sensible, s'endormit au milieu de ses songes délicieux produits par le bonheur.

Le lendemain matin vers dix heures, Ceilcour vint demander à sa dame si elle avait bien reposé... si elle se sentait assez de force et de courage pour aller voir le génie du feu, dont les états confinaient les siens. J'irais au bout de la terre, aimable génie, reprit la comtesse..... non sans quelques craintes de m'égarer, je l'avoue.... mais qui sait si je n'aimerais pas autant me perdre avec vous, que de me retrouver avec un autre. Au reste, expliquez-moi je vous prie ce qu'on a fait de toutes ces parures, de tous ces bijoux char-

mans qui étaient hier dans ma chambre? —Je l'ignore, madame, je n'ai pas plus coopéré à les faire placer dans votre appartement, que je ne me suis mêlé de les en faire sortir.... tout cela doit être l'ouvrage du destin; invinciblement enchaîné par ses décrets, je ne suis libre sur rien, et vous le maîtrisez bien plus par vos desirs, que je ne le soumets par ma puissance..... moi je l'implore, et vos yeux l'asservissent. Tout cela est charmant, reprit la comtesse; mais vous n'avez pas imaginé sans doute de me faire accepter des présens de cette magnificence; il y a parmi tout cela un petit palais de diamans qui m'est venu dans la tête toute la nuit, et qui vaut, je le parierais, plus d'un million.... vous sentez-bien qu'on ne donne pas de ces choses là. J'ignore absolument ce que vous voulez dire, madame dit Ceilcour; mais il me semble que s'il arrivait qu'un amant offrit un million par exemple à celle qu'il adore, à supposer que ce qu'il attendît en retour de cette femme idolâtrée valût à ses yeux le double,

non-seulement la maîtresse ne devrait se faire aucun scrupule de recevoir, mais vous voyez que l'amant serait encore en reste. — Voilà le calcul de l'amour et de la délicatesse, mon ami; je l'entends, et j'y répondrai comme je le dois...... allons voir votre génie du feu..... oui, oui dissipez-moi par quelques flammes étrangères...... les miennes pourraient bien me faire faire ici quelqu'extravagance, dont malgré toute votre galanterie j'aurais peut-être un jour à me repentir, partons.

Un aérostat des plus élégans attendait la comtesse; madame, dit Oromasis, l'élément où je préside me permet rarement de voyager d'une manière différente que dans des voitures de cette espèce. Ce fut moi qui les fit connaître aux hommes; ne redoutez aucun danger dans celle-ci, elle est dirigée par deux de mes génies qui lui feront fendre l'air avec rapidité, mais qui ne la tiendront jamais à plus de douze ou quinze toises d'élévation; la comtesse s'asseoit sans peur sur un canapé charmant, placé

le long de la balustrade; le génie est à ses côtés, et au bout de trois lieues parcourues en moins de six minutes, le ballon s'abat sur une petite élévation; nos amans descendent au milieu de leur suite qu'ils y trouvent déjà rassemblée; *Puissante* les reçoit; et tous les yeux se fixent vers le tableau qui doit intéresser.

Sur une esplanade d'environ six arpens, dirigée en amphithéâtre, de manière qu'aucune partie de l'optique ne peut échapper à l'œil, se trouve une ville entière, ornée de bâtimens superbes; des temples, des tours, des pyramides s'élèvent dans les nues, on y distingue les rues, les murailles, les jardins qui l'entourent, et le grand chemin qui y conduit, au bord duquel est le tertre où se trouvent Ceilcour et sa dame. Sur la droite de ce point de vue, relativement aux spectateurs, s'élève un volcan énorme qui vomit jusqu'au ciel, les feux nourris dans ses entrailles, et les nues obscurcissant le Soleil paraissent recéler la foudre au milieu d'elles.

Nous voilà aux portes des états du génie qui préside au feu, madame, dit Oromasis ; mais il est prudent de nous arrêter ici, jusqu'à ce qu'il nous ait fait savoir s'il est possible d'entrer en sûreté dans sa ville ; le séjour en est bien dangereux.

A peine Ceilcour a-t-il dit ces mots, qu'une salamandre élancée du volcan, vient tomber aux pieds de celle pour qui sont preparés tous ces jeux, et s'adressant à Ceilcour, Oromasis, dit-elle, le génie du Feu m'envoie pour vous prévenir de ne point entrer dans sa ville, que vous ne lui ayiez envoyé d'avance la dame qui est avec vous ; il l'a vue.... il l'aime, et prétend l'épouser sur l'heure ; toute alliance est rompue, si vous lui refusez ce don, et il va lancer sur vous et ce qui vous entoure, tous les feux dont il dispose, pour vous contraindre à le satisfaire. Allez dire à votre maître, répondit Ceilcour, que je céderais plutôt ma vie que ce qu'il exige ; je venais le voir à titre d'ami.... nous le sommes, il sait combien ses forces augmentent par les

miennes, et l'utilité dont je lui suis, ne me permettait pas de croire à des procédés de la sorte.... Qu'il fasse tout ce qui lui plaira, je suis à couvert de ses foudres.... qu'il les lance, nous jouirons de leurs effets sans les redouter, et son impuissante colère n'aura servi qu'à nos plaisirs. La prépondérance que la nature m'a donné sur lui, s'étend plus loin qu'il ne le croit et lorsque j'aurai ri de sa débilité, je lui ferai sentir mon suprême pouvoir.... La Salamandre repart à ces mots.... deux minutes suffisent à la r'engloutir dans le volcan.

Aussi-tôt le ciel s'obscurcit, l'éclair sillonne la nue, des tourbillons mêlés de cendre et de bitume, s'élancent du sein de la montagne, et retombent en serpentant sur les bâtimens de la ville... des laves s'entr'ouvent... des ruisseaux de feu viennent couler dans toutes les rues... la foudre se fait entendre... la terre tremble... les flammes vomies du volcan avec mille fois plus d'impétuosité, se réunissant au feu du ciel et aux secousses de la terre, brûlent, détruisent,

renversent les édifices de cette ville superbe qu'on voit s'abîmer de toutes parts... les tours qui tombent en ruines, les temples qui se consument... les obélisques qui s'écroulent, tout glace l'âme, tout la remplit d'effroi, tout est l'image ténébreuse de ces destructions modernes de l'Espagne et de l'Italie, imitées par l'art dans cette circonstance, d'une manière à faire tressaillir... Ah! quelle sublime horreur, s'écria la comtesse, comme la nature est belle, même dans ses désordres; en vérité ceci pourrait servir de matière à des réflexions bien philosophiques.

Peu à peu cependant l'horison s'éclaircit, les nuages se dissipent insensiblement, la terre s'ouvre, elle engloutit des monceaux de cendres, et les débris d'édifices qui la surchargent...... La scène varie, le point de vue qu'elle offre est un paysage délicieux de l'Arabie heureuse... Là, coulent des ruisseaux limpides bordés de lys, de tulipes et d'acacia; ici se voyent des labyrinthes de lauriers, se perdant à

l'entrée d'une forêt de tamarins; d'une autre part des allées grotesques et irrégulières de palmiers, d'azula et de l'arbre aux roses; ailleurs, on voit de jolis bosquets de gélingues et de déleb, où symétrisent agréablement des haies de cardémonium et de gingembre; dans le lointain de gauche se voit une forêt de citroniers et d'orangers, pendant que la perspective de droite, encore plus pittoresquement terminée, ne présente que de légers monticules où croissent en abondance le jasmin, le café et le cannellier. Le milieu de ce paysage enchanteur est orné d'une tente à la manière de celles qui servent aux chefs des Arabes Bédouins, mais infiniment plus magnifique. Celle-ci de satin des Indes broché d'or, s'élève en dôme à plus de quatre-vingt pieds de terre, toutes les cordes qui la rattachent sont de pourpre enlacées d'or, et des crépines superbes l'enrichissent à l'entour. Avançons, dit la fée, et ne redoutons plus la colère de ce génie, elle cède à notre puissance, il ne lui reste plus d'autre faculté que celle de

nous faire du bien. La comtesse toujours plus surprise, prend le bras de Ceilcour en l'assurant qu'il est rare de savoir porter jusques à ce point la magnificence et le goût.

On arrive dans les états du génie Salamandre ; il se prosterne en voyant celle qu'on lui amène ; il lui demande mille pardon d'avoir pu conspirer contre elle un moment. Rien ne corrompt les princes comme l'autorité, madame lui dit-il ; ils en abusent pour satisfaire leurs caprices, accoutumés à ne trouver d'obstacle à rien, en survient-il pour eux, ils s'irritent, il leur faut des malheurs pour leur rappeller qu'ils sont hommes. Je rends grâce au destin, de ceux qui m'arrivent ; en modérant l'ardeur de mes desirs, ils m'apprennent à n'en plus former que de sages... J'étais prince... et me voilà berger; mais puis-je regretter ce changement d'état, puisque c'est à lui seul que je dois le bonheur de vous posséder ici. Nelmours répond comme elle le doit à cette flatteuse réception, et l'on s'approche de la tente. Elle était

préparée pour un repas champêtre.... mais quelle agreste décoration! Madame, dit le nouveau berger, je ne puis offrir à mon vainqueur qu'un repas bien frugal, daignerez-vous en être satisfaite? Voilà une manière de servir un dîner qui m'était inconnue, répondit la comtesse; le piquant dont elle est m'amuse. L'intérieur de la tente représentait un bois d'arbuste odoriférant, dont chaque branche pliait sous la multitude d'oiseaux de diverses espèces qui paraissait se reposer sur elle; tous ces oiseaux imités d'aprés ceux des quatre parties de la terre, étaient garnis de leurs plumages comme s'ils eussent existé.... on les prenait, ou l'animal lui-même était rôti sous ce plumage factice, ou son corps s'ouvrait et renfermait au-dedans de lui les mets les plus délicats et les plus succulens. Des siéges de gazon, irrégulièrement placés en face d'une petite élévation de terre, couverte de fleurs, formaient à chaque convive des places et des tables, et donnaient au total de ce

repas champêtre, l'air d'une halte de chasseurs sous un bocage frais.

Berger, dit Ceilcour au génie, après le premier service, une telle façon de manger peut devenir incommode à la princesse, trouvez bon que j'ordonne un instant chez vous; puis-je vous résister, répondit le génie; ne connaissez-vous pas votre ascendant sur moi.... au même instant un coup de baguette ramène une table à l'usage ordinaire, représentant un parterre émaillé de fleurs d'Arabie les plus belles et les mieux parfumées sur lequel étaient jonchés sans ordre les fruits de toutes les saisons et de tous les mondes possibles. Par un art étonnant du décorateur, on n'avait besoin ni de se déranger, ni de changer de place, le même siége en s'abaissant replaçait chacun autour de la table, et tout se variait dans un clin-d'œil.

Ce service achevé, le génie chez lequel on était, proposa à la comtesse de venir prendre des glaces dans ses bosquets. Au sortir de la tente, on pénètre dans des allées délicieuses, formées de

toutes les espèces d'arbres fruitiers qu'il est possible de voir au monde, dont chacun porte sur ses branches le fruit qui lui est propre.... mais glacé et coloré au point de tromper tous les yeux. Nelmours séduite la première, se récrie sur la singularité de voir des pêches et des raisins superbes dans la saison où l'on est, de voir la noix de coco, le fruit à pain, l'ananas, aussi frais qu'au sein même des contrées où ces fruits sont communs; Ceilcour alors détachant un citron des Antilles, lui fait voir que ces fruits imités réunissent à leur goût naturel le moëlleux des glaces les plus exquises. En vérité, s'écria madame de Nelmours, voilà encore une extravagance qui passe tout ce qu'on peut dire, et pour le coup j'espère que vous serez ruiné de l'aventure. Le regretterai-je, quand ce sera pour vous, dit Ceilcour en serrant amoureusement la main de madame de Nelmours, et ravi de la voir d'elle-même saisir, comme on le verra bientôt, un des points le plus essentiel de ses épreuves...... Ah! continua-t-il

ardemment, si jamais ma fortune se trouvait dérangée pour vous plaire, ne m'offririez-vous pas dans la vôtre les ressources qui pourraient la réparer? Qui en doute, répondit froidement la comtesse, en cueillant des jujubes glacées.... il vaut pourtant mieux ne pas se ruiner... tout cela est charmant, mais je veux que vous soyez sage.... je me flatte que vous n'avez pas tant fait d'extravagance pour cette petite Dolsé.... si je le croyais, je ne vous le pardonnerais pas; la compagnie qui s'approchait empêcha Ceilcour de répondre, et la conversation devint générale.

On parcourut ces bosquets enchanteurs, on y goûta de tous les fruits possibles, insensiblement la nuit vint, et conduit par Ceilcour, on arriva sans s'en douter sur un monticule dominant un vallon très-creux, où régnait une obscurité profonde. Oromasis, dit le génie de chez qui l'on sortait, je crains que vous ne soyez trop avancé. Bon, dit madame de Nelmours, voici encore quelques surprises; ce cruel homme ne nous laissera

pas un instant réfléchir aux plaisirs que nous quittons, on n'a pas avec lui le temps de respirer. Mais qu'est-ce donc, demanda Ceilcour? vous savez, répondit le génie du feu, que mes états avoisinent les îles de la mer Egée où les cyclopes travaillent pour Vulcain. Ce vallon dépend de Lemnos; et, comme dans ce moment-ci la guerre est déclarée entre les Dieux et les Titans (1), je suis persuadé que le fameux forgeron de l'Olympe va venir passer la nuit dans son atelier; ne risquerez-vous rien en vous approchant? Non, non, répondit Oromasis; ma sœur

(1) Titans ou Teuts habitans les environs du Vésuve, dans la Campanie. On prétendait qu'ils se servaient de ce volcan comme d'une arme pour attaquer le Ciel; ils livrèrent prés de là, une fameuse bataille où ils furent défaits, telle est l'origine de la fable connue: cette idée qu'ils attaquaient le Ciel venait de leur extrême impiété et de leurs perpétuels blasphêmes contre les dieux. Ces peuples vaincus passèrent en Allemagne; et prirent le nom de Teutons. Leur taille très-élevée les fit long-temps prendre pour une race de géans.

et moi nous ne nous quittons point, et son pouvoir conservateur nous met à l'abri des dangers. Un artifice charmant, je le vois, dit la comtesse, mais au moins ce sera tout, car je vous quitte décidément après; j'aurais à me reprocher vos extravagances, si je les partageais plus long-temps.

A peine a-t-elle dit, que les cyclopes entrent dans la forge; c'étaient des hommes hauts de douze pieds, n'ayant qu'un œil au milieu du front, et paraissant entièrement de feu. Ils commencent à forger des armes sur des enclumes immenses; à tous les coups de marteaux qu'ils appuient, il jaillit de chaque enclume, des millions de bombes et de fusées qui se croisant en sens divers remplissent l'espace d'un feu continuel. Un coup de tonnerre éclate, le feu cesse, Mercure du haut des cieux descend chez les cyclopes; il aborde Vulcain, qui lui remet des faisceaux d'armes, une entr'autres où le dieu des forgerons met le feu devant l'envoyé du ciel, et de laquelle dix mille bombes sortent à-la-

fois. Mercure, saisit l'arme et revole aux cieux..... l'olympe s'ouvre, la scène élevée à plus de cent toises de terre offre l'assemblée complète de toutes les divinités de la fable, dans un jour clair et serein formé par les rayons d'un Soleil immense qui brûle à cinq-cents pieds au-dessus... Mercure arrive aux pieds de Jupiter, qu'une taille majestueuse et qu'un trône superbe distinguent des autres dieux, il lui remet les armes apportées de Lemnos. L'attention due à ce nouveau spectacle empêche qu'on ne voie les changemens opérés dans les bas. Bientôt le bruit qu'on entend y ramène. Tout le devant de la perspective n'est plus occupé que par les Titans prêts à braver les dieux; ils accumulent des rochers..... les dieux s'arment, c'est un bouleversement universel, c'est un mouvement admirable qu'éclairent et le Soleil du haut, et par esl bas d'énormes faisceaux de gerbes à tous momens lancées vers l'olympe.... Peu-à-peu l'entassement des pierres paraît prêt à toucher le ciel, les géans escaladent; les feux qu'ils jetent en gra-

vissant leurs rochers, réunis à ceux qui partent de la terre, éclipsent aussi-tôt la lumière des cieux.... toutes les divinités s'agitent, toutes frémissent ou combattent. Les torrens de bombes lancées par l'arme affreuse de Vulcain, les coups innombrables de foudre, mettent enfin le désordre parmi les géans. A mesure que les uns s'élèvent, les autres sont culbutés; la vigueur, le courage de quelques-uns, les font cependant atteindre aux nuées même qui enveloppent les dieux; l'espoir renaît, les rochers se rentassent, les géans reparaissent, ils se multiplient tellement, qu'on les distingue à peine au milieu des tourbillons de flammes et de fumées dont ils sont couverts..... Mais les foudres redoublent également dans l'olympe, elles parviennent à dissiper enfin cette race présomptueuse, et à les précipiter à-la-fois dans le gouffré effrayant qui s'entr'ouvre pour les recevoir; tout se renverse, tout s'écroule, on n'entend que des gémissemens et des cris; plus la masse qui s'engloutit presse sur les bou-

ches de l'Erèbe, plus elles s'élargissent; tout disparaît, et c'est des cendres même de ces infortunés que sont produits leurs derniers efforts. On dirait que l'Enfer veut servir leur révolte; de ces ouvertures multipliées du Tartare s'élancent vers les cieux un bouquet de quatre-vingt mille fusées volantes, chacune d'un pied de tour; elles frappent les nues, elles font disparaître l'Elisée, et cette pièce énorme d'artifice, que n'égala jamais rien, et qui s'apperçoit de vingt lieues, laisse retomber en éclatant, une pluie d'étoiles si brillantes, que l'atmosphère, quoiqu'enveloppé des ombres de la nuit la plus épaisse, en paraît pendant un quart-d'heure aussi brillant que le plus beau des jours.

Ah ciel! dit la comtesse effrayée, jamais rien d'aussi beau ne frappa mes regards; si ce combat eût lieu, il fut assurément moins sublime que cette représentation ne vient de nous le peindre... Oh mon cher Ceilcour, poursuivit-elle en s'appuyant sur lui, je ne vous ferai jamais tous les éloges que vous mé-

ritez... Il est impossible de se mieux entendre à donner une fête, impossible qu'il y régne à la fois plus d'ordre, plus de magnificence et de goût. Mais je vous quitte, il y a trop prés de la magie à la séduction ; j'ai bien voulu me laisser enchanter, mais je ne veux pas me laisser séduire, et en prononçant ces mots, elle se laissait ramener par Ceilcour, qui dans l'obscurité la conduisit insensiblement vers un cabinet de jasmins, où il la pria de se reposer sur un banc qu'elle crut de gazon; il se plaça près d'elle, une espèce de dais que la comtesse ne distingua point, les enveloppa tous deux aussitôt, de manière que notre héroïne ne voit plus, ni où elle est, ni le cabinet dans lequel elle s'imagine être entrée. Encore de la magie, dit-elle. — Blâmez-vous celle qui nous unit aussi intimement, celle qui nous cache aux yeux de l'univers, comme si nous fussions les seuls êtres qui habitassent le monde? Moi, je ne blâme rien, dit la comtesse toute émue, je voudrais seulement que vous n'abusassiez

pas du délire où vous venez de plonger mes sens pendant vingt-quatre heures. — Ce que vous dites serait une séduction, vous vous êtes déjà servi de ce mot; or songez-vous qu'un tel procédé, ne suppose que de l'artifice d'une part, et de la faiblesse de l'autre; serait-ce donc là, madame, où nous en serions tous les deux. — J'aime à supposer que non. — Eh bien! si cela est, quelque chose qui puisse arriver, tous les torts appartiendront à l'amour, et vous n'aurez pas eu plus de faiblesse que je n'aurai mis de séduction.—Vous êtes l'homme le plus adroit. — Oh beaucoup moins que vous n'êtes cruelle. — Non, ce n'est pas cruauté, c'est sagesse. — Il est si doux de l'oublier quelquefois. — Eh bien oui... mais les repentirs! — Bon, qui pourraient les faire naître, tenez-vous encore aux misères? — On ne saurait moins je vous jure... je ne crains que votre inconstance, cette petite Dolsé me désespère. — N'avez-vous donc pas vu comme je vous l'ai sacrifiée. — J'en ai trouvé la manière aussi adroite

que délicate... mais comment croire à tout cela ? — La meilleure façon dont une femme puisse s'assurer de son amant est de l'enchaîner par des faveurs. — Vous croyez ? — Je n'en connais pas de plus sûres. — Mais où sommes-nous ici je vous prie... peut-être au fond d'un bois, éloignés de tout secours... Si jamais vous alliez entreprendre... la chose du monde la plus inconséquente ; j'aurais beau appeller, personne ne viendrait. — Mais vous n'appellerez point ? — C'est selon ce que vous oserez. — Tout, et Ceilcour tenant sa maîtresse dans ses bras, cherchait à multiplier ses triomphes. — Eh bien ! ne l'ai-je pas dit, reprit la comtesse, en se laissant aller mollement, ne l'ai-je pas prévu... voilà où tout cela conduit, vous allez exiger des extravagances ? — Vous ne me les défendez-pas ? — Eh comment voulez-vous qu'on défende rien ici ? — C'est-à-dire que je ne vous aurai dû qu'à l'occasion, ma victoire ne sera l'ouvrage que des circonstances... Et en disant cela Ceilcour avait l'air de se réfroidir ;

au lieu de presser le dénouement, il le retardait. Mais point du tout, dit la comtesse, en lui faisant regagner tout le chemin qu'il venait de perdre.... voulez-vous qu'on se jette à la tête des gens... Voulez-vous enfin me contraindre à vous faire des avances. — Oui, c'est une de mes manies, je veux que vous me disiez... que vous me prouviez que l'illusion où les circonstances ne sont d'aucun poids dans ma conquête, et que fussai-je l'être le plus obscur ou le plus malheureux, je n'en obtiendrais pas moins de vous ce que j'en exige. — Eh! mon dieu qu'importe tout cela... moi je vous dirai tout ce que vous voudrez, il y a des momens dans la vie où rien ne coûte à dire, et je parierais presque que vous venez de faire naître un de ces ces momens-là. — Vous exigez-donc que j'en profite? — Je n'exige pas plus que je ne défends, je vous ai déjà dit que je ne savais plus ce que je faisais. Permettez-donc, madame, dit Ceilcour en se relevant, que la raison ne m'abandonne pas de même; mon amour plus

éclairé que le vôtre veut être pur comme l'objet qui l'anime ; si j'étais aussi faible que vous, nos sentimens seraient bientôt éteints ; c'est à votre main où j'aspire, madame, et non pas à de vains plaisirs qui n'ayant que la débauche pour principe, ou le délire pour excuse, laissent bientôt au sein des regrets, ceux qui pour s'y livrer, oublièrent à-la-fois l'honneur et la vertu ; mon procédé vous choque en cet instant où votre âme exaltée voudrait se rendre à des desirs nés de la situation ; réfléchi quelques heures, il ne vous offensera plus ; c'est l'époque où je vous attends, c'est celle où vous me verrez à vos pieds, madame, demander pour l'époux les excuses de l'amant. Oh monsieur ! que je vous ai d'obligation, dit la comtesse en se remettant, puissent les femmes qui s'oublient, trouver toujours des hommes aussi sages que vous. De grâce ordonnez qu'on amène une voiture, et que j'aille au plutôt pleurer chez moi et m'a faiblesse et vos séductions. — Vous êtes dans la voiture que vous demandez, madame, c'est une berline

berline allemande qu'enlèveront à vos ordres six chevaux anglais : c'est le dernier effet de la magie du prince de l'air, mais non pas les derniers présens de l'heureux époux de Nelmours. Monsieur, répondit cette femme égarée, au bout de quelques instans de réflexion.... je vous attends chez moi, pénétrée de tendresse et de reconnaissance.... vous m'y verrez peut-être plus sage, mais pas moins empressée de vous appartenir. Ceilcour ouvre la portière..... il descend, un laquais referme en demandant l'ordre. Chez moi, dit Nelmours; les chevaux s'élancent, et notre héroïne qui se croyait sur un lit de verdure, au fond d'un cabinet de jasmins, se trouve en peu d'heures à Paris, dans une voiture magnifique qui lui appartient.

Les premiers objets qui frappèrent sa vue en rentrant chez elle, furent les superbes présens qu'elle avait reçus de Ceilcour, parmi lesquels, le petit palais de diamans n'était pas oublié. Toute réflexion faite, dit-elle en se couchant, voilà un homme à-la-fois et bien sage

et bien fou. Ce doit être un excellent mari sans doute, mais c'est un amant bien froid, et il me semble que les sentimens de ce titre, saisis avec un peu plus de chaleur, n'auraient nullement nui à ceux de l'autre; quoiqu'il en soit, laissons le venir; le pis aller est de devenir sa femme, de donner des fêtes avec lui, et de le ruiner dans fort peu de temps; il y a bien à cela quelques délices pour une tête comme la mienne; couchons-nous donc dans ces douces idées, elles me tiendront lieu des réalités que je perds.... oh! comme on a raison de dire, ajouta-t-elle en s'abandonnant à elle même, qu'il ne faut jamais compter sur les hommes.

Elle ne m'avait pas trompé celle-là; disait de son côté Ceilcour, avec beaucoup plus de sagesse... ô Dolsé, quelle différence! La seconde partie de mes épreuves sur cette femme adorable deviendrait presqu'inutile à présent, continuait-il, toutes les qualités doivent être où la vertu fixa son empire; autant je dois compter sur une femme qui ré-

siste si bien aux piéges des sens, autant celle qu'entraîne la plus légère circonstance, doit avoir peu de suite dans le caractère, et de bienfaisance dans le cœur ; n'importe essayons, j'y suis résolu, je ne veux rien avoir à me reprocher.

A bien examiner l'état des deux femmes éprouvées par Ceilcour, il était à-peu-près le même : Dolsé avait reçu des preuves d'amour, des présens, et son âme d'une situation heureuse (en apprenant tout ce qui venait d'arriver), devait passer dans la position la plus triste où une femme sage et sensible puisse se trouver. Madame de Nelmours, d'une autre part, avait également reçu des preuves d'amour et des présens, et son âme, d'une assiette douce et tranquille, devait passer, d'après la dernière scène qu'elle venait d'avoir avec Ceilcour, dans une des situations la plus piquante où une femme coquette et orgueilleuse puisse se trouver. A l'égard de leurs espérances, elles étaient les mêmes, quelque chose qui fût arrivé,

toutes deux devaient compter sur la main de Ceilcour; donc, au moyen de l'art de celui qui faisait ses épreuves, la ressemblance complète de la manière d'être de ces deux femmes, quoiqu'operée par des procédés différens, rendait l'équilibre parfait. Et les dernières expériences devaient agir à-peu-prés également sur elles, c'est-à-dire en faire essentiellement, résulter ou le bien ou le mal relativement à la différence de leur âme. Ce ne fut qu'aprés ces considérations bien senties, que Ceilcour se détermina à ses derniers essais.

Il reste exprès quatre jours à la campagne, et arrive le cinquième à Paris; dès le lendemain il vend ses chevaux, ses meubles, ses bijoux, renvoye ses gens, ne sort plus, et mande à ses deux maîtresses, qu'un accident affreux vient de culbuter à l'instant sa fortune, qu'il est ruiné, et que ce n'est plus que de leurs bontés, et de leurs mains, qu'il espère des secours dans le déplorable état où il est. Les dépenses énormes que venait de faire Ceilcour rendirent

bientôt ces nouvelles aussi publiques que croyables, et voici mot à mot les réponses qu'il reçoit des deux femmes.

DOLSÉ A CEILCOUR.

Que vous avais-je fait, monsieur, pour que vous portassiez le poignard dans mon sein? Je vous avais demandé pour toute grâce de ne pas feindre un sentiment que vous n'éprouviez pas; je vous avais montré mon âme et sa délicatesse, vous l'avez déchiré par l'endroit le plus sensible, vous m'avez sacrifiée à ma rivale, vous m'avez conduite au tombeau. Mais cessons de parler de mes malheurs, aussitôt qu'il s'agit des vôtres; vous me demandez ma main, venez voir l'état où vous m'avez mis, cruel, et vous reconnaîtrez si cette main peut encore être à vous....... j'expire, et quoique victime de vos procédés, c'est en vous adorant que je meurs; puisse le faible secours, que je vous offre, rétablir un peu vos affaires et vous rendre digne de madame de Nelmours; soyez heu-

reux avec elle, c'est le seul vœu qui reste à faire à la malheureuse Dolsé.

P. S. *Il y a sous ce pli pour cent mille francs de billets de la caisse d'escompte; je n'ai que cela de libre, je vous l'envoie, acceptez cette bagatelle offerte par l'amie la plus tendre... par celle dont vous n'avez pas connu le cœur, et dont votre main perfide arrache aussi cruellement la vie.*

LETTRE DE NELMOURS.

Vous vous êtes ruiné, je vous l'avais bien dit, on ne fit jamais des folies pareilles; tout ruiné que vous êtes, je vous épouserais néanmoins, s'il m'était possible de vaincre l'horreur que j'eus de tous les temps pour le lien conjugal. Je vous ai offert d'être mon amant, vous ne l'avez pas voulu..... vous en êtes fâché à présent; quoiqu'il en soit il y a remède à tout, vos créanciers attendront, ils sont faits pour cela.... voyagez.... il faut se distraire quand on a du chagrin,

c'est le conseil que je prends pour moi, je pars demain pour une terre de ma sœur en Bourgogne, d'où nous ne reviendrons qu'à Noël; je vous conseillerais cette petite Dolsé, si elle était riche; mais il n'y aurait pas dans toute sa fortune de quoi payer une de vos fêtes. Adieu, devenez-donc sage, et ne vous dérangez plus comme cela.

Ceilcour eut besoin de toute sa philosophie pour ne pas tympaniser dans tout Paris cette indigne créature, comme elle méritait de l'être; il se contenta de la mépriser, et sans regretter ce qu'elle lui coûtait, je suis trop heureux, s'écria-t-il, d'avoir dévoilé un monstre à ce prix; ma fortune entière, mon honneur et ma vie, y eussent peut-être été compromis sans cette épreuve.

Le désespoir dans l'âme, véritablement inquiet de Dolsé, Ceilcour vole aussi-tôt chez elle; mais à quel point augmente sa douleur, quand il voit cette malheureuse et charmante femme, pâle,

défaite, abattue, et déjà presqu'environnée des ombres de la mort; naturellement sensible et jalouse, adorant Ceilcour, elle avait reçu l'affreuse nouvelle de la fête qu'il donnait à sa rivale, dans un de ces momens de crise, où les femmes n'apprennent aucun malheur impunément; la révolution avait été terrible.... une fiévre brûlante en avait été la suite. Ceilcour se jette à ses pieds; il lui demande mille et mille excuses, et ne croit pas devoir lui cacher l'épreuve qu'il avait eue dessein de tenter. Je vous pardonne celle que vous avez voulu faire sur moi, repondit Dolsé; accoutumé à vous méfier des femmes, vous vouliez être sûr de votre fait, rien de plus simple ; mais après ce que vous aviez pu voir, deviez-vous supposer qu'il existât dans le monde une créature capable de vous aimer mieux que moi?

Ceilcour, qui n'avait point de torts relativement à ses projets, mais qui par sa seconde épreuve s'en trouvait effectivement d'impardonnables vis-à-vis de Dolsé qui n'en avait nul avec lui, ne

put répondre que par ses larmes et par les témoignages du plus ardent amour. Il n'est plus temps, lui dit Dolsé, le coup est trop avant; je vous avais peint ma sensibilité, vous lui deviez au moins quelques égards; puisque votre ruine n'est qu'une feinte, je meurs avec une peine de moins.... mais il faut nous quitter, Ceilcour, il faut nous séparer pour jamais.... Je sors bien jeune d'une vie.... où vous pouviez me faire trouver le bonheur.... ah! qu'elle m'eût été chère avec vous, continua-t-elle, en prenant les mains de son amant et les arrosant de ses pleurs; quelle épouse sincère et tendre, quelle amie fidelle et sensible vous eussiez trouvé dans moi!... Je vous aurais rendu heureux, j'ose le croire.... et comme j'eusse joui d'un bonheur qui serait devenu mon ouvrage!... Ceilcour fondait en larmes; ce fut alors qu'il regretta bien sincèrement la fatale épreuve, qui n'avait servi qu'a lui faire connaître une *malhonnête* femme et qu'à lui en faire perdre une *divine*. Il conjure Dolsé quelque soit son cruel état

d'accepter au moins le titre de son épouse, et de lui permettre d'en hâter la cérémonie. Ce serait un regret déchirant pour moi dit Dolsé...... de quelles larmes amères n'arroserais-je pas mon tombeau en y descendant votre épouse, j'aime mieux mourir avec la douleur de n'en avoir pas mérité le titre, que de l'accepter à l'instant cruel où je ne puis m'en rendre digne.... non, vivez cher Ceilcour, vivez, et oubliez-moi; vous êtes bien jeune encore, dans quelques années, tous les souvenirs d'une amie de quelques jours se seront effacés de votre cœur... à peine vous semblera-t-il qu'elle ait existé pour vous. Si vous daignez pourtant y penser quelquefois, que cette amie que vous allez perdre, ne s'offre à vous que pour votre consolation; rappellez le peu d'instans que nous passames ensemble, et que cette idée agitant doucement votre âme, la console sans la déchirer. Mariez-vous, mon cher Ceilcour, vous le devez à votre fortune, à votre famille; tâchez que celle que vous choisirez ait quelques-unes des

qualités que vous daignez chérir en moi ; et si les êtres qui quittent ce monde, peuvent recevoir des consolations de la part de ceux qu'ils y laissent, croyez que ce sera une véritable jouissance pour votre amie, de vous savoir lié à une femme, qui aura su du moins lui ressembler par quelque chose.

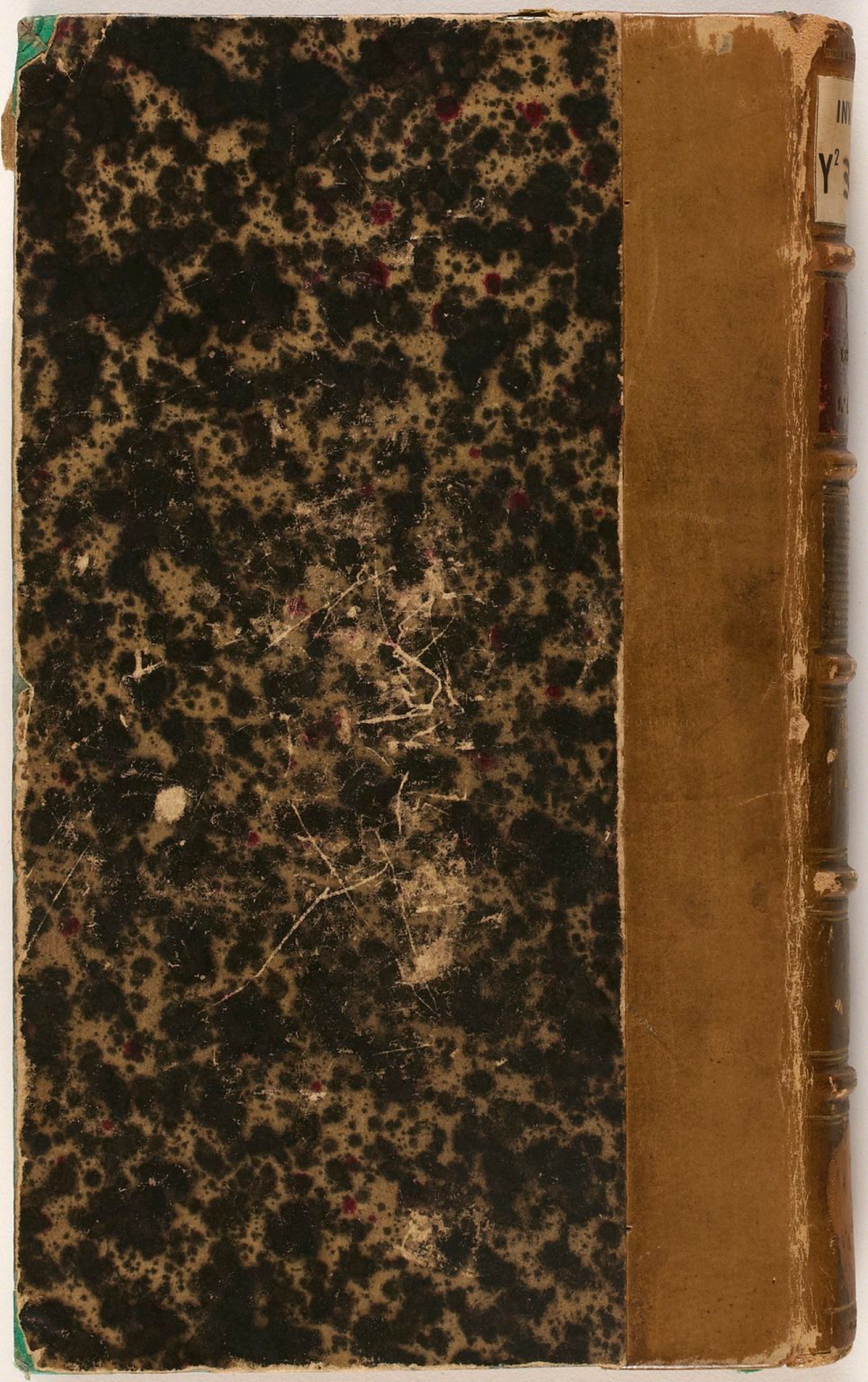
Une faiblesse affreuse prend à Dolsé en finissant ces mots.... Rien n'est sensible comme l'âme de cette intéressante femme.... elle venait de se faire violence ; la nature succombe, elle est aux portes de la mort. On est obligé d'emporter Ceilcour dans une autre chambre, son désespoir fait frémir tout ce qui l'entoure ; pour rien au monde il ne veut quitter la maison de cette femme idolâtrée... on l'on arrache cependant. A peine est-il arrivé chez lui qu'il tombe dans une maladie affreuse ; il est trois mois entre la vie et la mort, et ne doit le retour à la santé qu'à son âge et l'excellence de son tempérament. On lui avait caché avec soin pendant sa maladie la perte affreuse qu'il venait de faire ; on lui apprit en-

fin la mort de celle qu'il aimait, il la pleura le reste de ses jours ; il ne voulut jamais se marier, et n'employa ses biens qu'aux plus saints actes de la bienfaisance et de l'humanité ; il mourut jeune, regretté de ses amis, et donna par cette fin désastreuse et prématurée, le cruel exemple que le plus doux bonheur de l'homme.... la société d'une femme qui lui convienne, peut le fuir, au sein même de l'opulence et de la vertu.

Fin du tome premier.






INV
Y^{2}

SADE

LES CRIMES DE L'AMOUR

1

1800

MONNERET 1890